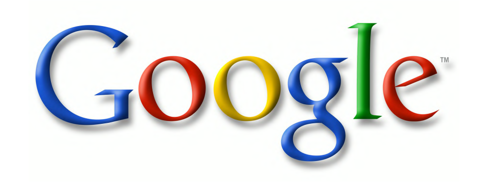
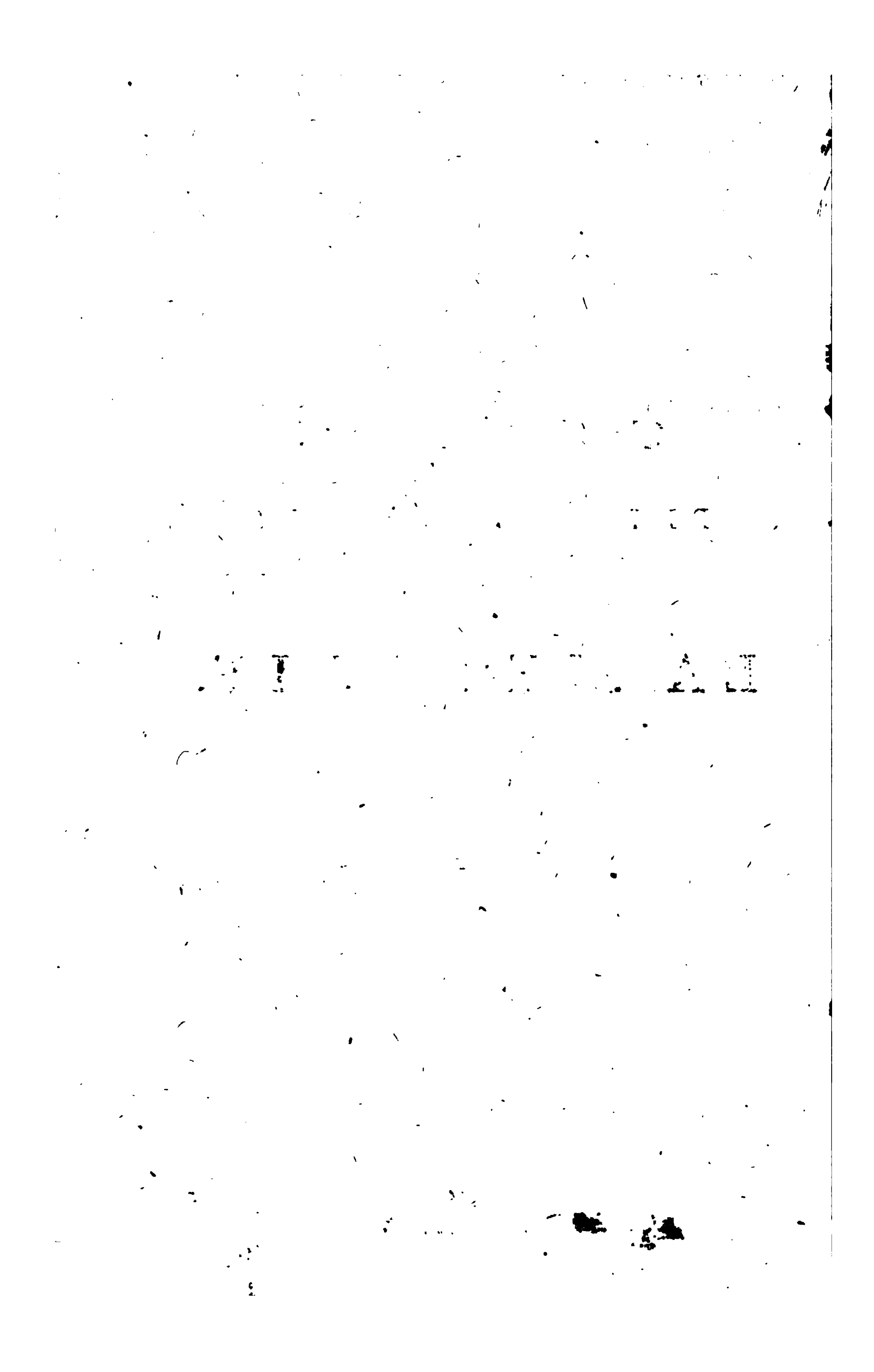




ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
LA METTRIE.



ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE LA METTRIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Précédée de son Eloge,

Par FRÉDÉRIC II, Roi de Prusse.

TOME TROISIEME.

A BERLIN,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ CHARLES TUTOT, Imprimeur, rue Favart, N°. 427.

1796.

ÉPITRE
A
MON ESPRIT,
OU
L'ANONYME PERSIFLÉ.

ÉPITRE

A MON ESPRIT.

En vérité, mon esprit, c'est dommage que vous ayiez tant de défauts, car on dit que vous n'êtes pas sot; c'est dommage que vous participiez à cette légereté de style, qui dans le moins superficiel de vos ouvrages est portée au plus haut point : car autant elle est aimable, autant elle rend l'esprit peu conséquent. De là vient que vous raisonnez si mal : riche en imagination, on en convient, mais pauvre en jugement, & je ne doute point que quelque jour on ne vous montre en quel lieu de vos écrits il se fait desirer. Vous êtes trop vif, mon ami; vous pensez comme vous écrivez, trop vîte. Par quelle fatale sympathie, votre imagination va-t-elle aussi vîte que vos doigts! qui pis est, cette partie phantastique absorbe toutes les autres, comme dans son tourbillon. Vous avez vos raisons, comme on voit, pour faire consister l'ame dans cette seule partie, puisque les autres vous manquent. Vous tranchez cependant du philosophe. Petit philosophe, en tout cas; & vive Dieu! comme Descartes vous traiteroit, s'il ressuscitoit, vous & la généreuse protection que vous vous êtes

donné les airs de lui accorder ! vous vous mirez dans vos ouvrages, comme un pere tendre dans un enfant bien tourné. Rendez-vous justice : vous n'êtes qu'un cerveau brûlé, où tout se calcine, rien ne mûrit : nulles idées suivies, point de vues profondes ; on peut dire que vous ne marchez point & ne faites que sauter. On peut encore vous comparer à une terre qui produit des fruits précoces, mais cruds ; nouveaux, mais pernicieux. Enfin il y en a qui, par une raison que Boileau nous a donnée, disent que vous êtes fou ; fou non sérieux, par bonheur pour la société ; mais gai, qui, sans cesser de l'être, s'est fait une armée d'ennemis, composée, comme dans une assemblée d'états, de la noblesse, du tiers état & du clergé. Pourquoi ? Oh ! la belle raison ! Pour une reine décriée, si elle fut jamais reine, la vérité. Peut-on faire un si mauvais usage de la raison ? Tous les moyens qui tournent le dos à la fortune ne sont-ils pas des abus de l'esprit ? Pourquoi avez-vous fait, par exemple, pour citer une de vos folies, l'*homme-machine ?* Dites-le nous en confidence ; seroit-ce pour la vanité d'imprimer ce que les gens sensés, ce que tous ceux qui voient le train de ce monde, se disent à l'oreille ? Il faut cependant vous pardonner, quels que soient vos motifs ; vous avez été forcé de les avoir & de les suivre. « Mais quand pouvez-vous ? si votre machine est

» montée à penser ainsi & non autrement; & la
» rendra-t-on responsable de ce que d'autres ma-
» chines lui applaudissent, & trouvent fort spi-
» rituelle une hypothese qui n'a pas le sens com-
» mun » ?

Vous voyez que je vous fais généreusement trouver dans votre matérialisme, « matiere d'ex-
» cuser votre extraordinaire procédé. Libre néan-
» moins (si vous le permettez), libre au parti
» contraire de faire des vœux, pour que des ma-
» chines qui pensent & si légerement & si de tra-
» vers, soient portées machinalement à renfermer
» en elles-mêmes leurs belles pensées; & à s'y
» complaire seules, sans avoir la démangeaison
» de dogmatiser; ou si elle leur prend, & les fait
» quelquefois s'élever au-dessus de l'horizon, qu'on
» ait bientôt la satisfaction de les voir se replonger
» dans leur sphere ».

Vous faites l'esprit fort, & vous n'êtes qu'un esprit foible, facile à terrasser. Savez-vous combien peu de choses il faut pour vous confondre? *Une* couple des *premieres* & des plus simples regles de logique, je ne dis pas de l'admirable & séduisante *Logique des vraisemblances*, mais de celle du premier pédant de quelque université: à condition cependant que j'ajouterois pour renfort « une définition claire & distincte de ce que c'est

» que qualité, de ce que c'eſt que quantité, & de
» ce qu'on entend par ſubſtance ».

Je ne ſais ſi vous entendez mieux ce jargon que le précédent; car moi qui vous le tiens, je n'y vois que ce qu'on appelle galimathias ou amphigouri. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'à l'aide d'un pareil verbiage, il ne tient qu'à vous d'être auſſi orthodoxe qu'un ſot, ou l'anonyme.

Vous n'avez, dites-vous, aucune idée de ſubſtance. L'ignorant! & ignorant d'autant plus à plaindre, qu'il eſt préſomptueux. Je ſuis ſûr que vous compoſez vos ouvrages ſans le ſecours de qui que ce ſoit: que vous oſez faire imprimer ce qui vous paroît raiſonnable ou évident. C'eſt un grand malheur, que de s'obſtiner à ſe conduire de la ſorte. Si vous daignez vous abaiſſer juſqu'à en conſulter d'autres, ſur-tout des théologiens, car ce ſont de grands philoſophes, vous auriez une *notion claire* de ce qu'on nomme *ſubſtance*, & vous reviendriez de bien des erreurs où vous êtes.

Vous donnez à tout un nom impoſant, qui n'en impoſe qu'au vulgaire : celui de la liberté philoſophique. Libertinage d'eſprit, vous dis-je. Et ne pas mettre le cœur même de la partie, c'eſt une grace qu'en conſcience un dévot ne peut vous faire.

Il s'agit vraiment bien de liberté, quand on oſe toucher à la pierre fondamentale de la reli-

gion ! Elle veut abſolument (telle eſt ſa manie), que l'homme ſoit libre ; mais comme une jolie femme qui nous a ſubjugués par-tout, excepté avec elle.

Quoi ! vous ne croyez pas tout ce que chante votre curé ? Vous *uſurpez le nom* de philoſophe ; *ſans en avoir l'effet.* Lorſqu'au lieu de voltiger, comme vous faites, ſur la ſurface de la philoſophie, on la creuſe, on l'approfondit ; alors la nature mieux connue, & par elle, ſon auteur, loin de détourner de la religion, y conduit néceſſairement & directement. Qui a dit cela ? Bacon, Locke, &c. Eh ! laiſſez-là ces petits génies qui réduiſent clairement tant de prétendues démonſtrations à leur juſte valeur, c'eſt-à-dire à O : & croyez-en ſur leur parole d'honneur des auteurs d'une autorité auſſi grande, des écrivains auſſi *profonds*, que des *Anglois.*

Appliquez-vous donc plus ſérieuſement à l'étude de la nature ; alors nous aurons lieu d'eſpérer qu'un jour peut-être, & moins ſuperbe, & moins ignorant, vous abjurerez enfin un ſyſtême qui fait frémir les préjugés. Que dis-je ! le jour qu'il parut, la ſacro-ſainte théologie en trembla juſques dans ſes fondemens, & les chapeaux larges & plats par-devant de tous ces ſcaramouches, ou pantalons que le peuple reſpecte, furent mis plus de travers que jamais.

Voici une recette qui vous épargnera bien des veilles & des travaux : elle eſt courte.

Prenez un de ces morceaux de papier mou, auſſi agréable qu'utile aux beſoins des connoiſſeurs ; & avant d'en faire uſage, liſez : c'eſt ici le ſecret, non de la philoſophie, mais de l'égliſe. « La ma» tiere organiſée eſt toujours matiere, & par con» ſéquent ne peut produire le penſer ». Rare & merveilleuſe conſéquence ! Vous êtes, mon eſprit, *de beaucoup trop léger* pour en ſentir la juſteſſe & la ſolidité, & *pour faire des réflexions auſſi profondes !*

Ah ! mon ami ; car ſoit que vous voyez des originaux, ou que vous liſiez leurs plus froides & plus mauſſades productions, vous me faites d'autant plus rire au nez des gens, qu'ils ſont plus graves : Vous, avec qui ma perſonne iroit plutôt à la Baſtille, que mon nom ne ſeroit cité avec éloge par un théologien ; doux charme de ma vie & toute ma reſſource enfin, que je ſuis fâché de vous voir, au lieu de tête, je ne ſais quel vaſe ardent, où le mercure & les ſels qui vous compoſent ne peuvent ſe fixer ! Ils ne ſont pas à la vérité tout-à-fait auſſi inſipides que les pointes & les critiques & les ſatyres de ceux qui vous ont honoré de leur pieuſe haine ; mais ils ſont de beaucoup, on ne ſauroit trop vous le répéter, oui *de beaucoup trop légers* & trop volatils. Vous avez beau

faire, tous les gens lourds ont reconnu d'abord le *léger auteur*; vous ne pafferez jamais pour un bon efprit; vous n'êtes ni affez férieux, ni même, j'ofe le dire, affez fot. On vous prouvera que vous n'avez fait qu'une feule fois trêve à tant de légereté; c'eft lorfque vous avez montré cette pénible exactitude qu'on a remarquée dans le parallele frappant que vous avez fait de l'homme & de l'animal. On le fait: ces deux efpeces du même regne fe reffemblent parfaitement, fi ce n'eft qu'on veuille dire que la figure d'un ours n'eft pas tout-à-fait celle d'une jolie femme; & il eft évident que l'intelligence de l'un ne differe que de quelques degrés (fi confidérables qu'on voudra) de l'intelligence de l'autre. *Conclufions forcées* cependant, ne vous en déplaife, mon efprit, toutes celles que vous avez fi clairement & fi laconiquement déduites de l'analogie de l'organifation, & des opérations animales! Il falloit être auffi rufé que votre compatriote, c'eft-à-dire, laiffer tirer aux autres de fi dangereufes conféquences. Defcartes a montré la plus prudente adreffe; & vous n'êtes, car il faut que je vous gronde, qu'un franc étourdi. Ce grand philofophe a dit, l'animal eft ainfi fait; l'homme eft ainfi fait: il a montré les deux tableaux; mais il n'a pas dit: voyez combien ils fe reffemblent! Au contraire, il s'eft fort bien paffé d'ame dans les animaux pour expliquer leurs mou-

vemens, leurs sentimens, & toute l'étendue de leur discernement, mais il ne s'en est point passé dans l'homme : il a voulu paroître orthodoxe aux yeux du peuple, & philosophe aux yeux des philosophes. Je sais que cette ame de nouvelle fabrique, différente de l'ame sensitive, est un hors-d'œuvre inutile, hors-d'œuvre de parade & d'orgueil, que la nature n'a point apprété; aliment creux, dont les bons esprits ne se repaissent point ; roman sacré dans l'histoire naturelle de l'homme; mais enfin c'est une poudre qu'il falloit jeter aux yeux de vos antagonistes. Le peu de cas que vous faites des poudres prouve bien que vous n'êtes pas médecin.

Mais que dis-je! ni vous, ni moi, peut-être, n'entendons Descartes; & c'est aux ministres du saint évangile à nous l'expliquer : tout leur a été révélé, jusqu'à l'action des ressorts de la machine humaine. *Risum teneatis amici.*

A propos de machine, vous me permettrez de vous dire que vous n'en avez pas la moindre idée. Avez-vous vu celle de Vaucanson & de ses rivaux ? Oui. Eh bien ! vous imaginez qu'un homme parle & joue de la flûte, comme un perroquet & le flûteur ! vous pensez qu'on peut rélever, tendre ou relâcher à son gré une *ame immortelle*, comme des cordes de violon ! Vous seriez même tenté de croire qu'on pourroit faire une machine qui parlât ;

ce que l'art a fait, vous fait concevoir tout ce qu'il pourroit faire. Mon ami, vous êtes dans l'erreur : on peut bien *parler sans langue*, mais non sans ame. Pour faire une machine capable de parler & de penser, il faudroit donc être à l'affût d'une ame ; lorsqu'en je ne sais quel temps, & je ne sais comment, elle vient se nicher *incognito* dans nos veines ; au moment même, la prendre au vol, comme un oiseau, & l'introduire par quelque voie dans la machine dont il s'agit ; car n'est-ce pas ainsi que les choses se passent dans l'homme, selon les savans théologiens.

Oui savans, mon esprit. Vous avez beau dire qu'en faisant deux substances dans l'homme, & une seule dans l'animal, ils se jettent par-là dans un vrai cul-de-sac ; qu'ils *tombent dans Scilla* pour *éviter Caribde* ; s'ils n'étoient pas aussi éclairés que *je le dis*, si leurs *études* n'étoient pas fortement liées à la philosophie, oseroient-ils s'ériger en juges des philosophes, eux qui sont si modestes ?

Mais j'ai peur qu'on ne m'accuse moi-même de les persiffler, comme vous faites. Peut-on en effet aussi gaiement manquer de respect à d'aussi graves personnages ? Tel est le danger de vivre en mauvaise compagnie : mon esprit, vous me perdez. Savez-vous que ces messieurs sont de fort bons chrétiens, mais des ennemis redoutables, pour qui tout est égal, le faux & le vrai ? En voulez-vous

la preuve ? Ils prétendent que ſur les traces de ce benêt ſi géométriquement ténébreux, vous avez formé, monſieur l'eſprit fort, un labyrinthe d'athéiſme, tortueux, obſcur, avec cent mille portes d'entrée, comme le ſien, ſans en avoir une de ſortie. Si cela eſt, ſi vos écrits ſont un nouveau dédale, où le fil de la raiſon ne conduiſit jamais, ſi vous êtes, en un mot, ſectateur du propre ſyſtême de Spinoſa, vous méritez ſans contredit le nom qu'on vous donne de *pitoyable & embrouillé perſonnage*; mais ſi Spinoſa moderne (ſuppoſé qu'on vous prouve, ce que je ne crois pas, que vous le ſoyez) vous êtes auſſi profond que l'ancien eſt ſuperficiel, auſſi clair, auſſi lumineux, auſſi ſuivi que l'autre eſt rempli de ténebres, juſques dans les nouvelles idées qu'il lui a plu d'attacher aux mots dont il s'eſt ſervi : ſi enfin c'eſt par une toute autre voie que vous avez été forcé d'arborer les mêmes étendards, quel nom donner à votre tour à un auſſi plat bavard que votre prétendu antagoniſte ? On dit plus encore : vous avez dû, parlant à lui-même, vous avouer franchement Spinoſiſte. Calomnie, dites-vous : tant pis, mon cher; car on n'en croira rien; une bouche ſacrée purifie l'impoſture, comme Socrate les lieux qu'il habitoit.

Je paſſe, mon eſprit, auſſi vîte que l'anonyme *aux ſalutaires concluſions de votre ouvrage*. Je

suis fâché avec lui qu'un peu de bon grain se trouve mêlé avec tant d'ivraie. Il est difficile de dire lequel on doit préférer, ou du bonheur des citoyens puisé dans la source impure du matérialisme; ou de leur malheur, coulant d'une source aussi *claire* que celle du spiritualisme. Un autre vous diroit avec transport : Ah ! si vous vous égarez, mon esprit, en faisant mon bonheur & celui des autres, puissiez-vous vous égarer toujours; l'égarement n'est alors qu'un nom frivole & supposé. Un autre vous diroit; on prend pour l'amour de l'ordre, pour vertu & raison, ce qui est désordre, vice & folie; il s'écrieroit : ces voies qu'on décore du faux nom de zele & de piété, ne paroîtront-elles jamais ce qu'elles sont, des voies de scandale, de honte & d'iniquité ? Sous le masque de la religion, le tartuffe, si bien joué, ne sera-t-il jamais découvert avec son premier dieu, l'amour-propre, &c ? Mais moi je pense tout autrement; en savez-vous la raison ? Vous ne l'auriez jamais devinée : c'est que je suis un visionnaire, un fanatique, un cerveau illuminé. Que ne l'êtes-vous un peu, mon cher esprit ? Au lieu de répondre à de sots critiques, à un *sac* d'ignorance & de préjugés, à un homme qui a vu tout l'*homme machine* dans je ne sais quel livre allemand; enfin, au lieu de vous perdre de réputation dans l'esprit de la gent terriblement dévote, vous nous donneriez quelque jour un beau

& sublime traité de immortalité de l'ame, l'unique moyen de vous remettre en grace dans le sanctuaire. Par ce qui a servi à faire passer tant de rêveries, (l'algebre) ne pourriez-vous démontrer celle-là? Je crois que le P. Tournemine a donné la solution du même problême par la géométrie. Vous ignorez, dites-vous, ce que savent tant de gens bornés : vous aurez le plaisir de l'apprendre. Si vous le saviez, vous n'auriez, comme Pascal, que celui de le mépriser. Adieu, mon esprit, soyez, s'il se peut, moins grave, & croyez que la bonne plaisanterie est la pierre de touche de la plus fine raison. Je vous souhaite, au reste, & à l'anonyme, la bonne année, accompagnée, comme le sera vraisemblablement ce persiflage, de plusieurs autres.

LA VOLUPTÉ

PAR

MR. LE CHEVALIER DE M***,

Capitaine au régiment Dauphin.

Scribere jussit amor.

A MADAME LA MARQUISE DE ***.

C'est votre ouvrage que je vous offre ; votre seule idée m'a inspiré ; je lui dois tout ce qu'il y a de plus délicat & de plus séduisant dans cet essai. Vous vous y reconnoîtrez ; vous y lirez avec plaisir l'histoire de nos amours. J'en ai voulu laisser des traces publiques, pour me rappeler, si j'ai le malheur de ne pas vous aimer toujours, combien vous m'avez été chere, dans un temps où mon cœur épuisé ne sentira peut-être plus rien. Il est des momens, vous m'aimez trop pour ne pas les connoître, où la force de l'imagination représente si vivement à l'esprit un objet adoré, qu'on croit le voir & être avec lui : que dis-je ! on le voit, on lui parle, on le touche, on le trouve sensible, on rend hommage à tous ses charmes. C'est dans ces heureux momens, que souvent l'illusion m'accorde de plus grands biens, que la réalité même. Quels transports, quelle tendresse, quelles caresses vous recevez, vous rendez à votre amant ! l'honneur, la raison, toutes ces belles chimeres, que vous respectez aux dépens de nos plaisirs, s'évanouissent enfin. Pourquoi mettez-vous des bornes à mon

bonheur ? Se peut-il qu'un mortel dans vos bras, forme encore un desir ? La volupté en gémit, les sentimens du cœur ne peuvent lui suffire, son empire est fondé sur les dernieres faveurs : il faut que tous les plaisirs des sens soient réciproquement mêlés & confondus avec nos ames, pour qu'elles goûtent les plus délicieux transports.

C'est ainsi qu'un cœur tendre & affligé cherche à soulager les maux que lui cause votre absence : malheureux cependant, après vous avoir fait connoître la volupté, de ne pouvoir aujourd'hui vous en offrir que la peinture.

LA
VOLUPTÉ.

LOIN d'ici, beaux esprits, précieusement néologues & puérilement entortillés : loin d'ici, vil troupeau de serviles imitateurs d'un modele encore plus froid que vous : votre art trop recherché ne me conduiroit qu'à des jeux d'enfans, que la raison proscrit, ou à un ordre insipide que le génie méconnoît, & que la volupté dédaigne. Vous seuls pouvez divinement m'inspirer, ô vous heureux enfans de la volupté, vous que l'amour a pris soin de former lui-même, pour servir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain; échauffez-moi de votre génie, ouvrez-moi le sanctuaire de la nature, éclairé par l'amour. Nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puise ce feu sacré de la volupté, qui dans mon cœur, comme dans son temple, ne s'éteint jamais.

Voltaire, sois mon premier guide : tu avois trop d'esprit pour ne pas être voluptueux, pour ne pas préférer le sentiment à l'esprit, comme l'esprit à la beauté même. Peintre favori de la nature, tu en saisis tous les mouvemens, tu en connois les charmes : chez toi la volupté noble, pour ainsi dire, polie,

décente, n'a rien de grossierement lascif; épurée par la délicatesse, toute en sentiment, elle séduit le cœur par l'esprit, qui les fait valoir. Oui, c'est elle, c'est cette volupté des honnêtes gens, qui a répandu sur tes ouvrages cette ame qui nous touche, nous émeut, cette expression attendrissante qui donne aux arts les graces inimitables du sentiment. Beaux arts, aimables enfans, dont le séjour & le pere est à Paris, je vous reconnois à peine en d'autres climats, mais je vous adore, élevés par Voltaire.

Que j'aime à te voir peindre ce vuide affreux d'un cœur sans tendresse! Non, rien ne peut le remplir; tous les goûts, tous les arts, rien, tu dis vrai, rien ne peut remplacer l'amour. Mais pour exprimer comme toi la triste situation d'un cœur, qui se voit forcé de quitter le dieu qui l'a quitté, d'un cœur, hélas! qui ne peut plus aimer, il faudroit la sentir de même. Quels regrets plus vifs que les tiens! Plaise à l'amour, qui en aura été touché, de te faire encore quelquefois sentir les approches du plus respectable des dieux, signe consolateur d'une amante éperdue, & telle, qu'au nautonnier alarmé, se montre la brillante étoile du matin.

Sainte-Foi, j'aime aussi la volupté de ton pinceau; il étoit digne de peindre l'amour & les graces: mais pourquoi faut-il que ton exemple & tes succès

m'apprennent qu'il n'est pas possible d'être long-temps voluptueux ?

Crébillon, voluptueux aussi délicat que lascif, quelle foule de beaux esprits, l'art de sentir, le goût du plaisir rassemble autour de toi ! L'admiration est le moindre des sentimens que tu leur inspires. Mais connoitrois-tu si bien le cœur des femmes ? Aurois-tu peint à la posterité celles de ton siecle, avec des couleurs si voluptueusement caustiques, si le plaisir, le plaisir même, qu'elles t'ont donné, ingrat, ne t'eût éclairé sur des défauts précieux à l'amour.

Moncrif, la volupté te revendique ; on t'a injustement comparé à ces chymistes ruinés, qui ont la fureur de nous enseigner le secret de faire de l'or : le bonheur que tu as d'etre aimé d'un grand ministre, t'a fait croire qu'il y avoit un *art de plaire*. Peintre charmant des plaisirs de la jeune *Aurore* & des regrets du vieux *Titon*, tu mériterois de recommencer ton cours, pour avoir si bien décrit l'amour & ses douceurs. Ah ! si Jupiter t'accordoit de nouvelles années, sans doute, tu saurois bien les reperdre, mais dans les plaisirs, mais moins vîte, que cet amant prodigue ! meilleur économe des faveurs du plus grand des dieux, tu ménagerois la vigueur de ta jeunesse, pour prolonger ta félicité.

Voluptueux de toutes les saisons, que tu sais

corriger & embellir, apôtre & rival d'*Ovide*; gentil *Bernard*, quand donc veux-tu lui donner en public tes leçons dans *l'art d'aimer?* Mais si c'est un art imposteur, que je l'ignore toute ma vie. Non, je ne tromperai point un objet qui me rend heureux, si ce n'est pour le rendre plus heureux lui-même.

Gresset, pourquoi garder si long-temps le silence? en continuant de nous décrire la volupté, ne sera-ce pas la sentir toi-même? Qu'importe, si ton cœur est heureux, que ton esprit en soit énervé? Peins-nous jusqu'aux plaisirs, qui se mêlent aux pavots de Morphée: peins-nous ces songes toujours trop courts, où rien ne distrait l'ame enivrée de la plus pure volupté; dis si la réalité même fait plus d'impression sur les sens. C'est ici la preuve que le bonheur n'est qu'une illusion agréable, une heureuse façon de sentir, qui dépend de l'imagination. Mais que ton pinceau prête des couleurs aimables à cette vérité. Tu sais que

» *Souvent en s'attachant à des phantômes vains*,
» *Notre raison séduite avec plaisir s'égare*,
» *Qu'elle-même jouit des objets qu'elle a feints*,
» *Que cette illusion pour un moment répare*
» *Le défaut des vrais biens, que la nature avare*
» *N'a pas accordés aux humains.*

Mais plus poëte que Fontenelle, sois aussi philo-

ſophe que lui : fonds la glace de ſes idées, ſans qu'elles perdent rien de leur juſteſſe ; animes enfin, donnes la vie aux objets, même les plus fantaſtiques : l'imagination voluptueuſe attend de toi ſon triomphe.

Et toi, *Bernis*, convive aimable & décent, qui fais oublier l'indécent *Grécourt*, tu es plus propre à inſpirer le goût du plaiſir, qu'à convertir les incrédules ; lis-nous ces vers charmans, que t'ont dictés de concert les graces & la volupté, & qui, préſentés par *Cypris*, t'ont élevé à un rang, que tu dois peut-être en partie aux ouvrages d'amour, qui ont ſu plaire à la déeſſe.

Toi-même, cher FRÉRON, que veux-tu faire à pareil prix de la mauvaiſe ſucceſſion d'un prêtre encore plus mauvais qu'elle ? Crois-moi, laiſſe critiquer les eſprits froids qui ſont ſans talens : connois-toi mieux, cedes au beau feu de ton imagination poëtique ; qu'il te ſerve à te bien peindre à toi-même les beautés de LUCRECE, comme le nouveau traducteur de PÉTRONE, s'étoit ſans doute pénétré de celles de ſon auteur. Pour bien traduire LUCRECE, il ſuffit d'être, je ne dis pas meilleur philoſophe que toi, mais auſſi mauvais phyſicien que lui. Mais pour invoquer l'amour d'une maniere digne de ce dieu & du poëte qui l'a chanté, pour rendre en beaux vers les magnifiques deſcriptions d'un écrivain, qui s'ex-

primant toujours avec force, n'a pas toujours dédaigné l'harmonie, il ne faut rien moins que l'impétuoſité de ton génie, & de ton goût pour les plaiſirs voluptueux; & c'eſt ici principalement que tu dois te montrer plus EPICURIEN, que l'auteur même.

Toi-même encore, PIRON, fais voir que le rival obſcene du célebre auteur de *l'ode à la fortune*, connoît plus d'un chemin pour arriver à l'immortalité : mets un frein à cette imagination fougueuſe & trop groſſierement lubrique; peins-nous VÉNUS, non la Cynique, non dans ces jours de luxure, où elle ſollicite impudemment *Priape*, à la face de tous les dieux, mais dans ces momens de modeſtie piquante, où portant une ceinture de gaze, qui couvre en partie ſon beau ſein, on la prendroit pour la volupté même; ſurtout lorſque tenant à la main les loix & les faſtes de ſon *école*, elle chante ces vers, plus dignes de l'amour, que de la *folie*.

» *Venez tous, venez faire emplette*,
» *Je vends le ſecret d'être heureux*,
» *Je ſais diſpenſer ma recette*
» *Par les plaiſirs & par les jeux.*

Mais quoi, je t'oubliois, charmant abbé? Avec quel plaiſir je reconnois ton ombre immortelle,

à la volupté qui la suit ! Quittes, je t'évoque du sein des morts, quittes ces champs toujours verds, & l'éternel printemps de ces jardins fleuris, riant séjour de ces ames tendres & généreuses, qui ont joint le plaisir délicat de faire des heureux, au talent d'être heureuses. Enivré des joies les plus pures, s'il t'est possible, reprends ta premiere forme, pour mieux les sentir encore ; ou si tu ne peux quitter les *la Farre*, les *la Faye*, les *Chapelle*, & autres mânes aimables, auprès de qui la plus douce sympathie t'enchaîne pour jamais, qu'il naisse de ta cendre un autre toi-même, qui m'apprenne à venger l'amour du culte indifférent de la plupart des mortels.

Muses, graces, amours, qui futes les dieux, les seuls dieux de CHAULIEU, comme de *Voltaire*, ou rendez-le à mes transports, ou daignez etre les miens ! Sans vous, sans votre adorateur, comment peindre ces jouissances parfaites, ces contentemens, ces extases d'une ame éperdue, dont la tendresse surpasse encore les transports ? Le vainqueur de l'Inde a cent fois chanté *les glous glous de la bouteille.* Je veux dire ceux de l'amour, incomparablement plus délicieux. Toi, qui les as si sensiblement goûtés, durant le cours de la plus agréable vie, trop aimable voluptueux, comment rendre ce qu'il y a de plus sensible dans les amours des tendres colombes ? Comment expliquer cette espece

de *philtre naturel*, qui paroît tenir du miracle? Par quel prodige laisse-t-il passer l'ame de l'amant, pour recevoir en échange l'ame de l'amante? Par quelle incroyable vertu, ces ames, après avoir mollement erré sur des levres chéries, aiment-elles à couler de bouche en bouche, & de veine en veine jusqu'au fond du cœur? Y chercheroient-elles la source du bonheur, dans des sentimens plus vifs! Quelle est cette divine, mais trop courte métempsycose de nos ames & de nos plaisirs?

Charmes magiques, amans de la volupté, mysteres cachés de Cypris, soyez toujours inconnus aux amans vulgaires; mais pénétrant tous mes sens de votre auguste présence, si je ne puis imiter les graces voluptueusement négligées de *Chaulieu*, si je ne puis prendre le sublime essor de *Pindare*, ou de *Milton*, donnez-moi la magnificence du pinceau Anglois, pour peindre *Cythere*, comme il nous a tracé les délicieux jardins *d'Eden*.

Qui que vous soyez enfin, tendres sectateurs de la volupté, sublimes ou naïfs interpretes de la nature & des sentimens du cœur, RACINE, LA FONTAINE, ROUSSEAU, ST. EVREMOND, MONTAGNE, mes deux philosophes, CATULLE, ANACRÉON, TIBULLE, PÉTRONE, OVIDE, MONTESQUIEU; vous-mêmes, auteurs zélés, qui pour faire goûter votre morale, n'avez pas dédaigné de l'assaisonner d'une pointe de volupté qui la tue;

ô vous tous, grands maîtres dans l'art de sentir, qui avez forcé les graces & les amours à une éternelle reconnoissance, ah! faites que je la partage! mais que tout l'esprit dont vous auriez pu abuser, pour tromper la plus belle moitié du monde, s'il en est d'aussi coupables parmi vous, ne me serve qu'à augmenter les plaisirs. Que je préside du moins à ceux de ma Céphise, avec la même ardeur que je les partage! le bel esprit du siecle, soyez-en sûrs, ne m'a point corrompu; ce que la nature m'en réservoit, je l'ai pris en sentiment, pour être, s'il se peut, digne de vous.

Cependant, s'il ne m'est pas donné de vous suivre, laissez-moi du moins un trait de flamme, qui me guide vers le temple de la volupté, comme ces cometes qui laissent après elles un sillon de lumiere qui montre leur route.

Vous, belles, qui voulez consulter la raison pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes discours: la raison emprunte ici, non le langage, mais le sentiment des Dieux. Si mon pinceau ne répond pas à la finesse & à la délicatesse de votre façon de sentir, favorisez-moi d'un seul regard, & l'amour qui s'est plu à vous former, fera peut-être en votre faveur, couler de ma plume la tendresse & la volupté, qu'il sembloit avoir réservées pour vos cœurs. Philosophe de la fabrique de Chaulieu, attaché

à sa secte par le goût le plus vif, il ne rougira point, je l'espere, de m'entendre prêcher son évangile, cet art de passer agréablement la vie, art de Psyché, qu'inventa la nature. J'entre en matiere.

En général plus on a d'esprit, plus on a de penchant au plaisir & à la volupté. Au contraire il me paroît que dans le commerce du monde, les sots, les esprits bornés sont communément les plus indifférens & les plus retenus. Sans-doute le plaisir qu'ils sentent avec peu de vivacité, les emporte rarement au-delà des bornes de la raison. Examinez tous ceux qui se sont ruinés pour s'être trop livrés au plaisir, ce sont la plupart des gens qui ont autant d'esprit que peu de conduite.

C'est déjà faire l'éloge des écrivains voluptueux : car pour peindre la volupté, il faut la sentir, & on ne sent d'une maniere exquise ou délicate, qu'à force d'esprit.

Je partage ces auteurs en deux classes : les uns sont obscenes & dissolus, & les autres sont des maîtres de volupté plus épurée. Les premiers prostitués à la débauche, donnent dans les excès les plus odieux ; ils écrivent presque tous conformément à leur liberté de penser ou à la dépravation de leurs mœurs, & ils trouvent des lecteurs bien dignes d'eux, qui loin de détourner leurs regards,

les fixent avec transport sur la nudité de leurs tableaux, & loin de craindre l'impression de peintures trop licentieuses, s'y livrent éperdument.

Le caractere de ces esprits est de lever le rideau sur les orgies des Bacchantes, de révéler les mysteres les plus impudiques du dieu des jardins, & de ne pas même souffrir l'apparence de retenue, dans ces nymphes qui feignant de ne rien voir, regardent finement Priape, au revers de leurs doigts écartés.

A peine sont-ils entrés dans l'avenue du temple de l'amour, qu'ils commencent par faire main-basse, pour ainsi dire, sur tout ce qui offense leurs regards; dans leur amoureuse fureur, ils déchirent impitoyablement le voile de gaze, qui couvre les appas naissans des plus jeunes bergeres : voulant tout voir sans rien imaginer, se privant du desir même, ils ne croiroient pas avoir peint la nature, s'ils ne la représentoient nue & dans toutes sortes d'attitudes, variées à l'infini par les mains ingénieuses de la lubricité.

Telle est la lascivité de leur imagination, qu'elle ne se repaît que des obscénités les plus révoltantes. Si on les déguise, si on les adoucit, elle tombe dans l'ennui & dans la langueur, comme ces corps vigoureux trop foiblement nourris. Il n'est rien de trop fort pour leurs organes endurcis; il n'y a que les odeurs les plus impures qui puissent y faire

impreſſiòn, & enfin leur odorat corrompu, comme leur cœur, ſemble avoir regret aux moindres particules, qui ne l'ont pas frappé : c'eſt autant de ſenſualités perdues. Mais encore une fois, toutes couvertes que ſont les productions de ces écrivains de l'écume la plus luxurieuſe, mille eſprits libertins les aiment & les chériſſent uniquement. A peine ſont-ils ſenſibles à de plus foibles attraits, tandis qu'ils reçoivent avec tout le trouble des plus fortes paſſions, la molle douceur des idées laſcives qu'on leur communique. Admirable, mais dangereuſe ſympathie de l'imagination de deux hommes différens ! C'eſt ainſi que le goût du plaiſir, qui eſt un plaiſir lui-même, naît quelquefois de la débauche la plus outrée.

Tel eſt le danger de ces plumes impures, que la vertu la plus aſſurée ſent bientôt qu'elle s'ébranle & chancelle. Le tempérament le plus tranquille & le plus froid ſe trouve peu-à-peu livré à une douce émotion, ſuivie de mouvemens & de deſirs qu'un objet phantaſtique vivement peint, fait quelquefois éclore plus efficacement que la réalité, dont il n'eſt que l'image.

Ainſi plus un livre obſcene eſt bien fait, plus tout y eſt imaginé avec force, plus les couleurs ſont vivement appliquées, plus ces ouvrages ſont ſéduiſans & dangereux, ſur-tout ſi les yeux ſont

frappés par la repréſentation même des horreurs qu'on décrit.

Toute impudique qu'eſt Vénus, elle eſt la mere des hommes & des dieux; par elle germe & brille la nature, & le monde entier ſe perpétue: évitons ſes charmes, & redoutons ſa puiſſance. Si le plus ſage des mortels ne cherche pas ſon ſalut dans la fuite, qui l'aſſurera qu'il n'aura pas à ſe reprocher d'avoir rendu à la facile déeſſe les hommages les plus groſſiers.

Ces beaux eſprits, qui abuſent des dons de la nature les plus précieux, ne ſe ſoutiennent, ne brillent que par les plus ſales peintures, ne méritent pas d'être ici nommés! Je ne ſais même ſi je n'aurai point à rougir de m'arrêter un moment à ceux qui, dans ce même genre, ſe ſont montrés plus voluptueux qu'obſcenes, c'eſt-à-dire, qui, au lieu de ſe livrer à une licence effrénée, ont excellé dans l'art de donner aux mêmes objets des couleurs plus douces, & qui enfin ſupprimant toute expreſſion choquante, ont affecté de conſerver une eſpece de dignité dans la proſtitution de leur eſprit & de leurs talens, ſemblables à ces femmes vertueuſes, qui ſavent tomber avec décence, & s'attirer dans leur chûte autant d'hommages du reſpect même, que du plaiſir qui a ſéduit leur cœur. Je ne demande grace, au reſte, que pour Pétrone, qui pourroit la refuſer?

Avec quelle délicatesse cet auteur nous expose tous les genres de voluptés ! Rien ne révolte, rien n'effarouche la pudeur dans ses écrits ; il sait l'apprivoiser par un air de retenue, & il la séduit enfin par les charmes de son esprit & par la volupté de son pinceau. Jamais un baiser n'est donné seul ; il est suivi de mille autres baisers plus doux. Leur feu se glisse secretement dans les veines, l'ame éprouve les mêmes degrés de plaisir & de séduction par lesquels il fait passer les objets dont il est épris. Que de graces naïves & touchantes s'offrent de toutes parts ! Comme il raconte l'histoire de l'écolier de Pergame ! Grands Dieux ! l'aimable enfant ! la beauté seroit-elle donc de tous les sexes ? rien ne limiteroit-il son empire ? que de déserteurs du culte de Cypris ! que de cœurs enlevés à Cythere ! la déesse en conçoit une juste jalousie ; eh ! quel bon citoyen de l'isle charmante qu'elle a fondée ne soupireroit avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi ? Beau sexe, cependant, n'en soyez point si jaloux : ce grand maître des voluptés que vous désapprouvez, a moins voulu, dans l'excès de son raffinement, vous causer des inquiétudes, que vous ménager des ressources contre l'ennuyeuse uniformité des plaisirs, que l'inconstance aime à varier. En effet, combien d'amours, petits ou timides, qui s'effarouchant d'un côté, ont été bien aises d'en trouver un autre,

peur

pour ne pas coucher, ou peut-être mourir (car qu'en sais-je ?) à la porte du temple ! Combien d'autres, excités par une simple curiosité philosophique, rentrant ensuite dans leur devoir, ont si bien servi le véritable amour, que pour ses propres intérêts, ce dieu des cœurs, en bon casuiste, n'a pu quelquefois se dispenser de leur accorder conditionnellement une indulgence dont il profitoit.

Vous avez de l'esprit, Céphise ! & vous êtes révoltée par ces discours : vous vous piquez d'être philosophe, & vous vous feriez un scrupule d'user d'une ressource permise par *Sanchez*, & autorisée par l'amour ! Quels seroient donc vos préjugés, si comme tant d'autres femmes, vous aviez le malheur de n'être que belle ! ah ! croyez-moi, chere amante, l'empire de l'amour ne reconnoît d'autres bornes que les bornes du plaisir.

Mais, Céphise, vous le savez, & ce seul trait doit désarmer votre colere, vous vous souvenez du tribut amoureux que Pétrone rendit à des charmes semblables aux vôtres, dans cette nuit de délices, dont il semble avoir conservé tous les transports. Quels plaisirs son ombre enveloppoit ! Le peintre passionné prend les dieux & les déesses, pour témoins de son bonheur : non, jamais les plus heureux habitans de l'Olympe n'ont goûté de si grands biens. Que de mollesse ! que de volupté ! quelle jouissance ! grands dieux, pourquoi qui fait

aussi bien aimer, n'est-il pas immortel comme vous? les deux amans brulans d'amour, collés étroitement ensemble, agités, immobiles, se communiquoient des soupirs de feu : leurs ames errantes sur leurs levres, confondues ensemble par les baisers les plus lascifs, ne se connoissoient plus; éperdument livrées à toute l'ivresse des sens, elles n'étoient plus qu'un transport délicieux, avec lequel ces mortels se sentoient mourir.

C'est ainsi que Pétrone parle de ses plaisirs. Ses peintures sont vives, mais elles n'ont rien d'indécent, rien de grossier; elles ne respirent que l'air le plus pur de la volupté. Mais n'ai-je pas lieu de craindre que cet air se corrompe, en passant par d'autres organes? Et comme ses beautés, sa délicatesse n'est-elle pas inimitable?

Qu'il faut d'esprit, & d'esprit voluptueux, pour bien rendre toutes les finesses de cet élégant écrivain! comme il voile l'impuissance! & avec quelle ingénieuse adresse, la maîtresse de *Polyénos* remercie cette espece de *Mazulim*, & fait trouver, à son exemple, du plaisir à n'en point avoir.

Si j'étois libertine, dit à-peu-près Circé, (car je traduis librement) je me plaindrois d'avoir été trompée, mais je rends graces à votre foiblesse, parce que je ne suis que voluptueuse. L'attente du plaisir a été pour moi un plaisir véritable. Que de doux momens nous avons passé ensemble à l'ombre

de la volupté ! Oui, sans doute, j'aurois été moins heureuse, si l'amour ne m'eût pas donné le temps de désirer ses faveurs.

Combien d'autres traits charmans je pourrois rapporter ! Pétrone donneroit envie de le lire, à quiconque auroit seulement du goût pour le plaisir ; il inspire tout celui qu'il a ; il conduit au temple de la volupté par un grand chemin tout semé de fleurs. Que dis-je ! c'est par la volupté même, que ce courtisan trop aimable perfectionne, épure le sentiment de ceux qui le lisent avec un esprit digne de lui.

Il est une autre *Vénus*, une autre sorte de plaisir, & d'autres maîtres de volupté. Voluptueux sans crapule & sans débauche, sensuels enfans du plaisir, dont ils sont plutôt économes que sectateurs, ils boivent, pour ainsi dire, la volupté à longs traits ; ils n'ont pas une seule sensation sur laquelle il ne se replient en quelque sorte mollement ; & cette mollesse, par laquelle une impression plus profonde pénetre intimément les sens, est la vraie sensualité.

Essayons de mieux faire sentir la différence du caractere de ces divers écrivains. Chez ceux que nous avons appellés obscenes & impudiques, la nature violant toutes les loix de la pudeur & de la retenue, & ne semblant connoître que celle de l'indécence & de la lubricité, n'offre à nos sens agités, que l'écumante lascivité de ses mouvemens

& de ses postures. Le même poison se trouve chez les autres; il y est seulement adouci, apprêté avec plus d'art : ils aiment à le cacher sous des fleurs qui loin de le faire craindre, invitent à l'y chercher. Eh ! que leur succès m'ont bien appris que le sentiment du plaisir, épuré par la délicatesse & la vertu, loin d'exclure la volupté, ne sert qu'à l'augmenter ! Oui, l'art avec lequel ils ménagent la pudeur, est l'art de le faire disparoître : sous le voile séducteur dont leurs objets sont ingénieusement couverts, ils font plus de conquêtes que ceux qui montrant tout à découvert, ne laissent plus rien à désirer.

Vous donc, qui voulez faire sentir la volupté dans vos écrits, imitez ces beaux esprits, qui maniant élégamment leurs sujets, & ne présentant jamais que d'aimables nudités, empruntent de nouvelles graces de l'industrie avec laquelle elles sont voilées, & savent, sans se perdre dans une volupté métaphysique, modifier à l'infini, mille idées les plus agréables, mille sentimens divers ! que tous vos détails soient rians, & forment un tout qui enchante, qui ravisse l'imagination de vos lecteurs. Si vous avez du goût, sans donner dans les pieges que la vanité tend trop souvent aux plus médiocres auteurs, vous pourrez juger vous-mêmes votre ouvrage, par la force de l'impression, & les secousses heureuses que votre propre imagination

en recevra. Mais pour plaire à un tel point, pour enlever les cœurs, pensées fines & délicates, richesse d'expressions, tours heureux, hardiesse de pinceau, traits sublimes, il faut que toutes les beautés de la nature soient relevées par celles de l'art: il faut que les unes & les autres, soient, si l'on me permet de parler ainsi, comme surprises de se trouver rassemblées, sous un même point de vue, avec tant de charmes. Il faut donc sentir soi-même par quelle inimitable adresse, on dit mieux les choses, en les supprimant; comment on irrite les desirs, en aiguillonnant la curiosité de l'esprit, sur un objet en partie couvert, qu'on ne devine pas encore, & qu'on veut avoir l'honneur de deviner! par quel séduisant prestige, par quel art de faire soupirer pour des attraits galamment cachés, la volupté s'embellit & semble recevoir des graces piquantes, comme la beauté même! Je hais toute affectation, elle éloigne la nature: ayez des graces, sans trop paroître vous en donner: mais si vous dédaignez de plaire, (je parle aux belles, comme aux écrivains) je dédaigne aussi tous vos charmes.

Tels sont les divers effets de l'attrait insensible, ou grossier de la volupté, que tantôt elle séduit l'ame imperceptiblement; & semble ne marcher en quelque sorte par un chemin couvert, que pour mieux surprendre nos cœurs, & tantôt déployant

toutes ses forces, elle nous maîtrise ouvertement. Le moyen de lui résister! Dans l'univers, tout cede à sa puissance. Comment nos cœurs pourroient-ils être en sûreté? La réflexion n'a pas le temps de les mettre en défense: mais s'il y a plus de plaisir à être vaincu, qu'à être vainqueur, une telle défaite vaut une victoire; les sens triomphent dans les bras de la volupté.

Au reste les voluptueux, ou grossiers, ou délicats, conduisent au même but, les uns plus vîte, les autres plus lentement. Le beau Narcisse n'a point d'autre maîtresse que lui; il meurt d'amour; dans ses vains efforts qu'il fait pour, & sur lui-même. Sapho voudroit être ce qu'elle n'est pas: des desirs, qu'elle ne peut satisfaire, la rendent ingénieuse. Que n'imagine pas cette fille amoureuse de son sexe, pour en changer, autant qu'elle le peut? Pour être homme, pour en goûter les plaisirs, elle *ment l'homme*, comme parle Martial, elle fait son personnage, ou plutôt elle le joue. Suzon, dont on trouve l'histoire dans le livre le plus dangereux qui ait jamais paru, si le danger est proportionné au puissant empire de la lecture sur l'imagination, Suzon, dis-je, desire qu'on lui fasse ce qu'elle a vu faire. Avec quelle amoureuse curiosité, elle regarde les mysteres d'amour! Plus elle craint de troubler les prêtres qui les célebrent, plus elle en est elle-même troublée: mais ce trouble, cette

émotion ravit ſon ame. Dans quel état d'ineffable volupté elle eſt trouvée par ce fripon de frere qui l'examine ! trop attentive, pour n'être pas diſtraite, la lubricité de cette petite coquine, l'empêche-t-elle de ſentir les doigts libertins qui la touchent ; au moment même qu'elle ſemble s'ouvrir à leur approche ? Ou ne voudroit-elle être déſenchantée, que par de plus grands plaiſirs ? Enfin le beau Giton gronde le Satyre qu'il a choiſi pour ſes plaiſirs ; tout enfant qu'il eſt, il s'apperçoit bien de l'infidélité qu'Aſcylte lui a faite : il donne à ſon mari plus de plaiſir, qu'une femme véritable ; eſt-il ſurprenant qu'il mette ſes faveurs au plus haut prix, & que le plus joli cheval, le courſier de Macédoine le plus vîte puiſſe à peine les payer ?

Voilà des deſcriptions dangereuſes dans la bouche de leurs auteurs, ſur-tout lorſque donnant, pour ainſi dire, un corps à ces idées, ils ont peint au naturel l'inconſtance & la corruption du cœur, avec les poſtures les plus laſcives de tous ces honteux enfans d'une débauche réprouvée par la nature. Certes de telles peintures, qui peuvent ébranler nos foibles cœurs, juſques dans leurs premiers fondemens, ont beaucoup plus d'aſcendant, ou de puiſſance ſur nos ſens, que la deſcription ſimple du temple de l'amour, des plaiſirs de la belle Gabrielle d'Eſtrées, du libertinage de *Manon Leſcaut*, que la peinture naïve des amours de *Daphnis &*

Chloé, que l'amour en un mot le plus voluptueusement, ou le plus délicatement rendu dans la *princesse de Cleves*, dans *Tanzaï & Néadarné*, dans le *Sopha*, dans les *égaremens de l'esprit & du cœur*, dans *Théagènes & Chariclée*, le *temple de Gnide*, &c. ou même divinement chante. Plus un tableau est lascif, plus il forme une image naïve & parlante d'une réalité, que le cœur adore. Si on ne jouit pas soi-même, on aime à voir, même en figure, ceux que la jouissance satisfait. La vue des plaisirs d'autrui nous fait du moins sentir que nous avons en nous-mêmes la facilité d'être aussi heureux, & qu'avec les mêmes desirs, il suffit d'invoquer le dieu d'amour, pour être comblé des mêmes faveurs, & sentir les mêmes transports.

Dans la carriere que tant de beaux génies m'ont ouverte, il est donc facile de distinguer ceux qui l'emportent sur tous les autres. Ce sont sans doute les écrivains, qui fuyant toute idée d'obscénité grossiere, ont apprivoisé les cœurs les plus farouches, & sont venus à bout de vaincre la pudeur, sans la révolter. Il étoit trop juste qu'ils fussent couronnés de myrtes, par les mains des graces, à demi-nues; j'en fais même parmi mes anciens amis, à qui je décernerois l'honneur du triomphe.

Je viens à toi, puissant maître dans l'art des voluptés, toi qui te fais un jeu de suspendre ma res-

piration, et d'enchanter mon ame, quand tu ne me ſembles chercher qu'à *l'amuſer*: elle vole avec la tienne, autour de l'aimable Zéïnis: avec quelle joie, je vois l'amour allumer enfin des deſirs, qu'il eut tant de peine à effleurer! Que l'exemple de cette jeune enfant ne vous faſſe point trembler, bergeres; ce mal que vous lui voyez ſouffrir, eſt indiſpenſable, lorſque l'amour fait ſa premiere entrée dans un cœur: partagez ſeulement l'émotion qui ſuit ce changement d'état, pour le deſirer; & n'en craignez point la douleur. Le *cri* que vous entendez, eſt le cri d'une victoire, dont tout le fruit ſera pour Zéïnis, & la gloire pour ſon vainqueur.

Pourſuis, cher Crébillon, acheve des peintures qui enchantent l'univers; tous les objets que tu manies, variés ſans ceſſe avec un art admirable, forment une chaîne délicate de fleurs d'eſprit & de ſentimens du cœur, où le mien, aujourd'hui ravi, perdra tout ſon bonheur, lorſqu'il n'y ſera plus attaché. Ah! pourquoi, encore une fois, pourquoi n'as-tu pas pardonné, que dis-je? applaudi à de tendres égaremens, dont tu n'as pu te garantir toi-même? Mais déſormais plus reconnoiſſant, que la volupté n'ait plus à gémir de te voir tremper ſon pinceau, dans des couleurs qu'elle déſavoue.

Mais à quel genre de volupté plus épurée, ſuis-

je parvenu? Ici l'églogue, la flûte à la main, décrit avec une tendre simplicité, les amours des simples bergers. Tircis aime à voir ses moutons paître, avec ceux de Sylvanire; ils sont l'image de la réunion de leurs cœurs. C'est pour lui qu'Amour la fit si belle; il mourroit de douleur, si elle ne lui étoit pas toujours fidelle. Là c'est l'élégie en pleurs qui fait retentir les échos des plaintes & des cris d'un amant malheureux. Il a tout perdu, en perdant ce qu'il aime: il ne voit plus qu'à regret la lumière du jour; il appelle sérieusement la mort, en demandant raison à la nature entiere, de la perte qu'il a faite. . . . .

Il faut l'entendre exprimer lui-même la vivacité de ses regrets, entrecoupés de soupirs. La pudeur augmentoit les attraits de son amante, qui la conservoit dans le sein même des plus grands plaisirs, pour les rendre plus piquans. Avant lui, elle ne connoissoit point l'amour. Il se rappelle avec passion celle qu'il lui inspira pour la premiere fois, & tout le plaisir mêlé d'une tendre inquiétude, qu'elle eût à sentir une émotion nouvelle. Pendant combien d'années il l'aima, sans oser lui en faire l'aveu! Comme il prit sur lui de lui déclarer enfin sa passion, en tremblant. Hélas! elle n'en étoit que trop convaincue; tous ces beaux noms de sympathie, ou d'amitié, la déguisoient mal: elle sentoit que l'amour se masquoit, pour mieux la trom-

per, & peut-être sans le savoir, aida-t-elle ce dieu même à donner à ce parfait amant, autant de confiance, que son dangereux respect lui en avoit inspirée à elle-même. Mais se rendre digne des faveurs de Sylvie, étoit pour Damon d'un plus grand prix, que de les obtenir. Aimer, être aimé ; c'étoit pour son cœur délicat, la premiere jouissance, jouissance sans laquelle toutes les autres n'étoient rien. La vérité des sentimens étoit l'ame de leur tendresse, & la tendresse l'ame de leur plaisirs ; ils ne connoissoient d'autres excès, que celui de plaire & d'aimer.

Pleure, (eh ! qu'importe que l'on pleure ; pourvu qu'on soit heureux ?) pleure, infortuné berger ; un cœur amoureux trouve des charmes à s'attendrir ; il chérit sa tristesse ; les joies les plus bruyantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puisque c'est un plaisir, & le seul plaisir, qu'un cœur triste puisse goûter dans la solitude qu'il recherche ? Un jour viendra, que trop consolé, tu regretteras de ne plus sentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conserver ton chagrin & tes regrets, si tu les perds, tu existeras, comme si tu n'avois jamais aimé. Puisque tu te crois inconsolable, goûtes toutes les douceurs de cette illusion ; tâches même, s'il t'est possible, de la méconnoître, pour être encore mieux trompé. Pourquoi faut-il que nous ayions

à nous défier de nos ſenſations les plus intimes & les plus cheres? Sommes-nous réduits à chérir tellement l'erreur, que nous ayions à craindre de n'y être plus livrés? Hélas! oui, nos ſentimens les plus doux ſont involontaires, comme nos penſées. Il faut s'attendre, loin d'y pouvoir compter, que ceux qui nous flatttent le plus, nous ſeront bientôt à charge. Plus on a l'imagination vive, plus le cœur reçoit fortement les impreſſions, plus on eſt volage; il eſt trop impoſſible de ſentir long-temps & vivement, & par conſéquent, (j'en demanderois pardon au beau ſexe, ſi le général ne gagnoit pas ce que perd le particulier) l'inconſtance eſt le partage néceſſaire de ceux qui ſavent le mieux aimer.

Que de nouveaux traits je pourrois ajouter ici! Parlerai-je de cette femme reſpectable qui craint de ſe livrer à l'objet de ſa paſſion? Elle accorde à l'idée de ſon amant plus qu'à lui-même, pourquoi? C'eſt, lui dit-elle, que je n'ai à craindre avec votre idée, ni indiſcrétion, ni inconſtance, & que je la ſuppoſe, en un mot, telle que je voudrois que vous fuſſiez. Se peut-il que deux cœurs faits l'un pour l'autre, puiſſent ſéparément être heureux, & que la nature, trop induſtrieuſe, ait imaginé les moyens de ſe paſſer de l'amour, qui en gémit?

J'apperçois une fille aimable, que l'amour con-

duit tremblante au lit de son amant : l'hymen seul que sa générosité refuse pourroit la rassurer ; elle se pâme dans les bras de Mélis, qui meurt d'amour dans les siens ; mais réservée dans ses plaisirs, elle modere si bien ses transports, qu'il n'est que trop sûr qu'elle ne confondra que ses soupirs. Elle se défie de l'adresse même du dieu qu'elle chérit : tout dieu qu'il est, elle ne l'en croit que plus trompeur. Sa virginité lui est moins chere que son amour ; sans doute sa curiosité seroit voluptueusement satisfaite, avec celle de son amant : en faisant tout pour lui, elle croit à peine avoir fait quelque chose, parce que ce n'est point avec lui : elle sent bien encore qu'elle le refuse, moins qu'elle-même ; mais elle craint les fruits d'un amour éperdu ; elle n'entend plus que la voix d'un phanthôme, qui lui dit de se respecter. Quelqu'excessive que soit la tendresse d'un cœur qui n'avoit jamais aimé, elle n'est point à l'épreuve de l'infamie, comme l'amour qu'elle a pour son amant ne seroit point à l'épreuve du mépris. Dieu d'amour, se peut-il qu'une foible mortelle, que tu as séduite par tes plaisirs, conserve encore en aimant, tant de retenue, de force & de vertu !

Mais quels sont ces deux enfans de différent sexe, qu'on laisse vivre seuls paisiblement ensemble ? Qu'ils seront heureux avec le temps ! Non, jamais l'amour n'aura eu de si tendres, ni de si

fideles serviteurs. Sans éducation, & par conséquent sans préjugés, livrés sans remords à une mutuelle sympathie, abandonnés à un instinct plus sage que la raison, ils ne suivront que ce tendre penchant de la nature, qui ne peut être criminel, puisqu'on n'y peut résister, & qui est une vertu dans un cœur incapable de tromper. Voyez ce jeune garçon : déjà il n'est plus homme, sans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ses veines ! il n'a plus les mêmes goûts ; ses inclinations changent avec sa voix. Pourquoi ce qui l'amusoit l'ennuie-t-il ? Tout occupé de son nouvel être, il cherche à débrouiller le chaos de la nature ; il sent, il desire, sans trop savoir ce qu'il sent, ni ce qu'il desire ; il entrevoit seulement par l'envie qu'il a d'être heureux, la puissance qu'il a de le devenir. Ses desirs confus forment un voile qui dérobe à sa vue le bonheur qui l'attend. Consolez-vous, jeunes bergers, le flambeau de l'amour dissipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours. Les plaisirs après lesquels vous soupirez ne vous seront pas toujours inconnus ; la nature vous en offrira par-tout l'image ; elle est attentive au bien-être de ceux qui la servent. Deux animaux s'accoupleront en votre présence ; vous verrez des oiseaux se caresser sur une branche ; *tout vous sera de l'amour une leçon vivante.* Que de réflexions vont naître de ce nouveau spectacle ! jusqu'où la

curiosité ne portera-t elle pas ses regards ? L'amour l'aiguillonne ; il veut instruire l'un par l'autre ; il a fait la gorge de la bergere différente de celle du berger : elle ne peut respirer, sans qu'elle s'éleve ; malgré la contrainte de la pudeur, comme pour s'attirer autant de desirs que de regards. Pensées naïves, desirs, inquiétudes, c'est alors que tout se dit sans fard, qu'on ne se dissimule aucuns sentimens ; ils sont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

Mais n'y auroit-il point encore d'autres différences ? Oh ! oui, & même beaucoup plus considérables. C'est la rose, que le trop heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'amour, rose vermeille dont le bouton est à peine éclos, qu'elle veut être cueillie : rose charmante, dont chaque feuille semble couverte & entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les amours qui y sont nichés ; & les soutenir plus mollement dans leurs ébats. Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le berger la considere ! Avec quel plaisir il la touche ! Le trouble de son cœur est marqué dans ses yeux. La bergere est aussi curieuse d'elle-même pour la premiere fois ; elle avoit déjà vu son joli visage dans l'onde : le même miroir va lui servir, pour contempler les charmes secrets qu'elle ignoroit.

Mais elle découvre à son tour toute la différence

qu'il y a entre elle & son berger. Qu'elle lui rend bien toute sa surprise ! Toute émue, elle y porte la main en tremblant ; elle le caresse ; & quoiqu'elle en ignore encore l'usage, son cœur bat si vîte, qu'elle ne se connoît presque plus. Mais enfin, lorsque la nature lui suggere cet usage, elle le regarde comme un monstre, la chose lui paroît absolument impossible : elle ne sait pas, la pauvre *Nicette*, tout ce que peut l'amour.

L'idée du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches ; elles sont faites pour de jeunes cœurs, qui ont besoin d'aimer, avec une pureté d'ame que jamais n'empoisonna le repentir. Heureux enfans ! qui ne voudroit l'être comme vous ? Bientôt vos jeux ne seront plus les mêmes ; mais ils n'en seront pas moins innocens : le plaisir n'habita jamais des cœurs impurs & corrompus. Quel sort plus digne d'envie ! vous ignorez ce que vous êtes l'un à l'autre : cette douce habitude de se voir sans cesse, la voix du sang ne déconcerte point l'amour ; il n'en vole que plus vîte auprès de vous, pour serrer vos liens & vous rendre plus fortunés. Ah ! puissiez-vous vivre toujours ignorés dans cette paisible solitude, sans connoître ceux à qui vous devez le jour ! Le commerce des hommes seroit fatal à votre bonheur ; un art imposteur corromproit la simple nature, sous les loix de laquelle vous

vivez

vivez heureux : en perdant votre ignorance, vous perdriez tous vos plaisirs.

Quels plaisirs, grands dieux ! que ceux de l'amour ! quels charmes plus séducteurs, plus ravissans ! Peut-on appeler plaisir tout ce qui n'est point l'amour ? On goûte encore ses bienfaits, même après qu'on les a reçus. Heureux ceux que la nature a doués d'organes vigoureux ! pour eux tous les jours se levent sereins & voluptueux, pour eux la jouissance est un vrai besoin sans cesse renaissant, & le besoin est le pere du plaisir. Mais plus heureux encore ceux dont l'imagination vive & lubrique tient toujours les sens dans *l'avant-goût* du plaisir ! Examinez leurs yeux, & jugez, si vous pouvez, s'ils vont au plaisir, ou s'ils en viennent. Non-seulement des amans ainsi organisés, sentiront de plus grands transports ; mais jouissant encore long-temps après la jouissance, les restes de leur plaisir leur seront chers & précieux : voyez comme ils les ménagent, les chérissent, les prolongent ; leur état est si charmant, qu'ils planent, pour ainsi dire, sur ses délices, comme feroit la volupté même : ils voudroient ne les perdre jamais.

Dans le souverain plaisir, dans ces momens divins, où l'ame semble nous quitter, pour passer dans l'objet adoré, où les deux amans ne forment plus qu'un même cœur, qu'un même esprit animé

par l'amour, à force de sentir on ne sent rien, du moins on ne distingue aucune sensation, on est ravi, transporté, & ces transports sont les seuls éloges dignes de la beauté.

Mais quelque vifs que soient ces plaisirs, qui remplissent parfaitement notre ame, ce ne sont jamais que des plaisirs; l'état seul qui leur succede est la vraie volupté. L'ame alors, moins enivrée, est à elle-même précisément autant qu'il faut pour contempler toute la douceur de son état & jouir de sa situation. Plus on a parfaitement servi l'amour, plus on goûte le prix de ses services; tel est le bonheur de l'ame en ces momens délicieux, qu'elle ne desire rien, si ce n'est de les faire durer long-temps.

Ne m'approchez pas, mortels fâcheux & turbulens, laissez-moi goûter à longs traits les faveurs de Céphise. Je suis anéanti, j'ai à peine la force d'ouvrir les yeux fermés par l'amour : mais que cette langueur a de délices! Je vois encore Céphise; elle est entre mes bras, mes mains aiment à s'égarer; par-tout où l'amour les conduit, il n'y a pas dans tout son beau corps une seule partie que je ne couvre de mes baisers. Ah dieux! que d'attraits & que d'hommages réels mérite l'illusion même! Que ne puis-je toujours ainsi vous voir, bergere? Votre idée me suivant par-tout, me tiendroit lieu de vous-même: l'idée de la beauté vaut

la beauté même, & souvent est encore plus séduisante. Doux souvenirs de mes plaisirs passés, ne me quittez jamais! De quelle douce & molle volupté je me sens pénétré! Dieux puissans! se peut-il que les organes du corps suffisent à tant de bonheur? Non, de si grands biens ne peuvent appartenir qu'à l'ame, & je la reconnois immortelle à ses plaisirs.

Amour! combien peu sentent le prix de tes bontés! combien peu se respectent eux-mêmes dans les bras de la volupté! Oui, ceux qui sont capables de la moindre distraction, ceux à qui tes plaisirs ne tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'univers; ceux-là, dis-je, indignes du rang de tes élus, le sont de tes faveurs: plus ils te sacrifient, plus ils souillent tes autels & profanent ton temple. Ce sont des impudiques, & non des voluptueux, assez semblables à ces victimes de la débauche publique, qui sont forcées de jouer tes plaisirs pour en donner.

Mais ne crains rien, Céphise, si ces impures m'ont quelquefois séduit par leurs attraits; c'étoit pour mieux t'assurer mon cœur, comme je ne crains pas qu'un libertin me ravisse le tien. Nous sentons trop vivement l'un & l'autre: nous avons connu ensemble tout le prix de la tendresse & de la volupté. Avec quel transport je me rappelle jus-

qu'aux moindres discours que tu soupirois la premiere fois que la conquête de ton cœur fut la récompense du mien, & ce combat enchanteur de la vertu, de l'estime & de l'amour ! Comme à des mouvemens ingrats il en succéda peu-à-peu de plus doux, qui ne t'inquiétoient pas moins ! Je vois tes paupieres mourantes, prêtes à fermer des yeux adoucis & arrosés des premieres larmes d'amour ; le rideau du plaisir fut bientôt tiré devant eux ; la force t'abandonnoit avec la raison, tu ne savois ce que tu allois devenir ; tu craignois.... (hélas ! que cette simplicité ajoutoit à tes charmes & à mon amour) ! tu craignois de tomber en foiblesse & de mourir, au moment même que tu allois sentir le bien d'être & le plus grand des plaisirs. De quelle volupté encore ta tendresse fût suivie ! un doux silence succede aux plus violens transports. Dieux ! respectez l'égarement d'une aimable mortelle, qui s'oublie dans les bras qu'elle adore : elle est égale à vous en ces momens ! . . . . .

Pourquoi faut-il, amour ! que le don de sentir n'ait pas été accordé à toutes les femmes avec celui de plaire ? Le bonheur d'aimer, de jouir de ce qu'on aime, ne devroit-il pas toujours faire goûter le grand plaisir, à qui a le pouvoir de le procurer ? Peut-être ce bonheur est-il si grand, lorsque tout est réciproque, qu'un cœur trop sensible pourroit à peine y suffire, s'il n'étoit quelquefois diminué

par l'insensibilité des bergeres. Mais comment, si tendrement aimées, jouissent-elles seules des faveurs de l'amour? Ce dieu ne pouvoit apparemment mieux punir les insensibles qu'en ne leur faisant point partager ses douceurs.

O! vous qui baissez les yeux aux paroles les moins chatouilleuses, précieuses & prudes, loin d'ici. La pudeur que vous affectez, est fille du caprice & des préjugés; mais la volupté est la mere du plaisir; & son privilege la dispense de vous respecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous-mêmes, à ce qu'on dit, si austeres dans le deshabillé. Loin d'ici, race dévote, qui n'avez dans le cœur que le germe de tous les vices, & pas une vertu. Etouffer les dons de la nature, c'est être indigne de vivre; être hypocrite, c'est reprocher au créateur d'avoir fait l'homme pour le plaisir, & tromper l'univers.

Disparoissez aussi, courtisannes impudiques: il sortit moins de maux de la boîte de Pandore, que du sein de vos plaisirs; hélas! que dis-je, des plaisirs! Eh! en fut-il jamais sans les sentimens du cœur? plus vous prodiguez vos faveurs, plus vous offensez l'amour, qui les désavoue. Livrez vos corps aux satyres; ceux qui s'en contentent en sont dignes: mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né sensible. La crainte & les regrets empoisonnent des plaisirs que vous ne partagez pas. Vous vous prof-

tituez en vain; en vain vous cherchez à m'éblouir par tous vos charmes; ce n'eſt point la jouiſſance des corps, c'eſt celle des ames, qu'il me faut. Amour, pourquoi combles-tu de l'excès de tes bontés ceux qui ne ſont pas voluptueux? Le plaiſir qui ne conduit pas à la volupté, eſt-il un plaiſir? Quoi, tu cedes à la brutalité, toi qui n'es dieu que par la volupté même!

On confond trop communément le plaiſir avec la volupté, & la volupté avec la débauche. Tâchons de marquer la différence eſſentielle qui ſe trouve entre toutes ces choſes. Que la phyſique même nous éclaire ici; l'étude de la nature n'eſt pas ſans plaiſir pour un eſprit voluptueux.

Nos ſens ſont le ſiege du plaiſir. Il dépend de la tenſion & du chatouillement des nerfs. Dans le ſouverain plaiſir, les nerfs ſont auſſi tendus, qu'ils puiſſent l'être, pour ne pas cauſer de la douleur. Un point forme la barriere, qui la ſépare du plaiſir; celle de l'inſtinct & de la raiſon, n'eſt pas plus mince. Ce n'eſt donc que dans les ſens qu'il faut chercher le plaiſir; les ſenſations d'eſprit les plus agréables, ne ſont que des plaiſirs moins ſenſibles.

Mais la volupté veut être recherchée plus loin; elle nous manqueroit ſouvent, ſi nous ne l'attendions que des ſens. S'ils lui ſont néceſſaires, ils ne lui ſuffiſent pas; il faut que l'imagination ſupplée

à ce qui leur manque. C'est elle qui met le prix à tout ; elle échauffe le cœur, elle l'aide a former des desirs, elle lui inspire les moyens de les satisfaire. En examinant le plaisir, qu'elle passe, pour ainsi dire, en revue, le microscope dont elle semble se servir, le grossit & l'exagere : c'est ainsi que la volupté même, cet art de jouir, n'est que l'art de se tromper, comme faisoit cette femme dont parle Montagne, qui regardoit son amant avec une loupe, pour grossir son point de vue. Ah ! si je me trompe, en augmentant le plaisir de mes sensations & mon bonheur, puissé-je me tromper toujours ainsi !

Mais puisque la volupté & tous les sentimens de tendresse, que l'amour inspire, résident moins dans les puissances du corps, que dans celles du cœur, le plaisir ne sauroit fuir l'homme le plus blazé, pourvu que son imagination ne le soit pas ; les mouvemens lascifs ont beau abandonner certaines parties, s'ils remontent à la tête & s'y conservent, ce dépôt précieux éleve l'ame sur les débris du corps. *Autereau* a fait dans un âge fort avancé des ouvrages tendres & voluptueux. Jamais peut-être le cœur ne fut plus intéressé que dans sa *magie de l'amour* qu'il composa à 75 ans, dans le sein de la misere.

Pour avoir renoncé à l'amour, on n'en est souvent que plus digne de peindre ses voluptés ; peut-être les

ſent-on, d'une maniere recherchée & plus philoſophique. Tout eſt volupté pour un homme d'eſprit, tout eſt ſentiment pour un cerveau bien organiſé, tandis qu'un ſot connoît à peine le plaiſir. Ses nerfs cependant peuvent entrer en convulſion depuis le ſommet de la tête, juſqu'à la plante des pieds; mais comme ils ſont engourdis & difficiles à remuer à leur origine, jamais, & cela faute d'imagination, ils ne goûteront la volupté. L'eſprit ſeul y conduit tellement, que je ſuis très-perſuadé que ſi tous les hommes avoient préciſément la même imagination, ils ſeroient tous également voluptueux. Eſprits mobiles & déliés, qui coulez librement dans mes veines, puiſſiez-vous toujours, au gré de mes deſirs, faire voler le plaiſir dans mon cœur!

Vous êtes Allemand, baron, & votre manie eſt de paroître voluptueux: non, vous n'aurez jamais l'honneur de l'être. Si la volupté eſt à l'ame ce que le plaiſir eſt au corps, le défaut de votre imagination ne vous permettra tout au plus d'être que débauché: or qu'eſt-ce que la débauche? L'excès du plaiſir, ſans le goûter. Vous pourrez, je le ſais, faire des miracles en amour, vous pourrez vous ſignaler par d'éclatans exploits; tel eſt l'empire du corps, qu'il peut toujours donner à l'ame, malgré elle, dans certaines circonſtances, un plaiſir violent, qu'elle ſe pardonne à peine d'avoir goûté.

dans le sein de la rage & du désespoir. Contentez-vous d'en prendre, & d'en donner chaque jour; mais puisque vous n'avez ni finesse, ni délicatesse dans votre façon de sentir, le moyen de connoître la volupté, ce plaisir qui s'augmente par la réflexion, semblable en quelque sorte à ces rayons de lumiere, qui tombent sur la surface des corps solides! Ne vous suffit-il donc pas, petit-fils d'Alcide, d'avoir dans le sang tous les feux de Cythere & de Lampsaque, & de ne pouvoir dépenser beaucoup, sans passer pour dissipateur, tandis que tant d'honnêtes gens, économes forcés d'une foible santé, ruinés par l'étude & le plaisir, privés de leurs premiers ressorts, sont réduits à suppléer à tout par l'art & le génie. Que ne voudrois-je point imaginer, belle Céphise, pour vous dédommager de mon peu de vigueur? Avec quelle adresse, quelle industrie, quelle vivacité, je voudrois me replier sur mon plaisir, pour vous en donner? Quel charmant badinage assaisonne la volupté, que le desir soutient! L'avant-goût du plaisir ne vaut-il donc pas le dégoût qu'il traîne le plus souvent à sa suite? Enfin la tendresse ne seroit-elle point comparable aux plaisirs des sens? Mais que dis-je! comme il est des physiononies, qui sans être belles, sont préférées à la beauté même, il est, à mon avis, des plaisirs de l'ame fort au-dessus des plaisirs du corps; je parle de ces tendresses infiniment pures, de ces

exquises sensations d'amour, de ces goûts si vifs & si intimes, que la volupté même semble distiller, pour ainsi-dire, goutte à goutte, au fond de nos ames. Alors en effet, elles sont réellement enivrées, & comme remplies de la perfection de leur état; qu'elles se suffisent à elles-mêmes, & ne desirent rien. Pourquoi ne puis-je peindre ici un état délicieux que je sens si bien? Ou pourquoi sens-je si bien ce que je ne puis exprimer? Si les cœurs qui sont pénétrés de cette divine façon de sentir, sont parfaitement heureux, que je plains ceux à qui des organes peu délicats ne permettent pas de connoître cette espece de métaphysique de la tendresse, & de nos sentimens les plus déliés! Oui, j'en jure par l'amour même, j'ai vu des momens, *dieux, quels momens!* où ma Céphise, éperdument livrée à la plus douce sympathie des cœurs, aux délices de la situation la plus ravissante, méprisoit dans mes bras des faveurs qu'elle prétendoit que l'amour, en pareil cas, eût dédaignées lui-même.

Toute ame, pour ainsi parler, du moins plus ame que corps: dieux, quelle existence, disoit-elle! Quelle plus douce façon de sentir! Non, je n'avois point encore connu l'amour..... Rejetant ensuite tous autres sentimens plus vifs, sans doute parce qu'ayant moins de douceurs, ils nous violentent en quelque sorte par l'excès même de leur vivacité, à-peu-près comme ces pieces comiques,

qui arrachent trop vite de l'ame l'impression d'une belle tragédie ; laisse-moi, ajoutoit-elle, laisse-moi goûter en paix & sans mêlange un bien-être aussi grand & aussi parfait ; le plaisir corromproit mon bonheur.

Je regarderois Céphise, avec le même attendrissement qu'elle m'avoit communiqué. Tant d'amour avoit fait couler quelques larmes de ses yeux, qui en étoient plus beaux. Son cœur ne suffisant point à une aussi douce mélancolie d'amour, n'avoit pû contenir le torrent de tendresse ineffable dont il étoit inondé. Mais enfin, les sens se réveillant peu-à-peu, & ne voulant plus rien perdre de leurs droits, j'obtins à l'ombre de ce mystere, ce que depuis long-temps ne m'avoit pas tout-à-fait accordé une passion trop prudente. Alors, nos ébats devenus plus lascifs, sans en paroître moins tendres; non, reprit Céphise, tu ne connois point encore mes transports ; je voudrois que toute mon ame passât dans la tienne.

J'avois déjà quatre fois sacrifié au tendre amour. Céphise toute en feu, croyoit toucher à chaque instant l'heureux terme de ses plaisirs : mais soit que l'amour fût encore concentré au fond de son cœur, soit que son tempérament trop irrité ne répondît pas à l'ardeur de ses desirs, & qu'un seul mouvement ingrat, renvoyant le plaisir de plus loin qu'il n'étoit venu, lui fit perdre le fruit d'une

infinité d'autres mouvemens plus doux, je la vis désespérée, témoigner en frémissant, qu'elle ne pouvoit supporter l'agitation où elle étoit : son transport s'éleva par degrés, jusqu'à la fureur : elle éprouvoit dans mes bras le sort de *Tantale*. Le moyen de ne pas mettre tout en œuvre, pour calmer ce qu'on aime, & faire jouir un aimable objet, qui reçoit de nouveaux charmes par la vivacité avec laquelle il desire la jouissance ! Un cinquieme sacrifice put à peine appaiser cette colere des sens mal-satisfaits, & j'avoue, à ma honte, que je tremblois qu'il n'en fallût un sixieme. Enfin des mouvemens plus doux rappellerent la molle volupté ; mes yeux étoient enflammés ; Céphise ouvrit les siens, & voyant le vif intérêt que je prenois au succès de ses plaisirs, combien de baisers pris & rendus coups sur coups, combien de caresses sans cesse redoublées ! l'air élevé, animé, dont je l'encourageois, dont je présidois au combat, tout plein du dieu dont j'étois possédé, alors, moins agitée, d'une voix douce & d'un regard mourant, enfin, dit-elle, ... ah ! viens vite, cher amant, viens dans mes bras, que j'expire dans les tiens. . . . .

Quelle maîtresse, grands dieux ! Jugez si je l'adore, si je cesserai un instant de l'aimer ! si elle a besoin d'être jeune, comme *Hébé*, & belle, comme la *Vénus* de *Praxitelle*, pour partager vos autels.

Mais à son tour Céphise est contente, elle a pour amant un grand maître dans l'art des voluptés: sans lui, le monde entier est un *désert* pour elle; avec lui elle possede *l'univers*. Amour est le plus pauvre des dieux; pour toutes richesses, il ne m'a donné qu'un cœur, & à Céphise que des fleurs pour l'enchaîner. Mais je dois le dire ici, que ce cœur est différent de tous les autres! Complaisant, tendre, amoureux, respectant toujours les volontés de mon amante, n'en ayant point d'autres, & osant à peine murmurer de ses plus injustes rigueurs, pendant combien d'années je me suis contenté, à l'exemple de *Montagne*, que dis-je, je me suis trouvé trop heureux des *simples baisers & attouchemens* qu'on vouloit bien m'accorder! Un cœur que je n'aurois pas cru digne, ni d'elle ni de moi, si je lui avois connu un défaut, un cœur, enfin d'autant plus parfait, d'autant plus intéressant à ses yeux, qu'il est plus malheureux.

Si rien ne doit jamais dégoûter un amant de l'objet qu'il aime, si rien ne doit suspendre un service, dont l'amour permet la célébration, rien aussi ne doit rendre infracteur de la foi qu'on a jurée à sa maîtresse. Belles, vous jugerez vos amans par leur générosité, c'est la balance des cœurs. Veulent-ils forcer vos goûts, violer votre prudence, & sans égard pour de trop justes frayeurs, vous exposer aux suites fâcheuses d'une passion

ſans retenue ? Soyez ſûres qu'ils vous trompent, qu'ils ne ſont qu'impétueux, que vous n'êtes pas vous-mêmes ce qu'ils aiment le plus en vous, & qu'en un mot, c'eſt à leur ſeul plaiſir qu'ils ſacrifient.

Telle eſt la diſtinction avec laquelle un véritable amant ſert l'amour. A-t-il une maîtreſſe avide ? ce que le corps lui refuſe, eſt abondamment compenſé par le mérite & les recherches de l'induſtrieuſe volupté. Sur-tout,

Il ne perd point à connoître
Un temps deſtiné pour jouir.

S'il examine quelquefois, ce n'eſt que pour augmenter ſon plaiſir.

« Convenons donc que les plus impuiſſans efforts d'un amant voluptueux, tournent plus à la gloire de l'amour, que le plaiſir fugitif de ces eſpeces d'animaux, qui ne ſentiroient rien, ſans la force & l'élaſticité de leurs organes. Le voluptueux ſeul, à l'ombre de la volupté, réunit toutes les illuſions, ſeul il jouit de toutes ſes idées, il les appelle, il les réveille, & careſſe en quelque ſorte celles qui lui plaiſent, au gré de ſon imagination lubrique : non que je ſache comment l'imagination broie ſes couleurs ; mais l'image du plaiſir qui en réſulte, paroît être le plaiſir même.

Suivons par-tout le voluptueux, dans ses discours, dans ses démarches, comme dans ses plaisirs. Il distingue la volupté du plaisir, comme l'odeur de la fleur qui l'exhale, ou le son de l'instrument qui le produit. Voyez comme il écoute, & prête à chaque instant l'oreille à la voix secrete de ses sens ! Pourquoi ? C'est pour mieux entendre le plaisir : il croiroit ne l'avoir pas senti, s'il ne l'attiroit exprès. A-t-il entre ses mains le bouquet de *Thérese* ? Comme il le considere ! il y trouve plus d'amours, que de fleurs ; il le respire avec la plus tendre & la plus naïve volupté ; un feu secret s'allume dans ses veines : quelle douce émotion! & quelle en est la cause ? *C'est qu'il étoit contre le cœur de sa chere Thérese* : il voudroit expirer, comme lui, sur son sein.

C'est ainsi que l'art ajoute à la nature, & fait la varier à l'infini. Le voluptueux, sensible à tout, ne veut rien perdre, & ne perd rien. Pour être heureux, il n'a qu'à vouloir. La volupté est l'objet de tous ses projets & de tous ses vœux : il ne fait pas un pas, pas un geste, qui ne tende vers elle. S'il jouit des bienfaits de l'amour, mille jouissances préliminaires précedent la derniere jouissance : il ne veut arriver au comble des faveurs, que par d'imperceptibles degrés. Sur-tout, il veut qu'on lui résiste, autant qu'il faut pour augmenter ses plaisirs.

S'il se promene, le plus beau lieu, le chant des oiseaux, un ciel serein & tempéré, un air rempli du parfum des fleurs, un bosquet impénétrable aux rayons du soleil, où l'on goûte la double volupté d'être au frais & de lire *Chaulieu*, le gazon le plus fin, le plus touffu, qu'on foule avec sa maîtresse, dans un endroit du bois si écarté, que les regards profanes n'y peuvent pénétrer ; la plus belle vue, la plus belle allée, celle où Diane se promene elle-même avec toute sa cour ; le lever de l'aurore, & du soleil ; la magnifique couleur de pourpre, qui se jouant dans le brun des nues, à son couchant, forme la plus superbe décoration ; les rayons argentés de la lune, qui consolent les voyageurs de l'absence du soleil ; les étoiles qui semblent autant de diamans, dont l'éclat est relevé par le fond bleu, auquel elles sont attachées : ces nuits plus belles que les plus beaux jours, qui répandent leur rosée, pour désaltérer la terre, & leurs pavots, pour délasser les mortels fatigués, & endormir les maris jalous : ces nuits vertes, plus belles encore, que forment les arbres touffus des forêts, nuits qui inspirent les plus douces rêveries, où l'ame contente, recueillie, se caressant elle-même, enchaîne ses pensées volages, dans les bornes charmantes de l'amour : ombre impénétrable aux yeux des Argus, où il suffit d'être seul, pour desirer d'être avec vous, Céphise, & d'être avec vous, pour

pour être heureux; que dirai-je enfin? il faudroit décrire l'univers; toute la nature est dans un cœur qui sent la volupté.

Vous connoissez à présent combien la volupté differe du plaisir. Voici la différence, qui se trouve entr'elle, & la débauche.

La volupté est peut-être aussi différente de la débauche, que la vertu l'est du crime. Les cœurs corrompus ne peuvent être vertueux, & ceux-ci ne peuvent être débauchés, ou criminels.

Le plaisir est de l'essence de l'homme, & de l'ordre de l'univers. La débauche seule, & tout ce qui nuit à l'intérêt de la société, est crime ou désordre; je n'en connois point d'autre, ni de vertu, que celle qui est utile à l'état. Le goût du plaisir a été donné à tous les animaux, comme un attribut principal; ils aiment le plaisir pour lui-même, sans porter plus loin leurs idées. L'homme seul, cet être raisonnable, peut s'élever jusqu'à la volupté; car quel plus beau, quel plus magnifique apanage de la raison? Il est distingué dans l'univers par son esprit; un choix délicat, un goût épuré, en rafinant ses sensations, en les redoublant en quelque sorte par la réflexion, en a fait le plus parfait, c'est-à-dire le plus heureux des êtres. S'il est malheureux, il faut croire que c'est par sa faute, ou par l'abus qu'il fait des dons de la nature.

Nous devons le bien d'être au seul plaisir ; c'est lui qui a tissu la chaîne qui lie les hommes & les animaux : il me parle par mes organes, & m'attache à la vie. Philosophes indignes d'un si beau nom, vous voulez en vain me faire regarder la mort, comme un bien ; non, vous ne connoissez point le prix de la vie, c'est le plus grand de tous les biens ; sans elle, après quel bonheur imaginaire courez-vous ? Qui hait le jour qu'il respire, & craint la mort est doublement hypochondriaque.

Le voluptueux aime la vie, parce qu'il a le corps sain, & l'esprit libre ; amant de la nature, il en adore les beautés, parce qu'il les connoît mieux qu'un autre ; ses yeux se ferment à la lumiere sans frayeur, mais non sans regrets ; il se plaint du destin cruel qui l'arrache à un spectacle, dont il ne peut se rassasier. Malheureusement chaque spectateur y est aussi inutile, que renouvellé sans cesse. Amoureux, sensible à tout, inaccessible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poison vient infecter les cœurs, ni par quel fatal désordre, le roi des êtres animés, celui qui par son excellence se trouve en état de jouir de tous les autres, peut s'ennuyer sur la terre : entouré de voluptés, admirateur des phénomenes, qui frappent le plus ses sens, rien ne le trouble ; son ame est toujours dans la même assiette, soit que Jupiter s'arme de la foudre, soit qu'Eole respectant le

calme de la mer, elle offre à nos yeux, comme une nape d'huile, qui est la plus belle image de la paix, ou que les vents déchaînés soulevent les flots qui dans leur furie, effrayant tableau de la guerre, menacent de nous engloutir. Catulle rit des rigueurs de l'hiver; comment les craindroit-il? Les feux de l'été sont dans son cœur, & c'est l'amour qui les allume couché avec sa maîtresse; la pluie, le vent, la grêle, la vaine fureur des élémens augmentent ses plaisirs.

Si l'hiver cesse, c'est la nature, qui prend ses habits de printemps, & nous invite à prendre les nôtres; faisons passer dans nos cœurs l'émail des prés, & la verte gaieté des champs; parons notre imagination des fleurs charmantes, qui rient à nos yeux. Belles, parez-en votre sein; c'est pour vous qu'elles viennent d'éclore; mais prenez autant d'amours, que de fleurs: reveillez-vous avec la nature; enivrez-vous d'amour, comme les prés s'enivrent de leurs ruisseaux. Chaque être vous adresse la parole, seriez-vous sourdes à sa voix? Voyez ces oiseaux; à peine éclos, leurs aîles les portent à l'amour; les fleurs même se marient; chaque chose est occupée à se reproduire: mais si l'instinct jouit plutôt que l'esprit, l'esprit goûte mieux que l'instinct.

Venez, vous qui en avez tant, Philis; venez; descendons dans ce vallon tranquille; tout dort.

dans la nature ; nous seuls sommes éveillés ; venez sous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles ; c'est le zéphir amoureux qui les agite ; voyez comme elles semblent planer, l'une sur l'autre, & vous font signe de les imiter !

Parlez, Philis, ne sentez-vous pas quelque mouvement délicat, quelque douce langueur, qui surpasse toutes les autres voluptés ? Oui, je vois l'heureuse impression que vous fait ce mystérieux asyle : le brillant de vos yeux s'adoucit ; votre sang coule avec plus de vitesse, il élève votre beau sein, il anime votre cœur innocent.

En quel état suis-je ! quels nouveaux sentimens, dites-vous !.... Venez, Philis, je vous les expliquerai, il y a long-temps que j'ai senti la même chose pour vous.

Votre vertu s'éveille, elle craint la surprise même qu'elle a ; la pudeur semble augmenter vos inquiétudes, avec vos attraits : votre gloire rejette l'amour, mais votre cœur ne le rejette pas.

Vous vous révoltez en vain ; chacun doit suivre son sort : pour être heureux, il n'a manqué au vôtre, que l'amour : vous ne vous priverez pas d'un bonheur, qui redouble, en se partageant ; vous n'éviterez pas les pieges que vous tendez à l'univers : qui balance, a pris son parti.

O ! si vous pouviez seulement sentir l'ombre des plaisirs, que goûtent deux cœurs qui se sont donnés

d'un à l'autre, vous redemanderiez aux dieux, tous ces ennuyeux momens, que votre cœur oisif a laissés passer sans aimer!

Quand une belle s'est rendue, qu'elle ne vit plus que pour celui qui vit pour elle; que ses refus ne sont plus qu'un jeu nécessaire; que la tendresse qui les accompagne, autorise d'amoureux larcins, & n'exige plus qu'une douce violence; que deux beaux yeux, dont le trouble augmente les charmes, demandent en secret ce que la bouche refuse; que l'amour éprouvé de l'amant est couronné de myrte par la vertu même; que la raison n'a plus d'autre langage que celui du cœur; que..... les expressions me manquent, Philis, tout ce que je dis n'est pas même un foible songe de ces plaisirs. Aimable foiblesse! douce extase! c'est en vain que l'esprit veut vous exprimer, le cœur même ne peut pas vous comprendre.

Vous soupirez, vous sentez les respectables approches du plaisir! Amour que tu es adorable! Si ta seule peinture peut donner des desirs, que ferois-tu toi-même?

Jouissez, Philis, jouissez de vos charmes: n'être belle que pour soi, c'est l'être vainement, c'est l'être pour le tourment des hommes.

Ne craignez ni l'amour, ni l'amant; une fois maîtresse de mon cœur, vous le serez toujours

La vertu conserve aisément les conquêtes de la beauté.

J'aime, comme on aimoit, avant qu'on eût appris à soupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité; je n'ai qu'un cœur à vous offrir: mais il est tendre comme le vôtre. Unissons-les, & nous connoîtrons à la fois, & le plaisir, & cette tendresse plus séduisante, qui conduit à la plus pure volupté des cœurs.

C'est ainsi que tout ravit, tout enflamme un cœur sensible & amoureux; chaque beauté l'extasie, chaque être inanimé lui parle & le remue, chaque partie de la création le remplit de volupté.

Chaque homme porte donc en soi le germe de son propre bonheur, avec celui de la volupté. La mauvaise disposition, ou le dérangement des organes nous empêche d'en profiter; cependant je pense, que pour être aussi heureux, qu'il est possible de le devenir, il n'y a qu'à s'appliquer à connoître son tempérament, ses goûts, ses passions, & savoir en faire un bon usage; agir toujours en conséquence de ce qu'on aime, satisfaire tous ses desirs, c'est-à-dire tous les caprices de l'imagination; si ce n'est pas là le bonheur, qu'on me dise donc où il est. Laissons dire Zénon, Possidonius & tous ses sectateurs, ils ont eux-même prouvé que la douleur est un mal, & que le sage n'a point de droit de se soustraire d'un joug imposé à tous. Que

dis-je? la douleur est le plus grand des maux: la plupart des philosophes lui ont donné le droit d'abréger nos tourmens: mais qui a du plaisir à sentir, est, selon moi, digne de vivre, & doit aimer la vie. Quoiqu'on en dise, quoique chantent nos poëtes; quand on a su profiter de tous les heureux momens, cueillir toutes les fleurs semées sur le fonds de la vie, c'étoit la peine de naître, de vivre & de mourir. *La mort*, dit Lucrece, *ne nous regarde en rien:* je sais qu'elle n'est rien en soi, & que la douleur est tout: mais la mort nous prive de tous les sentimens que je chéris, son idée m'est affreuse. Loin d'ici trop affligeante image! je ne puis vous regarder fixement. Non, je ne me resoudrai jamais à cesser de sentir, je cesse même d'être en quelque sorte, toutes les fois que je pense que je ne serai plus. Mourons cependant, puisqu'il le faut, mais que ce soit après avoir vécu.

Le plaisir est donc le plus bel apanage de l'homme. Qui s'y refuse, viole les premieres loix de son origine, & l'intention du créateur. Ceux qui ne s'aiment pas eux-mêmes, comment aimeroient-ils les autres? Mais quelle erreur de s'imaginer qu'on ait de mauvaises mœurs, parce qu'on aime la volupté! la vraie sagesse est-elle donc de fuir le bonheur, & de rechercher tout ce qui déplaît à l'imagination & ne peut conduire qu'au désagrément

de la vie? Non; le plaisir est si étroitement lié au bonheur, que ces deux choses ont été confondues ensemble en différens siecles. Le sage doit donc chercher le plaisir, sans lequel il ne peut être heureux. Que le crime se couvre de honte; le plaisir & l'amour ne sont point de sa bande. Voyez tout le brillant cortege de la joie, elle ne marche qu'escortée des jeux & des ris; la probité l'accompagne; elle est le symbole de la pureté du cœur: le scélérat est triste & rêveur, en proie aux plus cruels remords; la loi naturelle qu'il a violée, le déchire à son tour. L'honnête homme rit, épanouit son cœur; il aime tant le plaisir & la volupté, que loin de rougir d'être fait pour la sentir, il la regarde comme la plus solide récompense de la vertu, & le plus beau partage de la raison. Le plaisir, dit un auteur, qui m'en fait beaucoup, « est le seul bien réel qu'un honnête homme ait » en ce monde ».

Plaisir, maître souverain des hommes & des dieux, devant qui tout disparoît, jusqu'à la raison même, tu sais combien mon cœur t'adore, & tous les sacrifices qu'il t'a faits; je ne sais si je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne; mais je me croirois indigne de toi si je n'étois attentif à m'assurer de ta présence, & à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. Oui, sans doute, je te dois de trop heureux momens pour ne faire

que sentir simplement mon bonheur & ta puissance. La reconnoissance seroit ici un trop foible tribut, j'y ajoute encore par la réflexion & l'examen de mes sentimens les plus doux. Car si par-tout ailleurs la réflexion empoisonne les plaisirs, ici elle les augmente. Telle est la vraie volupté, l'esprit, & non l'instinct du plaisir, l'art d'en user sagement, de le ménager par raison, & de le goûter par sentiment.

Plaisir, (eh ! que n'ai-je l'art de Lucrece pour t'invoquer sans cesse !) ne permets pas que ton pinceau se prostitue à d'autres voluptés que celles du fils de Cypris; que ce dieu vif, impétueux, ne se serve de la raison des hommes que pour la leur faire oublier : qu'il ne raisonne que pour exagérer ses plaisirs; que la froide philosophie se taise pour m'écouter; que tout ressente enfin le désordre des passions, pourvu que le feu qui m'emporte soit digne, s'il se peut, de la volupté.

Quel est cet amant qui trouve sa maîtresse endormie ? jamais le sommeil de l'amour même a-t-il été plus respecté ? il voudroit imposer silence à la nature entiere, pour mieux contempler ce qu'il adore. Comme ses regards amoureux sont avidement fixés sur cette gorge négligemment découverte ! comme ils en parcourent, comme ils en pénetrent tous les charmes ! que n'imagine point le

malheureux amant d'*Issé*, pour se *payer des larmes que la cruelle lui a fait verser ?*

Tantôt sous la forme *du temple de Gnide*, un philosophe de la fabrique de *Chaulieu* offre à nos esprits enchantés la peinture de l'amour la plus vive & la plus voluptueusement délicate. Plein du dieu qui l'inspire, à force d'en sentir les attraits, il nous en fait adorer la puissance. Comme il peint encore les plaisirs des Persans, ces heureux mortels, qui ne couronnent que la lubricité, & n'offrent des prix qu'à ceux qui auront inventé des voluptés nouvelles ! Certes, la palme offerte a rarement été mieux méritée que par ce voluptueux philosophe. C'est ainsi qu'un sage ose quelquefois ouvrir lui-même une école de volupté. Eh ! quel autre en effet doit apprendre aux mortels le secret d'être heureux ? Disciple d'*Epicure*, accourez tous, & rendez hommage à un maître plus digne de vous.

Tantôt l'amour même séduit les cœurs par l'art de Protée ; que n'imagine-t-il point pour peupler son empire ? Il s'ébat sur un *sopha*, théatre de ses plaisirs, aussi commode que discret ; s'il dicte des billets doux & des lettres galantes, un dieu plus galant encore, Mercure, est prêt à les porter : il oublieroit plutôt son caducée que de ne pas les rendre adroitement aux beautés à qui elles sont adressées. *Anacréon*, *Quinaut*, *Chaulieu*, le vo-

luptueux *Chaulieu*, font des vers légers, tendres, délicats, galamment négligés. Que cette négligence les rend aimables ! mais ils ne sont charmans que par l'air de volupté qu'ils respirent. Orphée lisant ces vers, les crut d'Apollon même, ou de l'Amour; il employa tous les charmes de son art pour en rendre l'harmonie plus touchante.

L'amour fait-il un conte même *Japonois*, il y met tant de volupté & de délicatesse, qu'on croit entendre *Pétrone*. S'il fait exécuter les ordres de *l'Oracle*, c'est pour mieux nous faire sentir tout le pouvoir de sa magie. Il nous attendrit avec une mere éplorée ou avec une amante éperdue. Il ne persécute *Phedre* que pour nous intéresser au cruel sort d'une malheureuse; c'est pour nous la faire adorer, qu'il nous montre *Zaïre*, cette aimable *Zaïre*, digne aussi d'un plus heureux destin. Pourquoi faut-il qu'une flamme aussi pure soit éteinte par des préjugés qu'elle n'avoit pas, & que l'amour ait souffert qu'on ait éclairé la reine de son empire sur d'autres intérêts que ceux de la volupté ? N'étoit-elle donc pas digne d'une ignorance à laquelle son bonheur étoit attaché ?

Voulez-vous d'autres miracles de l'amour ? Là *le Maure*, cette frêle machine, n'eût jamais pu penser ; qu'a fait l'amour ? il l'a organisée pour chanter ; elle ravit nos ames par les sons de sa

voix ; la musique, cet art enchanteur, lui auroit-elle appris à sentir ? . . . .

J'apperçois deux danseuses autour de l'arche de *Jephté :* dans l'une, quelle agilité, quelle force, quelle précision ! seroit-ce un homme déguisé ? elle m'étonne à un tel point, que je vois à peine le plaisir qui la suit. L'autre, plus séduisante, forme des *pas mesurés par les graces, & composés par les amours.* Est-ce *Terpsicore*, ou la volupté en personne ? Divine enchanteresse, quel cœur de bronze & de diamant ne seroit pas pénétré de la lasciveté de tes mouvemens ? Etends, déploie seulement tes beaux bras, & je suis plus enchanté qu'*Amadis* même. . . . .

Atis, nouvel *Atis*, tu pouvois seul me consoler de la perte de ce genre de volupté. Quels sons ! quel désespoir ! quel cris : « *Atis*, *Atis* lui-même « a fait périr ce qu'il aime » ; il ne chante ses douleurs que pour les rendre plus vives. Cher & aimable *Jeliotte*, sers-toi de tout l'empire que tu as sur les cœurs sensibles : attendris les plus durs & les plus inflexibles ; non, jamais la puissance d'*Orphée* n'égala la tienne. . . . .

Quelles formes encore une fois l'amour ne prend-il pas pour se glisser dans nos ames ? Il suscite les intrigues, & toutes les aventures galantes qui composent nos romans ; il permet à l'imagination des

auteurs, d'ajouter ce qui manque à la réalité, comme à son triomphe.

Jettez les yeux sur le *tableau de l'amour conjugal*, & sur tous les ouvrages de ces physiciens, qui aimant plus la nature, qu'ils ne l'ont connue, ont cherché le plaisir dans les plus sérieuses recherches. Avec quelle ingénieuse adresse, l'amour profite de l'ignorance même des mortels qu'il instruit ! sur-tout il se plaît à éclairer les amans ignorans, qui ne voudroient que savoir aimer. Vous le savez, *Daphnis & Chloé*, heureux ignorans, trop séduisans bergers, s'il n'y avoit du plaisir à être séduit avec vous.

Où est l'amour ? (s'il m'est permis d'imiter ici un auteur charmant) *il est sur les levres de Chloé*, il n'a semé les lis sur son teint, que pour donner à *Daphnis* le plaisir de les changer en roses. Voyez-le voltiger sur son sein. Comme il se joue avec un souffle badin, dans les boucles de ses beaux cheveux blonds, il folâtre de même sous ce verd feuillage : la vie de ce jeune myrte est bien courte, il sera bientôt flétri ; mais il profite du peu de jours qui lui sont accordés ; il ne se refuse, ni aux caresses de *Flore*, ni aux douces haleines de *Zéphire*. Imitez-le en tout, bergere ; que sa vie soit l'image de la vôtre, & par la durée, & par les plaisirs.

Jeune *Chloé*, vous me fuyez, en vain je vous appelle, en vain je vous poursuis.... déjà tous vos

charmes se dérobent à ma vue.... Rassurons-nous : l'amour, qui a fait les coquettes, les cache de maniere qu'elles seroient bien fâchées de ne pas être apperçues.

A ces jeux d'enfans, que *Virgile* a si bien peints, qui peut méconnoître l'amour ? Il se cache lui-même dans mille réduits ; il veut qu'on l'y poursuive ; il ne demande pas plus de grace que la plus simple bergere ; il s'est fait une derniere retraite : il a voulu fixer les bornes de son empire, avec le siege de la volupté : c'est-là qu'il aime à s'arrêter *comme une tendre fauvette sur ses petits*, & il ne s'y arrête, que pour avoir le plaisir de s'y laisser prendre. Ce seul plaisir fait toute son ambition : pour en jouir, il enflamme tous les cœurs, il éclaire tous les esprits, il a créé tous les sens, pour en satisfaire un seul.

Entrons dans quelque détail. Le plus beau spectacle du monde, c'est une belle femme, un beau visage ; à quoi serviroit mon imagination, sans mes yeux ? les aveugles de naissance n'imaginent rien. Les yeux seuls pouvoient faire passer l'image de la beauté dans mon ame, & l'empreinte en reste vivement gravée dans mon cœur.

L'esprit, tous les charmes de la conversation, qui ne sont pas sans volupté, la douceur de la voix, qui marque assez communément celle du caractere, la musique, le goût du chant, sans

l'ouie; que d'attraits perdus pour moi! Aurois-je, sans l'odorat, le plaisir de sentir l'odeur que j'aime dans ma Céphise? Nette & propre par elle-même, d'une santé, sans laquelle les plus brillans attraits sont flétris, si cette aimable enfant a quelquefois besoin d'art, c'est d'une eau claire & fraîche comme elle. Sans le toucher, le tissu de sa peau douce & fine, seroit pour moi, comme sa blancheur extrême pour un aveugle. Quel plaisir auroit ma bouche collée sur sa bouche? mon sein étendu sur son sein ferme & rondelet, aussi-bien séparé, que l'arc parfait & élevé de ses fins sourcils? Mes levres s'amuseroient en vain à mille douceurs qui changent les heures en momens; tant d'autres jeux d'enfant, qui plaisent à l'amour, ne séduiroient ni ma raison, ni mon cœur. Que deviendroient ces baisers pleins d'ardeurs, donnés amoureusement, doux prélude de baisers encore plus doux? Ils ne seroient ni reçus, ni rendus, encore moins recherchés. Que dirai-je de cette partie divine pour le sentiment, qui semble exprès placée comme pour présider à l'entrée d'un dieu dans son temple! Elle seroit en vain légerement titillée, soit par les mains des graces, soit par le plus agile organe des mortels. Il en seroit ainsi de cette papille, ou petite fraise délicate; ce bouton rose & vermeil de la pomme d'amour, qui répond à ce nerf exquis, n'auroit plus la même sympathie; ces

harmonieux accord de deux plaisirs, que l'industrieuse volupté met, au gré de nos desirs, à l'unisson dans une même personne, seroit détruit avec tous ses charmes. Sans le goût, cette autre sorte de tact plus nu, plus intime, sans la même facile communion des nerfs du palais, mollement chatouillés, nos langues inutilement voluptueuses, frétilleroient sans lasciveté dans toutes les parties dénuées de la peau. Enfin, nos ames qui brûlent de changer de corps, pour avoir le plaisir de parcourir, de rendre heureux un objet adoré, insensibles, immobiles dans leur premier berceau, n'auroient pas même la liberté d'errer dans une bouche fraiche & ornée par le plus bel émail. Vainement l'amour auroit inventé cet art dont il a été parlé, de la philtrer en quelque sorte, & la nature, cette espece de transfusion délicieuse, si foiblement exprimée par le systême de *Platon*. Que deviendroient alors tant de ressources imprévues, & tous ces miracles de l'amour desespéré? Plus de baisers lascifs, plus d'espoir d'être heureux, la plus efficace des voluptés seroit perdue, & enfin, ce que nous avons d'ame, n'en trouvant point d'autre à qui se réunir, ne nous feroit point goûter le le sort des dieux.

C'est ainsi que les cinq sens semblent travailler pour un sixieme, trop peu célébré, dont la nature a paru uniquement occupée, en nous formant. Ce

sens,

ſens, rétabli de nos jours dans ſa dignité naturelle, imprime véritablement dans l'ame des ſenſations tout-à-fait particulieres, infiniment profondes, plus vives, plus exquiſes, que toutes celles qui nous viennent par les autres organes. Jugez du deſpotiſme qu'il exerce; il interdit l'uſage de la parole, de la vue & de la penſée même, qu'il change en ſentiment : il anéantit l'ame avec tous les ſens, dont elle eſt le principe ou la fin; il ſuſpend toutes les fonctions de notre économie, & tient, pour ainſi dire, les rênes de l'homme entier, au gré de ces joies ſouveraines & reſpectables, de ce fécond ſilence de la nature, qu'aucun mortel ne devroit jamais troubler, ſans être écraſé par la foudre. Mais quelle biſarre contradiction a fait appeler *noble* & *honteux* le plus merveilleux de nos organes, celui à qui nous devons notre exiſtence & notre bonheur; un ſens enfin, dont telle eſt la puiſſance immortelle, que la raiſon, cette vaine & fiere déeſſe, rangée ſous ſon empire au niveau de ſes égaux, n'eſt enfin, comme les autres ſens, que l'heureuſe eſclave de ſes plaiſirs.

Vous voyez que les ſens ne ſont que les organes de nos paſſions & de nos deſirs, qu'ils les ſervent, les entretiennent, les excitent, pour qu'elles nous ſervent à leur tour. Que dis-je! les paſſions même, ces élémens auſſi néceſſaires à l'homme que l'air

qu'il refpire, font les plus fideles miniftres de la volupté. Plus elles nous portent au luxe, plus elles nous ouvrent la voie du bonheur. Voyez ce voluptueux, comme il firotte fon vin, & fait choifir fes mets & fes convives ! il préfere à tout ces charmans tête-à-tête, où les coudes fur la table, les jambes entrelacées dans celles de fa maîtreffe, il boit plus de volupté que de vin. Verfez, Iris, verfez ; quelque excellent qu'il foit, cette nuit, diftillé par l'amour, il vous fera rendu en une liqueur mille fois plus délicieufe. Mais *Daphnis* eft fatigué des hommages qu'il a rendus à vos charmes ; laiffez le fommeil réparer fes forces, autrement il ne pourroit fournir qu'une foible carriere. *Vénus*, puiffante *Vénus*, attendez à voir paroître votre étoile ; les plus doux plaifirs naiffent du fein du repos. Morphée ne répand fes pavots fur la terre, que pour préparer les humains au culte de l'amour. Vous entendez mal vos intérêts, bergere ! n'éveillez pas fi-tôt votre amant : quel mortel plus digne de vous ! il eft voluptueux : en le refpectant, vous ménagerez vos plaifirs.

Le befoin d'aimer fuccede à la faim, à la foif & au fommeil, & ce befoin eft tel quelquefois, qu'il précipite les plus fages dans les excès les plus honteux. Il eft donc d'un philofophe voluptueux,

toujours guidé par la probité, de le prévoir & de le prévenir de quelque maniere que ce soit. Toutes les passions s'éclipsent par la passion d'aimer, elle leur commande en reine. Pour elle, l'ambitieux supplante son plus cher concurrent, l'avare ouvre ses trésors & devient prodigue ; par elle la laideur reçoit les honneurs de la beauté : par elle les droits de l'amitié sont anéantis ; le libertin & le débauché ont du plaisir à l'être : enfin l'amour est cause de tout l'ordre & de tout le désordre qui regne dans l'univers. Le marchand croit ne suivre que l'intérêt, & le guerrier jure qu'il n'est animé que par la gloire ; vaine illusion ! tout ce que l'un a eu tant de peine à gagner, sera donné pour une des nuits de la belle *Didon* ; il croit s'enrichir, en se ruinant, parce qu'il comble ce qu'il aime de ses bienfaits : toutes les conquêtes de l'autre ne valent pas celle d'un cœur, tel que celui de Mélite, dont tous les replis, quoique prodigieusement étendus, peuvent à peine suffire aux sentimens & aux transports d'une véritable passion. Les plus grands rois du monde n'aiment à cueillir des lauriers, que pour en faire des couronnes à l'amour.

Mais que vois-je ? l'affliction est peinte sur le visage du plus tendre amant. . . . C'est un jeune guerrier que l'honneur & le devoir obligent de devancer son prince en campagne. Il part demain : plus de délai ; il n'a qu'une nuit à passer avec ce

qu'il aime ; l'amour en soupire. Mais quels vont être ses adieux ! & comment les peindrai-je ? Si la joie est commune, la tristesse l'est aussi ; les larmes de la douleur sont confondues avec celles du plaisir. Que d'incertains soupirs ! quels regrets ! quels sanglots ! mais en même temps que de volupté & quels transports ! jamais l'amour n'avoit tant pleuré, & cependant n'avoit été si heureux. Quel redoublement de vivacité dans les caresses de ces tristes amans ! les délices qu'ils goûtent en ce moment même, qu'ils ne goûteront plus le moment suivant ; le trouble où l'absence la plus cruelle va les jetter, tout cela s'exprime par le plaisir & se confond dans lui-même, ils n'ont que le plaisir pour interprete. Mais puisqu'il sert à rendre deux passions diverses, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé ! ah, que dis-je ! il sera multiplié à l'infini : ces heureux amans vont s'enivrer d'amour comme s'ils en vouloient prendre pour le reste de leur vie. Leurs premiers transports ne sont que feu, les suivans les surpassent, ils s'égarent, ils s'oublient ; leurs corps lubriquement étendus l'un sur l'autre, & dans mille postures recherchées, s'embrassent, s'entrelacent, s'unissent : leurs ames, plus étroitement unies, s'embrâsent alternativement & tout ensemble ; le plaisir va les chercher jusqu'aux extrêmités d'eux-mêmes, & ne se contentant pas des voies ouvertes, il se fait

des paſſages au travers de tous les pores, comme pour ſe communiquer avec plus d'abondance : ſemblable à ces ſources qui reſſerrées par l'étroit tuyau, dans lequel elles ſerpentent, ne ſe contentent pas d'une iſſue auſſi large qu'elles-mêmes, crêvent & ſe font jour en mille endroits ; telle eſt l'impétuoſité du plaiſir.

Quels ſont alors les propos de ces amans ! s'ils parlent de leur volupté préſente, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'eſt encore le plaiſir qui exprime ces divers ſentimens. Ce *je ne vous verrai plus* ſe dit avec tendreſſe, il ſe dit encore avec flamme, il excite un nouveau tranſport, on ſe rembraſſe, on ſe reſſerre, on ſe replonge dans la plus douce ivreſſe, on s'inonde, on voudroit ſe noyer dans une mer de voluptés. L'amante en feu fixe au plaiſir ſon amant. Avec quelle ardeur & quel courage ils partagent l'ouvrage d'amour ! rien dans eux n'eſt exempt de ce doux exercice, tout s'y rapproche, tout y contribue ; la bouche donne cent baiſers les plus amoureuſement recherchés, l'œil dévore, la main parcourt, rien n'eſt diſtrait de ſon bonheur, tout s'y livre avidement ; le corps entier de l'un & de l'autre eſt dans le plus grand travail : une douce mélancolie ajoute au plaiſir je ne ſais quoi de ſingulier qui l'augmente, & met ces heureux amans dans une ſituation rare, que je ſens bien, mais qu'il eſt difficile

dé définir. Amour, c'eſt de ces amans que tu devois dire :

Vite, vite, qu'on les deſſine
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le temps : je les vois mollement s'appéſantir & ſe livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure, ils s'endorment; mais la nature en prenant ſes droits ſur le corps, les exerce en même temps ſur l'imagination ; c'eſt elle, & non l'eſprit, qui veille toujours; les ſonges ſont, pour ainſi dire, à ſa ſolde; c'eſt par eux qu'elle fait ſentir le plaiſir aux amans, dans le ſein même du ſommeil. Ces fideles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits comédiens qui nous jouent ſans ceſſe nos paſſions dans nous-mêmes, oublieroient-ils leur rôle quand le théâtre eſt dreſſé, que la toile eſt levée, & que de belles décorations les invitent à repréſenter ? Les criminels dans les fers font des rêves cruels, le mondain n'eſt occupé que de bals & de ſpectacles, le trompeur eſt artificieux comme le lâche eſt poltron en dormant ; l'innocence n'a jamais rêvé rien de terrible. Voyez le tendre enfant dans ſon berceau, ſon viſage eſt uni comme une glace, ſes traits ſont rians, ſa petite paupiere eſt tranquille, ſa bouche ſemble attendre le baiser que la nourrice

eſt toujours prête à lui donner ; pourquoi le voluptueux ne jouiroit-il pas des mêmes bienfaits? Il ne s'eſt pas donné au ſommeil, c'eſt le ſommeil qui l'a ſaiſi dans les bras de la volupté. Morphée, après l'avoir enivré de ſes pavots, lui fera donc ſentir la ſituation charmante qu'il n'a quittée qu'à regret. Belles, qui voyez vos amans s'endormir ſur votre ſein, ſi vous êtes curieuſes d'eſſayer le transport d'un amant aſſoupi, reſtez, s'il vous eſt poſſible, éveillées; le même cœur, (ſoyez-en ſûres) la même ame vous communiquera les mêmes feux, feux d'autant plus ardens, qu'il ne ſera pas diſtrait de vous par vous-mêmes. Il ſoupirera dans le fort de ſa tendreſſe, il vous parlera même, & vous pourrez lui répondre; mais que ce ſoit très-doucement : gardez-vous ſur-tout de le ſeconder, vous l'éveilleriez par les moindres efforts, laiſſez-le venir à bout des ſiens; repréſentez-vous tous les plaiſirs que goûte ſon ame, & puiſque l'imagination peint mieux à l'œil fermé qu'à l'œil ouvert, figurez-vous comme vous y êtes divinement gravée! jouiſſez de toute ſa volupté, dans un calme profond, & dans un parfait abandon de vous-mêmes; oubliez-vous, pour ne vous occuper que du bonheur de votre amant : écoutez ſes ſoupirs dans un ſilence attentif, comptez tous ſes mouvemens, & vos plaiſirs naîtront de vos réflexions ſur les ſiens.

Mais qu'il jouiffe à la fin du repos dont il a befoin, livrez-vous y vous-même, en vous dérobant adroitement fous lui, de peur de l'éveiller : ne vous embarraffez plus du foin de la lumiere, votre amant vous avertira du lever de l'aurore ; mais auparavant il fe plaît à vous contempler dans les bras du fommeil, fon œil avide fe repaît des charmes que fon cœur adore, ils recevront tous enfemble, & chacun en particulier l'hommage qui leur eft dû. Comme il leve doucement le voile qui les cache à fa vue ! que de beautés toujours nouvelles ! il femble qu'il les découvre pour la premiere fois. Ses regards curieux ne feroient jamais fatisfaits ; mais il faut enfin que le defir de voir faffe place au defir de fentir ; avec quelle adreffe fes doigts voltigent fur la fuperficie d'une peau douce & tendue ! l'agneau ne bondit pas fi légerement fur l'herbe tendre de la prairie : enfuite il étend toute la main fur cette furface polie, il la fait gliffer d'un endroit à un autre : on diroit une glace qu'il veut éprouver. Mais fon defir s'augmente par toutes ces épreuves, comme fon feu s'irrite par de nouveaux larcins ; il va bientôt vous éveiller, mais peu-à-peu ; croyez-vous qu'il va vous prodiguer tous ces noms que fa tendreffe aime à vous donner ? Non, il eft trop voluptueux pour ne pas fe faire violence ; fa bouche lui fera d'un autre ufage, il donnera cent baifers tendres à l'objet de fa paffion ;

il ne les donnera pas brûlans, pour ne pas l'éveiller encore; il s'approche, & plus léger que Zéphire, il se tient voluptueusement suspendu au-dessus d'un million de graces, qui agissent sur lui avec toute la force de leur aimant; il voudroit jouir d'une amante endormie : déjà il s'y dispose avec toutes les précautions & l'industrie imaginable; mais en vain, le cœur de Philis est averti des approches de son bonheur, un doux sentiment l'annonce de veine en veine; ses pores, sensibles à la plus légere titillation, s'ouvriroient à l'haleine de Zéphire. Il étoit temps, bergere, les transports de votre amant touchoient à leur comble, il n'étoit plus maître de lui : ouvrez donc les yeux, & acceptez avec plaisir les signes du réveil. « C'est » moi, dit-il, c'est ton cher Hylas, qui t'aime » plus qu'il n'a fait de sa vie..... » Il se laissera ensuite tomber mollement dans vos bras, qu'un reste de sommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix du plaisir, il les entrelacera avec les siens, & se confondra de nouveau avec vous. C'est ainsi qu'à peine rendue à vous-même, vous sentirez la volupté du demi-réveil, & que l'homme a été fait pour être heureux dans tous les divers états de sa vie.

C'est assez, profès voluptueux, jurez à votre maîtresse que vous lui serez fidele : l'amour ne perd rien à tous les sermens qu'il fait faire, & levez-vous.

C'eſt ici qu'il faut s'arracher au plaiſir, puiſque les regrets l'accompagnent. N'attendez pas les plaintes & les pleurs d'une belle, qui touche au moment de vous perdre ; arrachez-vous encore une fois, & n'excitez point des deſirs, que la nature & l'amour ne peuvent plus vous donner ; les plaiſirs forcés par l'artifice ne ſont plus des plaiſirs : ſongez que vous reverrez un jour votre amante, ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'univers, ſenſible à de nouveaux beſoins, vous enflammera pour d'autres bergeres, qui ſeront peut-être encore plus aimables. En amour comme à table, il vaut mieux garder des deſirs que d'en emprunter. Imitez le convive ſenſuel, il goûte de tous les mets, il en prend peu : il ſe ménage de maniere qu'il aime mieux deſirer quelque choſe qui n'ait pas été ſervi, que de ne pouvoir pas profiter de tout ce qu'on ſervira, tandis que le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier ſervice, n'a plus de deſirs du moins qu'il puiſſe ſatisfaire, ſemblable au *Cygne de la Fontaine.*

Conſentons plutôt à nous priver pour quelque temps de la volupté, que d'être forcés d'y renoncer, peut-être toujours en nous y engloutiſſant. Amants qui êtes ſur le point de quitter vos belles, que vos adieux ſoient tendres, paſſionnés, pleins de ces nouveaux charmes que la triſteſſe y ajoute :

je veux que vous surpassiez un peu la nature, mais ne l'excédez jamais : c'est à la tendresse à seconder le tempéramment, & à faire les derniers efforts. Qu'il seroit heureux de trouver une ressource imprévue, au moment même qu'on s'embrasse pour la derniere fois, & que les pleurs mutuels des deux amans, prenant divers cours, semblent être les garans de leur douleur & de leur fidélité, en même temps que la marque, & le terme de leurs plaisirs.

Vous voyez combien de moyens divers l'auteur de la nature a voulu employer, pour faire arriver les hommes, plus ou moins vîte, au but pour lequel ils ont été faits, qui est de croître, & de multiplier ; loi qui a moins été donnée à l'homme, qu'elle n'est née avec lui ; loi intime, aussi ancienne que le monde, penchant si naturel à nos cœurs, que toutes nos actions tendent uniquement à celle d'aimer, dont elles ne semblent être que des especes de distractions nécessaires.

Vous voyez que la faim, la soif, le sommeil, l'imagination, tous les appétits, toutes les passions, tous les sens, tant internes qu'externes, & en un mot, tous les mouvemens de notre machine conduisent à l'amour, & de l'amour à la volupté ; des êtres organisés pour être heureux, des êtres qui n'ont pas un seul point dans tous leur corps, qui ne soit sensible au plaisir ; comme

pour les exciter dans leur indifférence léthargique, & leur montrer par-tout la voie du bonheur. O nature! ô amour! ô comble de vos bontés! quels cœurs n'en feroient pas pénétrés! quels bergers sûrs d'atteindre un but si desirable, feroient pressés de perdre des sensations, qu'ils ne feroient peut-être plus les maîtres de se procurer une seconde fois! On n'est digne des faveurs de l'amour que par l'art de bien ménager ses plaisirs. Heureuses enfin les bergeres pour qui l'amour a formé des amans aussi économes de ses bienfaits, que tendres & reconnoissans! Sans doute il se fait un plaisir de les éclairer lui-même du flambeau de la volupté.

Tels sont les hommages que j'ai cru pouvoir rendre à la volupté. La crainte de déplaire à un grand nombre de lecteurs ne m'a point retenu. Si la fortune dépend des hommes, & malheureusement de ceux même qui ont le plus de préjugés, le bonheur n'en dépend pas; il a sa source dans la liberté de l'esprit.

En vain une cabale, que la moindre bluette met en feu, qui n'a d'autre plaisir que le plaisir de nuire, & croit plaire à un dieu de paix en faisant la guerre aux honnêtes humains dont le fanatisme les a faits tyrans; en vain cette cabale, qui ne voit par-tout que mœurs dépravées, voudroit-elle faire le procès à cette aimable liberté, sous l'odieux nom de libertinage & de débauche

que j'ai en horreur ; en vain elle s'efforceroit de rejeter sur la corruption du cœur, ce qui n'est visiblement qu'un jeu d'imagination, & de me supposer enfin des goûts que je n'eus jamais, sous le méchant & faux prétexte que c'est plutôt au vice favori de *Pétrone*, qu'à *Pétrone* même, que j'ai donné des éloges. Ne craignons point de vils & trop puissans calomniateurs ; ceux qui ont l'esprit droit et le cœur bon, s'armeront contr'eux, & prendront ma défense. Aussi partisans de la vraie vertu, que jurés ennemis de la superstition, se connoissant en ouvrages de goût, pleins de sentimens pour l'humanité, ils verront aisément que c'est ici le triomphe de ce tendre amour que la nature suffit pour légitimer, & le tombeau du monstre qui la dépeupleroit. Oui, je le répete, le plus tendre & le plus fidele amour, l'amour seul m'a prêté son pinceau. Si un sentiment vif des plus heureux momens de ma vie, me les a vivement retracés ; si j'ai trempé ma plume dans le feu d'une imagination prompte à s'allumer, ô vous tous qui avez senti la volupté ! dites, si je pouvois en parler avec moins d'extase & de transports ; dites enfin, vous seuls êtes dignes de me juger ; dites, si sans monter le sentiment sur l'échasse des vers, je n'ai pas dû, pour vous plaire & mieux la célébrer, réunir toutes les forces de mon foible génie, pour m'élever sans rime, comme sans ordre, au sublime de la poésie.

L'HOMME MACHINE.

AVERTISSEMENT DE L'IMPRIMEUR.

(En tête de la premiere Edition.)

On sera peut-être surpris que j'aie osé mettre mon nom à un livre aussi hardi que celui-ci. Je ne l'aurois certainement pas fait, si je n'avois cru la religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverser, & si j'eusse pu me persuader qu'un autre imprimeur n'eût pas fait très-volontiers ce que j'aurois refusé par principe de conscience. Je sais que la prudence veut qu'on ne donne pas occasion aux esprits foibles d'être séduits. Mais en les supposant tels, j'ai vu à la premiere lecture qu'il n'y auroit rien à craindre pour eux. Pourquoi être si attentif & si alerte à supprimer les argumens contraires aux idées de la divinité & de la religion? Cela ne peut-il pas faire croire au peuple qu'on le *leurre*? & dès qu'il commence à douter, adieu la conviction & par conséquent la religion! Quel moyen, quelle espérance, de confondre jamais les irréligionnaires, si on semble les redouter? Comment les ramener, si en leur défendant de se servir de leur raison, on se contente de déclamer

contre leurs mœurs, à tout hasard, sans s'informer si elles méritent la même censure que leur façon de penser.

Une telle conduite donne gain de cause aux incrédules; ils se moquent d'une religion, que notre ignorance voudroit ne pouvoir être conciliée avec la philosophie: ils chantent victoire dans leurs retranchemens, que notre maniere de combattre leur fait croire invincibles. Si la religion n'est pas victorieuse, c'est la faute des mauvais auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume, qu'ils se montrent bien armés, & la théologie l'emportera de haute lutte sur une aussi foible rivale. Je compare les athées à ces géans qui voulurent escalader les cieux: ils auront toujours le même sort.

Voilà ce que j'ai cru devoir mettre à la tête de cette petite brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de réfuter ce que j'imprime, ni même de dire mon sentiment sur les raisonnemens qu'on trouvera dans cet écrit. Les connoisseurs verront aisément que ce ne sont que des difficultés qui se présentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'ame avec le corps. Si les conséquences que l'auteur en tire sont dangereuses, qu'on se souvienne qu'elles n'ont qu'une hypothese pour fondement. En faut-il davantage pour les détruire? Mais s'il m'est permis de sup-

poſer ce que je ne crois pas, quand même ces conſéquences ſeroient difficiles à renverſer, on n'en auroit qu'une plus belle occaſion de briller. *A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.*

L'auteur, que je ne connois point, m'a envoyé ſon ouvrage de *Berlin*, en me priant ſeulement d'en envoyer ſix exemplaires à l'adreſſe de M. le marquis D'ARGENS. Aſſurément on ne peut mieux s'y prendre pour garder l'*incognito*; car je ſuis perſuadé que cette adreſſe même n'eſt qu'un perſifflage.

A MONSIEUR HALLER, PROFESSEUR EN MÉDECINE, A GOTTINGUE.

Ce n'est point ici une dédicace ; vous êtes fort au-dessus de tous les éloges que je pourrois vous donner, & je ne connois rien de si inutile, ni de si fade, si ce n'est un discours académique. *Ce n'est point une exposition de la nouvelle méthode que j'ai suivie pour relever un sujet usé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce merite ; & vous jugerez au reste si votre disciple & votre ami a bien rempli sa carriere. C'est le plaisir que j'ai eu à composer cet ouvrage, dont je veux parler ; c'est moi-même, & non mon livre que je vous adresse, pour m'éclairer sur la nature de cette sublime volupté de l'étude. Tel est le sujet de ce discours. Je ne serois pas le premier* écrivain, *qui, n'ayant rien à dire pour réparer la stérilité de son imagination, auroit pris un texte, où il n'y en eut jamais. Dites-moi donc, double enfant d'Appollon, Suisse illustre, Fracastor moderne, vous qui savez tout à la fois connoître, mesurer la nature, qui plus est la sentir, qui plus est encore l'exprimer : savant médecin, encore plus grand poëte, dites-moi par quels charmes l'étude*

peut changer les heures en momens : quelle est la nature de ces plaisirs de l'esprit, si différens des plaisirs vulgaires...... Mais la lecture de vos charmantes poésies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont inspiré. L'homme, considéré dans ce point de vue, n'a rien d'étrange à mon sujet.

La volupté des sens, quelque aimable & chérie qu'elle soit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment aussi reconnoissante que délicate d'un jeune médecin françois, n'a qu'une seule jouissance qui est son tombeau. Si le plaisir parfait ne la tue point sans retour, il lui faut un certain temps pour ressusciter. Que les ressources des plaisirs de l'esprit sont différentes ! plus on s'approche de la vérité, plus on la trouve charmante. Non-seulement sa jouissance augmente les desirs, mais on jouit ici, dès qu'on cherche à jouir. On jouit long-temps, & cependant plus vîte que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner si la volupté de l'esprit est aussi supérieure à celle des sens, que l'esprit est au-dessus du corps ? L'esprit n'est-il pas le premier des sens, & comme le rendez-vous de toutes les sensations ? N'y aboutissent-elles pas toutes, comme autant de rayons, à un centre qui les produit ? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'amour de la vérité enflamme, se trouve tout-à-coup transporté,

pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goûte des plaisirs dignes des dieux. De toutes les attractions de la nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son temple par la raison & la sagesse ! Quelle conquête plus flatteuse que de se soumettre tous les esprits ! . . . .

Passons en revue tous les objets de ces plaisirs inconnus aux ames vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendue ne sont-ils pas ? Le temps, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les élémens, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de volupté. Trop resserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entiere est son aliment, & l'imagination son triomphe. Entrons dans quelque détail.

Tantôt c'est la poésie ou la peinture ; tantôt c'est la musique ou l'architecture, le chant, la danse, &c. qui font goûter aux connoisseurs des plaisirs ravissans. Voyez la Delbar (femme de Piron) dans une loge d'opéra ; pâle & rouge tour-à-tour, elle a la mesure avec Rebel ; s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland, &c. Toutes les impressions de l'orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier.

On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille beautés qui m'échappent.

VOLTAIRE ne peut refuser des pleurs à sa Mérope ; c'est qu'il sent le prix, & de l'ouvrage, & de l'actrice. Vous avez lu ses écrits, & malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire de qui ne sont-ils pas ? & quel cœur assez dur pour ne point en être attendri ! comment tous ses goûts ne se communiqueroient-ils pas ? Il en parle avec transport.

Qu'un grand peintre, je l'ai vu avec plaisir en lisant ces jours passés la préface de Richardson, parle de la peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas ? Il adore son art, il le met au-dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux sans être peintre, tant il est enchanté de sa profession.

Qui n'a pas senti les mêmes transports que Scaliger, ou le pere Mallebranche, en lisant, ou quelques belles tirades des poëtes tragiques, Grecs, Anglois, François, ou certains ouvrages philosophiques ? Jamais madame Dacier n'eût compté sur ce que son mari lui promettoit, & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une sorte d'enthousiasme à traduire & développer les pensées d'autrui,

qu'est-ce donc si l'on pense soi-même? qu'est-ce que cette génération, cet enfantement d'idées que produit le goût de la nature & la recherche du vrai? Comment peindre cet acte de la volonté ou de la mémoire, par lequel l'ame se reproduit en quelque sorte, en joignant une idée à une autre trace semblable, pour que de leur ressemblance, & comme de leur union, il en naisse une troisième : car admirez les productions de la nature. Telle est son uniformité, qu'elles se font presque toutes de la même maniere.

Les plaisirs des sens mal réglés perdent toute leur vivacité & ne sont plus des plaisirs. Ceux de l'esprit leur ressemblent jusqu'à un certain point. Il faut les suspendre pour les aiguiser. Enfin l'étude a ses extases, comme l'amour. S'il m'est permis de le dire, c'est une catalepsie ou immobilité de l'esprit si délicieusement enivré de l'objet qui le fixe & l'enchante, qu'il semble détaché par abstraction de son propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il poursuit. Il ne sent rien, à force de sentir. Tel est le plaisir qu'on goûte, & en cherchant & en trouvant la vérité. Jugez de la puissance de ses charmes par l'extase d'Archimede : vous savez qu'elle lui coûta la vie.

Que les autres hommes se jettent dans la foule, pour ne pas se connoître ou plutôt se haïr ; le

sage fuit le grand monde & cherche la solitude. Pourquoi ne se plait-il qu'avec lui-même, ou avec ses semblables? C'est que son ame est un miroir fidele, dans lequel son juste amour-propre trouve son compte à se regarder. Qui est vertueux, n'a rien à craindre de sa propre connoissance, si ce n'est l'agréable danger de s'aimer.

Comme aux yeux d'un homme qui regarderoit la terre du haut des cieux, toute la grandeur des autres hommes s'évanouiroit, les plus superbes palais se changeroient en cabanes, & les plus nombreuses armées ressembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain avec la plus ridicule furie; ainsi paroissent les choses à un sage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des hommes, quand leur multitude embarrasse la terre & se pousse pour rien, dont il est juste qu'aucun d'eux ne soit content.

Que Pope débute d'une maniere sublime dans son essai sur l'homme! *Que les grands & les rois sont petits devant lui! O vous, moins mon maître, que mon ami, qui aviez reçu de la nature la même force de génie que lui, dont vous avez abusé, ingrat, qui ne méritez pas d'exceller dans les sciences; vous m'avez appris à rire, comme ce grand poëte ou plutôt à gémir des jouets & des bagatelles qui occupent sérieusement les monarques. C'est à vous que je dois tout mon bonheur. Non, la conquête*

du monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un philosophe goûte dans son cabinet, entouré d'amis muets, qui lui disent cependant tout ce qu'il desire d'entendre. Que dieu ne m'ôte point le nécessaire & la santé, c'est tout ce que je lui demande. Avec la santé, mon cœur sans dégoût aimera la vie. Avec le nécessaire, mon esprit content cultivera toujours la sagesse.

Oui, l'étude est un plaisir de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les saisons & de tous les momens. A qui Ciceron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuse expérience? Amusement dans la jeunesse, dont il tempere les passions fougueuses: pour le bien goûter, j'ai été quelquefois forcé de me livrer à l'amour. L'amour ne fait point de peur à un sage: il sait tout allier & tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offusquent son entendement, ne le rendent point paresseux; ils ne lui indiquent que le remede qui doit les dissiper. Il est vrai que le soleil n'écarte pas plus vite ceux de l'atmosphere.

Dans la vieillesse, âge glacé, où on n'est plus propre, ni à donner, ni à recevoir d'autres plaisirs, quelle plus grande ressource que la lecture & la méditation! Quel plaisir de voir tous les jours sous ses yeux & par ses mains croître & se former un ouvrage qui charmera les siecles à venir, & même ses contemporains! Je voudrois, me disoit un jour

un homme, dont la vanité commençoit à sentir le plaisir d'être auteur, passer ma vie à aller de chez moi chez l'imprimeur. Avoit-il tort ? & lorsqu'on est applaudi, quelle mere tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable ?

Pourquoi tant vanter les plaisirs de l'étude ? Qui ignore que c'est un bien qui n'apporte point le dégoût ou les inquiétudes des autres biens ? un trésor inépuisable, le plus sûr contrepoison du cruel ennui ; qui se promene & voyage avec nous, & en un mot nous suit par-tout ? Heureux qui a brisé la chaîne de tous ses préjugés ! celui-là goûtera ce plaisir dans toute sa pureté. Celui-là seul jouira de cette douce tranquillité d'esprit, de ce parfait contentement d'une ame forte & sans ambition, qui est le pere du bonheur, s'il n'est le bonheur même.

Arrêtons-nous un moment à jetter des fleurs sur les pas de ces grands hommes que Minerve a, comme vous, couronnée d'un lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linnæus, à monter par de nouveaux sentiers sur le sommet glacé des Alpes, pour y admirer, sous une autre montagne de neige, un jardin planté par les mains de la nature : jardin qui fut jadis tout l'héritage du célebre professeur Suédois. De-là vous descendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour

se ranger dans un ordre, qu'elles sembloient avoir jusqu'alors dédaigné.

Là je vois Maupertuis, l'honneur de la nation Françoise, dont une autre a mérité de jouir. Il sort de la table d'un ami, qui est le plus grand des rois. Où va-t-il? Dans le conseil de la nature, où l'attend Newton.

Que dirai-je du chymiste, du géometre, du physicien, du mécanicien, de l'anatomiste, &c? Celui-ci a presque autant de plaisir à examiner l'homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.

Mais tout cede au grand art de guérir. Le médecin est le seul philosophe qui mérite de sa patrie, on l'a dit avant moi; il paroît comme les freres d'Hélene dans les tempêtes de la vie. Quelle magie, quel enchantement! Sa seule vue calme le sang, rend la paix à une ame agitée, & fait renaître la douce espérance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un astronome prédit une éclipse. Chacun a son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'esprit a eu du plaisir à trouver les regles qui le guident, quel triomphe, vous en faites tous les jours l'heureuse expérience; quel triomphe, quand l'événement en a justifié la hardiesse!

La premiere utilité des sciences est donc de les cultiver: c'est déjà un bien réel & solide. Heureux

qui a du goût pour l'étude! plus heureux qui réussit à délivrer par elle son esprit de ses illusions & son cœur de sa vanité: but désirable, où vous avez été conduit dans un âge encore tendre par les mains de la sagesse; tandis que tant de pédans, après un demi-siecle de veilles & de travaux, plus courbés sous le faix des préjugés que sous celui du temps, semblent avoir tout appris, excepté à penser. Science rare à la vérité, sur-tout dans les savans, & qui cependant devroit être du moins le fruit de tous les autres. C'est à cette seule science que je me suis appliqué dès l'enfance. Jugez, Monsieur, si j'ai réussi; & que cet hommage de mon amitié soit éternellement chéri de la vôtre.

L'HOMME MACHINE.

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême,
Que l'on nous peint si lumineux?
Est-ce là cet esprit survivant à nous-même?
Il nait avec nos sens, croît, s'affoiblit comme eux.
Hélas! il périra de même.

VOLTAIRE.

L'HOMME MACHINE.

IL ne suffit pas à un sage d'étudier la nature & la vérité ; il doit oser la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penser ; car pour les autres, qui sont volontairement esclaves des préjugés, il ne leur est pas plus possible d'atteindre la vérité, qu'aux grenouilles de voler.

Je réduis à deux les systêmes des philosophes sur l'ame de l'Homme. Le premier, & le plus ancien, est le systême du matérialisme ; le second est celui du spiritualisme.

Les métaphysiciens, qui ont insinué que la matiere pourroit bien avoir la faculté de penser, n'ont pas déshonoré leur raison. Pourquoi ? C'est qu'ils ont un avantage (car ici c'en est un), de s'être mal exprimés. En effet, demander si la matiere peut penser, sans la considérer autrement qu'en elle-même, c'est demander si la matiere peut marquer les heures. On voit d'avance que nous éviterons cet écueil où M. Locke a eu le malheur d'échouer.

Les Leibnitiens, avec leurs *Monades*, ont élevé une hypothese inintelligible. Ils ont plutôt spiritua-

lise la matiere que matérialise l'ame. Comment peut-on définir un être dont la nature nous est absolument inconnue ?

Descartes & tous les Cartésiens, parmi lesquels il y a long-tems qu'on a compté les Mallebranchistes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux substances distinctes dans l'homme, comme s'ils les avoient vues & bien comptées.

Les plus sages ont dit que l'ame ne pouvoit se connoître que par les seules lumieres de la foi : cependant en qualité d'êtres raisonnables, ils ont cru pouvoir se réserver le droit d'examiner ce que l'ecriture a voulu dire par le mot *Esprit*, dont elle se sert, en parlant de l'ame humaine ; & dans leurs recherches, s'ils ne sont pas d'accord sur ce point avec les théologiens, ceux-ci le sont-ils davantage entr'eux sur tous les autres ?

Voici en peu de mots le résultat de toutes leurs réflexions.

S'il y a un dieu, il est auteur de la nature comme de la révélation : il nous a donné l'une pour expliquer l'autre, & la raison pour les accorder ensemble.

Se défier des connoissances qu'on peut puiser dans les corps animés, c'est regarder la nature & la révélation comme deux contraires qui se détruisent, & par conséquent, c'est oser soutenir

cette absurdité : que dieu se contredit dans ses divers ouvrages & nous trompe.

S'il y a une révélation, elle ne peut donc démentir la nature. Par la nature seule, on peut découvrir le sens des paroles de l'évangile, dont l'expérience seule est la véritable interprete. En effet, les autres commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la vérité. Nous allons en juger par l'auteur du *Spectacle de la Nature* : « Il est éton-» nant, dit-il, (au sujet de M. Locke.) qu'un » homme qui dégrade notre ame jusqu'à la croire » une ame de boue, ose établir la raison pour » juge & souveraine arbitre des mysteres de la » foi ; car, ajoute-t-il, quelle idée étonnante » auroit-on du christianisme, si l'on vouloit suivre » la raison ? ».

Outre que ces réflexions n'éclaircissent rien par rapport à la foi, elles forment de si frivoles objections contre la méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les livres saints, que j'ai presque honte de perdre le temps à les réfuter.

1°. L'excellence de la raison ne dépend pas d'un grand mot vuide de sens (*l'immatérialité*); mais de sa force, de son étendue ou de sa clairvoyance. Ainsi une *ame de boue*, qui découvriroit comme d'un coup-d'œil les rapports & les suites d'une infinité d'idées, difficiles à saisir, seroit évidemment préférable à une ame sotte & stupide,

qui feroit faite des élémens les plus précieux. Ce n'eſt pas être philoſophe que de rougir avec Pline de la miſere de notre origine. Ce qui paroît vil, eſt ici la chofe la plus précieuſe, & pour laquelle la nature ſemble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil. Mais comme l'homme, quand même il viendroit d'une ſource encore plus vile en apparence, n'en feroit pas moins le plus parfait de tous les êtres, quelle que ſoit l'origine de ſon ame : ſi elle eſt pure, noble, ſublime, c'eſt une belle ame, qui rend reſpectable quiconque en eſt doué.

La ſeconde maniere de raiſonner de M. Pluche me paroît vicieuſe, même dans ſon ſyſtême, qui tient un peu du fanatiſme ; car ſi nous avons une idée de la foi qui ſoit contraire aux principes les plus clairs, aux vérités les plus inconteſtables, il faut croire, pour l'honneur de la révélation & de ſon auteur, que cette idée eſt fauſſe, & que nous ne connoiſſons point encore le ſens des paroles de l'évangile.

De deux choſes l'une : ou tout eſt illuſion, tant la nature même, que la révélation, ou l'expérience ſeule peut rendre raiſon de la foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre auteur ? Je m'imagine entendre un Péripatéticien qui diſoit : » il » ne faut pas croire l'expérience de Toricelli ; car » ſi nous la croyions, ſi nous allions bannir

» l'horreur du vuide, quelle étonnante philosophie
» aurions-nous ? «

J'ai fait voir combien le raisonnement de M. Pluche est vicieux (1), afin de prouver premierement que, s'il y a une révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'église & sans aucun examen de la raison, comme le prétendent tous ceux qui la craignent ; secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la méthode de ceux qui voudroient suivre la voie que je leur ouvre, d'interpréter les choses surnaturelles, incompréhensibles en soi, par les lumieres que chacun a reçues de la nature.

L'expérience & l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nombre dans les fastes des médecins, qui ont été philosophes, & non dans les philosophes, qui n'ont pas été médecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclairé le labyrinthe de l'homme; ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous des enveloppes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre ame, l'ont mille fois surprise, & dans sa misere, & dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls physiciens qui ayent droit de parler ici. Que

(1) *Il peche évidemment par une pétition de principe.*

nous diroient les autres, & sur-tout les théologiens? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entiérement détournés par les études obscures, qui les ont conduits à mille préjugés, & pour tout dire en un mot, au fanatisme qui ajoute encore à leur ignorance dans le mécanisme des corps.

Mais quoique nous ayons choisi les meilleurs guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obstacles dans cette carriere.

L'homme est une machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, & conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands philosophes ont faites *à priori*, c'est-à-dire, en voulant se servir en quelque sorte des aîles de l'esprit, ont été vaines. Ainsi ce n'est qu'*à posteriori*, ou en cherchant à démêler l'ame, comme au travers des organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas découvrir avec évidence la nature même de l'homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité possible sur ce sujet.

Prenons donc le bâton de l'expérience, & laissons-là l'histoire de toutes les vaines opinions des philosophes. Etre aveugle, & croire pouvoir se passer de ce bâton, c'est le comble de l'aveuglement. Qu'un moderne a bien raison de dire qu'il n'y a

que la vanité seule, qui ne tire pas des causes secondes, le même parti que des premieres! On peut & on doit même admirer tous ces beaux génies dans leurs travaux les plus inutiles, les Descartes, les Mallebranches, les Leibnitz, les Wolfs &c. mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes méditations & de tous leurs ouvrages? Commençons donc & voyons, non ce qu'on a pensé, mais ce qu'il faut penser pour le repos de la vie.

Autant de tempéramens, autant d'esprits, de caracteres & de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes, & non Hippocrate, comme le dit l'auteur de l'histoire de l'ame, a poussée loin, jusqu'à dire que la médecine seule pouvoit changer les esprits & les mœurs avec le corps. Il est vrai, la mélancolie, la bile, le phlegme, le sang &c. suivant la nature, l'abondance & la diverse combinaison de ces humeurs, de chaque homme, font un homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'ame s'éclipse & ne montre aucun signe d'elle-même; tantôt on diroit qu'elle est double, tant la fureur la transporte; tantôt l'imbécillité se dissipe, & la convalescence d'un sot fait un homme d'esprit. Tantôt le plus beau génie devenu stupide, ne se reconnoît plus. Adieu toutes ces belles connoissances acquises à si grands frais, & avec tant de peine!

Ici c'eſt un paralytique qui demande ſi ſa jambe eſt dans ſon lit : là c'eſt un ſoldat qui croit avoir le bras quo'n lui a coupé. La mémoire de ſes anciennes ſenſations, & du lieu, où ſon ame les rapportoit, fait ſon illuſion & ſon eſpece de délire. Il ſuffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeler & faire ſentir tous les mouvemens ; ce qui ſe fait avec je ne ſais quel déplaiſir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure, comme un enfant, aux approches de la mort, que celui-là badine. Que falloit-il à Canus Julius, à Séneque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en puſillanimité, ou en poltronnerie ? Une obſtruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine Porte. Pourquoi ? Parce que l'imagination ſe bouche avec les viſceres : & de-là naiſſent tous ces ſinguliers phénomenes de l'affection hyſtérique & hypocondriaque.

Que dirois-je de nouveau ſur ceux qui s'imaginent être transformés en *loups-garoux*, en *coqs*, en *vampires*, qui croient que les morts les ſucent ? Pourquoi m'arrêterois-je à ceux qui voient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conſeiller de coucher ſur la paille, de peur qu'ils ne ſe caſſent, afin qu'ils en retrouvent l'uſage & la véritable chair : lorſque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a

quelquefois guéri la paralysie? Je dois légerement passer sur des choses connues de tout le monde.

Je ne serai donc pas plus long sur le détail des effets du sommeil. Voyez ce soldat fatigué! il ronfle dans la tranchée au bruit de cent pieces de canons! Son ame n'entend rien, son sommeil est une parfaite apoplexie. Une bombe va l'écraser; il sentira peut-être moins ce coup qu'un insecte qui se trouve sur le pied.

D'un autre côté, cet homme que la jalousie, la haine, l'avarice, ou l'ambition dévore, ne peut trouver aucu repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches & les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des passions.

L'ame & le corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix & de tranquillité se répand dans toute la machine; l'ame se sent mollement s'appésantir avec les paupieres & s'affaisser avec les fibres du cerveau : elle devient ainsi peu-à-peu comme paralytique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter les poids de la tête; celle-là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée; elle est dans le sommeil, comme n'étant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vîtesse? l'ame ne peut dormir. L'ame est-elle trop agitée, le sang ne peut se calmer; il galope dans les

veines avec un bruit qu'on entend : telles font les deux caufes réciproques de l'infomnie. Une feule frayeur dans les fonges fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la néceffité ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur ou des befoins urgens. Enfin comme la feule ceffation des fonctions de l'ame procure le fommeil, il eft, même pendant la veille (qui n'eft alors qu'une demi-veille) des fortes de petits fommeils d'ame très-fréquens, des *réves à la Suiffe*, qui prouvent que l'ame n'attend pas toujours le corps pour dormir ; car fi elle ne dort pas tout-à-fait, de combien peu s'en faut-il ! puifqu'il lui eft impoffible d'affigner un feul objet auquel elle ait prété quelque attention ; parmi cette foule innombrable d'idées confufes, qui, comme autant de nuages, rempliffent, pour ainfi dire, l'atmofphere de notre cerveau.

L'opium a trop de rapport avec le fommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remede enivre, ainfi que le vin, le café, &c. chacun à fa maniere, & fuivant fa dofe. Il rend l'homme heureux dans un état qui fembleroit devoir être le tombeau du fentiment, comme il eft l'image de la mort. Quelle douce léthargie ! L'ame n'en voudroit jamais fortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs ; elle ne fent plus que le feul plaifir de ne plus fouffrir & de jouir de la plus charmante

tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté ; il force l'ame qui vouloit veiller & se divertir, d'aller se mettre au lit malgré elle. Je passe sous silence l'histoire des poisons.

C'est en fouettant l'imagination que le café, cet antidote du vin, dissipe nos maux de tête & nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette liqueur, pour le lendemain.

Contemplons l'ame dans ses autres besoins.

Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts ; vivante image du mouvement perpétuel. Les alimens entretiennent ce que la fievre excite. Sans eux, l'ame languit, entre en fureur & meurt abattue. C'est une bougie dont la lumiere se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tuyaux des sucs vigoureux, des liqueurs fortes : alors l'ame généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, & le soldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang que l'eau froide eût calmé.

Quelle puissance d'un repas ! La joie renaît dans un cœur triste, elle passe dans l'ame des convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le françois excelle. Le mélancolique seul est accablé, & l'homme d'étude n'y est plus propre.

La viande crue rend les animaux féroces : les

hommes le deviendroient par la même nourriture; cela est si vrai, que la nation angloise, qui ne mange pas la chair si cuite que nous, mais rouge & sanglante, paroît participer de cette férocité plus ou moins grande qui vient en partie de tels alimens & d'autres causes que l'éducation peut seule rendre impuissantes. Cette férocité produit dans l'ame l'orgueil, la haine, le mépris des autres nations, l'indocilité & autres sentimens qui dépravent le caractere, comme des alimens grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse & l'indolence sont les attributs favoris.

M. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandise, lorsqu'il dit : » Le grave Catius parle » toujours de vertu, & croit que qui souffre les » vicieux, est vicieux lui-même. Ces beaux sen» timens durent jusqu'à l'heure du dîner; alors il » préfere un scélérat qui a une table délicate à » un saint frugal.

» Considérez, dit-il ailleurs, le même homme » en santé ou en maladie, possédant une belle » charge ou l'ayant perdue, vous le verrez chérir » la vie ou la détester : fou à la chasse, ivrogne » dans une assemblée de province, poli au bal, » bon ami en ville, sans foi à la cour.

Nous avons eu en Suisse un baillif, nommé M. Steiguer de Wittighofen; il étoit à jeun le plus integre & même le plus indulgent des juges; mais

malheur au misérable qui se trouvoit sur la sellette lorsqu'il avoit fait un grand dîner ! Il étoit homme à faire pendre l'innocent comme le coupable.

Nous pensons, & même nous ne sommes honnêtes gens que comme nous sommes gais ou braves ; tout dépend de la maniere dont notre machine est montée. On diroit en certains momens que l'ame habite dans l'estomac, & que Van Helmont en mettant son siege dans le Pylore, ne se seroit trompé, qu'en prenant la partie pour le tout.

A quel excès la faim cruelle peut nous porter ! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit ou on a donné la vie ; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins ; & dans la fureur dont on est transporté, le plus foible est toujours la proie du plus fort.

La grossesse, cette émule desirée des pâles couleurs, ne se contente pas d'amener le plus souvent à sa suite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états ; elle a quelquefois fait exécuter à l'ame les plus affreux complots ; effets d'une manie subite, qui étouffe jusqu'à la loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette matrice de l'esprit, se pervertit à sa maniere, avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'homme ou de femme, dans ceux que la continence & la santé poursuivent !

C'eſt peu pour cette fille timide & modeſte d'avoir perdu toute honte & toute pudeur; elle ne regarde plus l'inceſte que comme une femme galante regarde l'adultere. Si ſes beſoins ne trouvent pas de prompts ſoulagemens, ils ne ſe borneront point aux ſimples accidens d'une paſſion utérine, à la manie, &c. cette malheureuſe mourra d'un mal dont il y a tant de médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'influence néceſſaire de l'âge ſur la raiſon. L'ame ſuit les progrès du corps comme ceux de l'éducation. Dans le beau ſexe, l'ame ſuit encore la délicateſſe du tempérament : de-là cette tendreſſe, cette affection, ces ſentimens vifs plutôt fondés ſur la paſſion que ſur la raiſon ; ces préjugés, ces ſuperſtitions, dont la force empreinte peut à peine s'effacer, &c. L'homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les ſolides, a l'eſprit, ainſi que les traits du viſage, plus nerveux : l'éducation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à ſon ame. Avec de tels ſecours de la nature & de l'art, comment ne ſeroit-il pas plus reconnoiſſant, plus généreux, plus conſtant en amitié, plus ferme dans l'adverſité, &c. ? Mais ſuivant à-peu-près la penſée de l'auteur des Lettres ſur les Phyſionomies : qui joint les graces de l'eſprit & du corps à preſque tous les ſentimens du cœur

les plus tendres & les plus délicats ne doit point nous envier une double force, qui ne ſemble avoir été donnée à l'homme; l'une, que pour ſe mieux pénétrer des attraits de la beauté, l'autre, que pour mieux ſervir à ſes plaiſirs.

Il n'eſt pas plus néceſſaire d'être auſſi grand phyſionomiſte que cet auteur, pour deviner la qualité de l'eſprit, par la figure ou la forme des traits, lorſqu'ils ſont marqués jusqu'à un certain point, qu'il ne l'eſt d'être grand médecin pour connoître un mal accompagné de tous ſes ſymptômes évidens. Examinez les portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, &c: vous ne ſerez point ſurpris de leur trouver des phyſionomies fortes, des yeux d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres; vous diſtinguerez toujours le beau du grand génie, & même ſouvent l'honnête homme du fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un poëte célebre réunit (dans ſon portrait) l'air d'un filou avec le feu de de Prométhée.

L'hiſtoire nous offre un mémorable exemple de la puiſſance de l'air. Le fameux duc de Guiſe étoit ſi fort convaincu qu'Henri III, qui l'avoit eu tant de fois en ſon pouvoir, n'oſeroit jamais l'aſſaſſiner, qu'il partit pour Blois. Le chancelier Chiverny apprenant ſon départ, s'écria *voilà un homme perdu*. Lorſque ſa fatale prédiction fut juſtifiée par l'événement, on lui en demanda la raiſon. *Il y a*

vingt ans, dit-il, *que je connois le roi ; il eſt naturellement bon & même foible ; mais j'ai obſervé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur lorſqu'il fait froid.*

Tel peuple a l'eſprit lourd & ſtupide ; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient-il, ſi ce n'eſt en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la ſemence de ſes peres (1), & de ce chaos de divers élémens qui nagent dans l'immenſité de l'air ? L'eſprit a, comme le corps, ſes maladies épidémiques & ſon ſcorbut.

Tel eſt l'empire du climat, qu'un homme qui en change, ſe reſſent, malgré lui, de ce changement. C'eſt une plante ambulante qui s'eſt elle-même tranſplantée : ſi le climat n'eſt plus le même, il eſt juſte qu'elle dégénere ou s'améliore.

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs geſtes, leurs accens, &c. comme la paupiere ſe baiſſe à la menace du coup dont on eſt prévenu, ou par la même raiſon que le corps du ſpectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvemens d'un bon pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure compagnie pour un homme d'eſprit, eſt la ſienne, s'il

(1) *L'hiſtoire des animaux & des hommes prouve l'empire de la ſemence des peres ſur l'eſprit, & le corps des enfans.*

s'il n'en trouve une semblable. L'esprit se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé : à la paume on renvoie mal la balle à qui la sert mal. J'aimerois mieux un homme intelligent, qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaise, pourvu qu'il fût encore assez jeune. Un esprit mal conduit est un acteur que la province a gâté.

Les divers états de l'ame sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance & ses causes, servons-nous ici de l'anatomie comparée ; ouvrons les entrailles de l'homme & des animaux. Le moyen de connoître la nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste parallele de la structure des uns & des autres !

En général la forme & la composition du cerveau des quadrupedes est à-peu-près la même que dans l'homme. Même figure, même disposition pour tout, avec cette différence essentielle, que l'homme est de tous les animaux celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps ; ensuite le singe, le castor, l'eléphant, le chien, le renard, le chat, &c. Voilà les animaux qui ressemblent le plus à l'homme ; car on remarque aussi chez eux la même analogie graduée par rapport au corps calleux, dans lequel Lancisi avoit établi le siege

de l'ame avant feu M. de la Peyronnie, qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

Après tous les quadrupedes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les poissons ont la tête grosse, mais elle est vuide de sens, comme celle de bien des hommes. Ils n'ont point de corps calleux, & fort peu de cerveau, lequel manque aux insectes.

Je ne me répandrai point en plus long détail des variétés de la nature, ni en conjectures, car les unes & les autres sont infinies, comme on en peut juger en lisant les seuls traités de Willis *de Cerebro*, & *de animâ brutorum*.

Je conclurai seulement ce qui s'ensuit clairement de ces incontestables observations, 1°. que plus les animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau; 2°. que ce viscere semble s'agrandir en quelque sorte, à proportion de leur docilité; 3°. qu'il y a ici une singuliere condition imposée éternellement par la nature, qui est que plus on gagnera du côté de l'esprit, plus on perdra du côté de l'instinct. Lequel l'emporte de la perte, ou du gain?

Ne croyez pas au reste que je veuille prétendre par-là que le seul volume du cerveau suffise pour faire juger du degré de docilité des animaux; il faut que la qualité réponde encore à la quantité,

& que les solides & les fluides soient dans cet équilibre convenable qui fait la santé.

Si l'imbécille ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscere pechera par une mauvaise consistance, par trop de mollesse, par exemple. Il en est de même des fous, les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches; mais si les causes de l'imbécillité, de la folie &c. ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous les esprits? Elles échappent aux yeux des lynx & des argus. *Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile anatomie ne peut découvrir*, eût fait deux sots, d'Erasme & de Fontenelle, qui le remarque lui-même dans un de ses meilleurs *dialogues*.

Outre la mollesse de la moëlle du cerveau, dans les enfans, dans les petits chiens & dans les oiseaux, Willis a remarqué que les *corps cannelés* sont effacés & comme décolorés dans tous ces animaux, & que leurs *stries* sont aussi imparfaitement formés que dans les paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'homme a la protubérance annullaire fort grosse; & ensuite toujours diminutivement par degrés, le singe & les autres animaux nommés ci-devant, tandis que le veau, le bœuf, le loup, la brebis, le cochon &c., qui ont cette partie

d'un très-petit volume, ont les *nates* & *testes* fort gros.

On a beau être discret & réservé sur les conséquences qu'on peut tirer de ces observations & de tant d'autres sur l'espece d'inconstance des vaisseaux & des nerfs &c. ; tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la nature. Elles prouvent, du moins la nécessité d'une bonne & abondante organisation, puisque dans tout le regne animal, l'ame se raffermissant avec le corps, acquiert de la sagacité, à mesure qu'il prend des forces.

Arrêtons-nous à contempler la différente docilité des animaux. Sans doute l'analogie la mieux entendue conduit l'esprit à croire que les causes dont nous avons fait mention, produisent toute la diversité qui se trouve entre eux & nous, quoiqu'il faille avouer que notre foible entendement, borné aux observations les plus grossieres, ne puisse voir les liens qui regnent entre la cause & les effets. C'est une espece d'*harmonie* que les philosophes ne connoîtront jamais.

Parmi les animaux, les uns apprennent à parler & à chanter; ils retiennent des airs & prennent tous les tons aussi exactement qu'un musicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'esprit, tels que le singe, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi

cela, si ce n'est par un vice des organes de la parole?

Mais ce vice est-il tellement de conformation qu'on n'y puisse apporter aucun remede? En un mot seroit-il absolument impossible d'apprendre une langue à cet animal? Je ne le crois pas.

Je prendrois le grand singe préférablement à tout autre, jusqu'à ce que le hasard nous eût fait découvrir quelque autre espece plus semblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des régions qui nous sont inconnues. Cet animal nous ressemble si fort, que les naturalistes l'ont appellé *homme sauvage*, ou homme *des bois*. Je le prendrois aux mêmes conditions des écoliers d'Amman; c'est-à-dire, que je voudrois qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux; car ceux qu'on nous apporte en Europe, sont communément trop âgés. Je choisirois celui qui auroit la physionomie la plus spirituelle, & qui tiendroit le mieux dans mille petites opérations, ce qu'elle m'auroit promis. Enfin ne me trouvant pas digne d'être son gouverneur, je le mettrois à l'école de l'excellent maître que je viens de nommer, ou d'un autre aussi habile, s'il en est.

Vous savez par le livre d'Amman, & par tous ceux (1) qui ont traduit sa méthode, tous les pro-

(1) *L'auteur de l'histoire naturelle de l'ame &c.*

diges qu'il a ſu opérer ſur les ſourds de naiſſance, dans les yeux deſquels il a, comme il le fait entendre lui-meme, trouvé des oreilles, & en combien peu de temps enfin il leur a appris à entendre, parler, lire & ecrire. Je veux que les yeux d'un ſourd voient plus clair & ſoient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raiſon que la perte d'un membre ou d'un ſens peut augmenter la force ou la pénétration d'un autre : mais le ſinge voit & entend ; il comprend ce qu'il entend & ce qu'il voit : il conçoit ſi parfaitement les ſignes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât ſur les diſciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des ſinges ſeroit-elle impoſſible ? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de ſoins, imiter, à l'exemple des ſourds, les mouvemens néceſſaires pour prononcer ? Je n'oſe décider ſi les organes de la parole du ſinge ne peuvent, quoiqu'on faſſe, rien articuler ; mais cette impoſſibilité abſolue me ſurprendroit, à cauſe de la grande analogie du ſinge & de l'homme, & qu'il n'eſt point d'animal connu juſqu'à préſent, dont le dedans & le dehors lui reſſemblent d'une maniere ſi frappante. M. Locke, qui certainement n'a jamais été ſuſpect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'hiſtoire que le chevalier Temple fait dans ſes mémoires, d'un perroquet qui repondoit à propos, & avoit

appris, comme nous, à avoir une espece de conversation suivie. Je sais qu'on s'est moqué (1) de ce grand métaphysicien ; mais qui auroit annoncé à l'univers qu'il y a des générations qui se font sans œufs & sans femmes, auroit-il trouvé beaucoup de partisans ? Cependant M. Trembley en a découvert, qui se font sans accouplement, & par la seule section. Amman n'eût-il pas aussi passé pour un fou, s'il se fût vanté, avant que d'en faire l'heureuse expérience, d'instruire, & en aussi peu de temps, des écoliers tels que les siens ? Cependant ses succès ont étonné l'univers, & comme l'auteur de l'histoire des polypes, il a passé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à son génie les miracles qu'il opere, l'emporte à mon gré sur qui doit les siens au hasard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des regnes, & de lui donner des perfections qu'il n'avoit pas, doit être mis au-dessus d'un faiseur oisif de systêmes frivoles, ou d'un auteur laborieux de stériles découvertes. Celles d'Amman sont bien d'un autre prix ; il a tiré les hommes de l'instinct auquel ils sembloient condamnés ; il leur a donné des idées, de l'esprit, une ame en un mot, qu'ils n'eussent jamais eue. Quel plus grand pouvoir !

Ne bornons point les ressources de la nature ;

(1) *L'auteur de l'histoire de l'ame.*

elles sont infinies, sur-tout aidées d'un grand art.

La même mécanique qui ouvre le canal d'eustachi dans les sourds, ne pourroit-il le déboucher dans les singes ? Une heureuse envie d'imiter la prononciation du maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole dans des animaux qui imitent tant d'autres signes, avec tant d'adresse & d'intelligence ? Non-seulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impossible & ridicule; mais la similitude de la structure & des opérations du singe est telle, que je ne doute presque point, si on exerçoit parfaitement cet animal, qu'on ne vînt à bout de lui apprendre à prononcer, & par conséquent à savoir une langue. Alors ce ne seroit plus ni un homme sauvage, ni un homme manqué : ce seroit un homme parfait, un petit homme de ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous-mêmes, pour penser & profiter de son éducation.

Des animaux, à l'homme, la transition n'est pas violente; les vrais philosophes en conviendront. Qu'étoit l'homme, avant l'invention des mots & la connoissance des langues? Un animal de son espece, qui avec beaucoup moins d'instinct naturel que les autres, dont alors il ne se croyoit pas roi, n'étoit distingué du singe & des autres animaux, que

comme le singe l'est lui-même; je veux dire par une physionomie qui annonçoit plus de discernement. Réduit à la seule *connoissance intuitive* des Léibnitiens, il ne voyoit que des figures & des couleurs, sans pouvoir rien distinguer entre elles; vieux, comme jeune, enfant à tout âge; il bégayoit ses sensations & ses besoins, comme un chien affamé ou ennuyé du repos demande à manger ou à se promener.

Les mots, les langues, les loix, les sciences, les beaux-arts sont venus; & par eux enfin le diamant brut de notre esprit a été poli. On a dressé un homme, comme un animal; on est devenu auteur, comme porte-faix. Un géometre a appris à faire les démonstrations & les calculs les plus difficiles, comme un singe à ôter ou mettre son petit chapeau, & à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des signes; chaque espece a compris ce qu'elle a pu comprendre, & c'est de cette maniere que les hommes ont acquis *la connoissance symbolique*, ainsi nommée encore par nos philosophes d'Allemagne.

Rien de si simple, comme on voit, que la mécanique de notre éducation! Tout se réduit à des sons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent, par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même temps par les yeux la figure

des corps, dont ces mots sont les signes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier ? Qui a été le premier précepteur du genre humain ? Qui a inventé les moyens de mettre à profit la docilité de notre organisation ? Je n'en sais rien ; le nom de ces heureux & premiers génies a été perdu dans la nuit des temps. Mais l'art est le fils de la nature; elle a dû long-temps le précéder.

On doit croire que les hommes les mieux organisés, ceux pour qui la nature aura épuisé ses bienfaits, auront instruit les autres. Ils n'auront pu entendre un bruit nouveau, par exemple, éprouver de nouvelles sensations, être frappé de tous ces beaux objets divers qui forment le ravissant spectacle de la nature, sans se trouver dans le cas de ce sourd de Chartres, dont le grand Fontenelle nous a le premier donné l'histoire, lorsqu'il entendit pour la premiere fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

De-là seroit-il absurde de croire que ces premiers mortels essayerent, à la maniere de ce sourd, ou à celle des animaux & des muets (autre espece d'animaux), d'exprimer leurs nouveaux sentimens par des mouvemens dépendans de l'économie de leur imagination, & conséquemment ensuite par des sons spontanés propres à chaque animal ; expression naturelle de leur surprise, de leur joie,

de leurs transports ou de leurs besoins ? Car sans doute ceux que la nature a doués d'un sentiment plus exquis, ont eu aussi plus de facilité pour l'exprimer.

Voilà comme je conçois que les hommes ont employé leur sentiment, ou leur instinct, pour avoir de l'esprit, & enfin leur esprit, pour avoir des connoissances. Voilà par quels moyens, autant que je peux les saisir, on s'est rempli le cerveau des idées, pour la réception desquelles la nature l'avoit formé. On s'est aidé l'un par l'autre, & les plus petits commencemens s'agrandissant peu-à-peu, toutes les choses de l'univers ont été aussi facilement distinguées, qu'un cercle.

Comme une corde de violon, ou une touche de claveçin frémit & rend un son, les cordes du cerveau, frappées par les rayons sonores, ont été excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient. Mais comme telle est la construction de ce viscere, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'optique, ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images & leurs différences : de même lorsque les signes de ces différences ont été marqués ou gravés dans le cerveau, l'ame en a nécessairement examiné les rapports ; examen qui lui étoit impossible, sans la découverte des signes, ou l'invention des langues. Dans ces temps, où l'univers étoit

presque muet, l'ame étoit à l'égard de tous les objets, comme un homme qui, sans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau, ou une piece de sculpture; il n'y pourroit rien distinguer: ou comme un petit enfant (car alors l'ame étoit dans son enfance), qui tenant dans sa main un certain nombre de petits brins de paille ou de bois, les voit en général d'une vue vague & superficielle, sans pouvoir les compter, ni les distinguer. Mais qu'on mette une espece de pavillon ou d'étendart à cette piece de bois, par exemple, qu'on appelle mât, qu'on en mette un autre à un autre pareil corps; que le premier venu se nombre par le signe 1. & le second par le signe, ou chiffre 2; alors cet enfant pourra les compter, & ainsi de suite il apprendra toute l'arithmétique. Dès qu'une figure lui paroîtra égale à une autre par son signe *numératif*, il conclura sans peine que ce sont deux corps; que 1. & 1. font deux, que 2. & 2. font 4 &c. (1)

C'est une similitude réelle, ou apparente des figures, qui est la base fondamentale de toutes les vérités & de toutes nos connoissances, parmi

---

(1) *Il y a encore aujourd'hui des peuples qui, faute d'un plus grand nombre de signes, ne peuvent compter que jusqu'à 20.*

lesquelles il est évident que celles dont les signes sont moins simples & moins sensibles, sont plus difficiles à apprendre que les autres : en ce qu'elles demandent plus de génie, pour embrasser & combiner cette immense quantité de mots, par lesquels les sciences dont je parle expriment les vérités de leur ressort : tandis que les sciences, qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits signes, s'apprennent facilement ; c'est sans doute cette facilité qui a fait la fortune des calculs algébriques, plus encore que leur évidence.

Tout ce savoir, dont le vent enfle le ballon du cerveau de nos pédans orgueilleux, n'est donc qu'un vaste amas de mots & de figures, qui forment dans la tête toutes les traces, par lesquelles nous distinguons & nous nous rappellons les objets. Toutes nos idées se réveillent, comme un jardinier qui connoît les plantes, se souvient de toutes leurs phrases à leur aspect. Ces mots & ces figures qui sont désignées par eux, sont tellement liées ensemble dans le cerveau, qu'il est assez rare qu'on imagine une chose, sans le nom, ou le signe qui lui est attaché.

Je me sers toujours du mot *imaginer*, parce que je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'ame peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forment toutes ; & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire,

ne sont que les parties de l'ame nullement absolues, mais de véritables modifications de cette espece de *toile médullaire*, sur laquelle les objets peints dans l'œil, sont renvoyés, comme d'une lanterne magique.

Mais si tel est ce merveilleux & incompréhensible résultat de l'organisation du cerveau : si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle ; pourquoi diviser le principe sensitif qui pense dans l'homme ? N'est-ce pas une contradiction manifeste dans les partisans de la simplicité de l'esprit ? Car une chose qu'on divise, ne peut plus être, sans absurdité, regardée comme indivisible. Voilà où conduit l'abus des langues, & l'usage de ces grands mots, *spiritualité*, *immatérialité*, &c. placés à tout hasard, sans être entendus, même par des gens d'esprit.

Rien de plus facile que de prouver un systême fondé comme celui-ci, sur le sentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie phantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue que sa maniere d'agir, est-elle naturellement petite, ou foible ? elle aura à peine la force de comparer l'analogie, ou la ressemblance de ses idées ; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement ; & encore de quelle maniere ! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule

apperçoit; que c'est elle qui se représente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractérisent; & qu'ainsi c'est elle encore une fois qui est l'ame, puisqu'elle en fait tous les rôles. Par elle, par son pinceau flatteur, le froid squelette de la raison prend des chairs vives & vermeilles; par elle les sciences fleurissent, les arts s'embellissent, les bois parlent, les échos soupirent, les rochers pleurent, le marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté; elle la fait germer dans le cabinet du philosophe & du pédant poudreux; elle forme enfin les savans, comme les orateurs & les poëtes. Sottement décriée par les uns, vainement distinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas seulement à la suite des graces & des beaux arts, elle ne peint pas seulement la nature, elle peut aussi la mesurer. Elle raisonne, juge, pénetre, compare, approfondit. Pourroit-elle si bien sentir les beautés des tableaux qui lui sont tracés, sans en découvrir les rapports? Non, comme elle ne peut se replier sur les plaisirs des sens, sans en goûter toute la perfection ou la volupté, elle ne peut réfléchir sur ce qu'elle a mécaniquement conçu, sans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination, ou le maigre génie,

plus il prend, pour ainsi-dire, d'embonpoint; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuste, vaste & capable de penser. La meilleure organisation a besoin de cet exercice.

L'organisation est le premier mérite de l'homme; c'est en vain que tous les auteurs de morale ne mettent point au rang des qualités estimables, celles qu'on tient de la nature, mais seulement les talens qui s'acquierent à force de réflexions & d'industrie : car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la science & la vertu, si ce n'est d'une disposition qui nous rend propres à devenir habiles, savans & vertueux ? Et d'où nous vient encore cette disposition, si ce n'est de la nature ? Nous n'avons de qualités estimables que par elle; nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises, & comme d'emprunt ? Quel que soit le mérite, de quelque endroit qu'il naisse, il est digne d'estime; il ne s'agit que de savoir la mesurer. L'esprit, la beauté, les richesses, la noblesse, quoique enfans du hasard, ont tous leur prix, comme l'adresse, le savoir, la vertu, &c. Ceux que la nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil, & en connoisseurs. Une belle femme seroit

aussi

aussi ridicule de se trouver laide, qu'un homme d'esprit de se croire un sot. Une modestie outrée (défaut rare à la vérité) est une sorte d'ingratitude envers la nature. Une honnête fierté au contraire est la marque d'une ame belle & grande, que décelent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite, & le premier mérite, & la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le seroit en pure perte; comme sans l'usage du monde, l'homme le mieux fait ne seroit qu'un paysan grossier. Mais aussi quel seroit le fruit de la plus excellente école, sans une matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un homme privé de tous les sens, que, de faire un enfant à une femme, à laquelle la nature auroit poussé la distraction jusqu'à oublier de faire une vulve, comme je l'ai vu dans une, qui n'avoit ni fente, ni vagin, ni matrice, & qui pour cette raison fut démariée après dix ans de mariage.

Mais si le cerveau est à la fois bien organisé & bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu: ou (pour quitter le stile figuré souvent nécessaire, pour mieux exprimer ce qu'on sent &

donner des graces à la vérité même) l'imagination, élevée par l'art à la belle & rare dignité de génie, saisit exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçue, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports, enfantés par la comparaison des premiers, auxquels l'ame trouve une parfaite ressemblance. Telle est, selon moi, la génération de l'esprit. Je dis *trouve*, comme j'ai donné ci-devant l'épithete d'*apparente* à la similitude des objets; non que je pense que nos sens soient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le P. Mallebranche, ou que nos yeux naturellement un peu ivres ne voient pas les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, quoique les microscopes nous le prouvent tous les jours; mais pour n'avoir aucune dispute avec les Pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

Je dis de la vérité en général ce que M. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la sacrifier aux agrémens de la société. Il est de la douceur de mon caractere, d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiser la conversation. Les Cartésiens viendroient ici vainement à la charge avec leurs *idées innées*; je ne me donnerois certainement pas le quart de la peine qu'a prise Mr. Locke pour attaquer de telles chimeres.

Quelle utilité en effet de faire un gros livre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome, il y a trois mille ans?

Suivant les principes que nous avons posés, & que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination, doit être regardé comme ayant le plus d'esprit ou de génie, car tous ces mots sont synonymes; & encore une fois c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots ou différens sons, auxquels on n'a attaché aucune idée ou distinction réelle.

La plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux sciences, comme aux arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'art des Aristotes, ou des Descartes, que dans celui des Euripides, ou des Sophocles; & si la nature s'est mise en plus grands fraix, pour faire Newton, que pour former Corneille, (ce dont je doute fort;) mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté

l'habitude de les examiner elles-memes avec attention; plus profondément pénétrée des traces, ou des images, que de leur vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clef ou mere des sciences, ne s'en mêle, il ne lui est gueres permis que de parcourir & d'effleurer les objets.

Voyez cet oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler; l'imagination est de même. Toujours emportée par le tourbillon du sang & des esprits, une onde fait une trace, effacée par celle qui suit; l'ame court après, souvent en vain: il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas assez vîte saisi & fixé: & c'est ainsi que l'imagination, véritable image du temps, se détruit & se renouvelle sans-cesse.

Tel est le chaos & la succession continuelle & rapide de nos idées; elles se chassent, comme un flot pousse l'autre; de sorte que si l'imagination n'employe, pour ainsi dire, une partie de ses muscles, pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque temps sur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber sur un autre, qu'il n'est pas encore temps de contempler; jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de

même; elle formera les orateurs, les muficiens, les peintres, les poëtes, & jamais un feul philofophe. Au contraire fi dès l'enfance on accoutume l'imagination à fe brider elle-même; à ne point fe laiffer emporter à fa propre impétuofité, qui ne fait que de brillans enthoufiaftes; à arrêter, contenir fes idées, à les retourner dans tous les fens, pour voir toutes les faces d'un objet: alors l'imagination prompte à juger, embraffera par le raifonnement la plus grande fphere d'objets, & fa vivacité, toujours de fi bon augure dans les enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne fera plus qu'une pénétration clairvoyante, fans laquelle on fait peu de progrès dans les fciences.

Tels font les fimples fondemens fur lefquels a été bâti l'édifice de la logique. La nature les avoit jettés pour tout le genre humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abufé.

Malgré toutes ces prérogatives de l'homme fur les animaux, c'eft lui faire honneur que de le ranger dans la même claffe. Il eft vrai que jufqu'à un certain âge, il eft plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'inftinct en naiffant.

Quel eft l'animal qui mourroit de faim au milieu d'une riviere de lait? L'homme feul. Semblable à ce vieux enfant dont un moderne parle d'après Arnobe; il ne connoît ni les alimens qui lui font

propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la premiere fois la lumiere d'une bougie aux yeux d'un enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau phénomene qu'il apperçoit; c'est à ses dépens qu'il en connoitra le danger, mais il n'y sera pas repris.

Mettez-le encore avec un animal sur le bord d'un précipice : lui seul y tombera; il se noye, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espece; déja adolescent, il ne sait pas trop comment s'y prendre dans un jeu que la nature apprend si vîte aux animaux : il se cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaisir & d'être fait pour être heureux, tandis que les animaux se font gloire d'être *cyniques*. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voyons encore ce chien & cet enfant qui ont tous deux perdu leur maître dans un grand chemin : l'enfant pleure, il ne sait à quel saint se vouer; le chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bientôt trouvé.

La nature nous avoit donc faits pour être au-dessous des animaux, ou du moins pour faire par-là même mieux éclater les prodiges de l'éducation, qui seul nous tire du niveau & nous éleve enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même

distinction aux sourds, aux aveugles-nés, aux imbécilles, aux fous, aux hommes sauvages, ou qui ont été élevés dans les bois avec les bêtes; à ceux dont l'affection hypocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier? Non, tous ces hommes de corps, & non d'esprit, ne méritent pas une classe particuliere.

Nous n'avons pas dessein de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'homme & des animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'homme une loi naturelle, une connoissance du bien & du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des animaux.

Mais cette objection, ou plutôt cette assertion est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un philosophe peut tout rejetter? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'homme seul a été éclairé d'un rayon refusé à tous les autres animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connoître par elle ce qui se passe dans eux, & même dans les hommes, que ne pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre être. Nous savons que nous pensons & que nous avons des remords: un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant: c'est

pourquoi il en faut croire les autres hommes sur leur parole, ou sur les signes sensibles & exterieurs que nous avons remarqués en nous-mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience & les mêmes tourmens.

Mais pour décider si les animaux qui ne parlent point, ont reçu la loi naturelle, il faut s'en rapporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils existent. Les faits semblent le prouver. Le chien qui a mordu son maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouer coupable par un air rampant & humilié. L'histoire nous offre un exemple célebre d'un lion qui ne voulut pas déchirer un homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son bienfaiteur. Qu'il seroit à souhaiter que l'homme même montrât toujours la même reconnoissance pour les bienfaits & le même respect pour l'humanité! On n'auroit plus à craindre les ingrats, ni ces guerres qui sont le fléau du genre humain & les vrais bourreaux de la loi naturelle.

Mais un être à qui la nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne & délibere, autant que s'étend & lui permet la sphere de son activité; un être qui s'attache par les bienfaits, qui s'attache par les mauvais traitemens & va essayer un meilleur maître; un être

d'une ſtructure ſemblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes paſſions, les mêmes douleurs, les mêmes plaiſirs, plus ou ou moins vifs, ſuivant l'empire de l'imagination & la délicateſſe des nerfs; un tel être enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il ſent ſes torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal, & en un mot a conſcience de ce qu'il fait? Son ame qui marque, comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, ſeroit-elle ſans aucune répugnance, à la vue de ſon ſemblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pièces? Cela poſé, le don précieux dont il s'agit, n'auroit point été refuſé aux animaux; car puiſqu'ils nous offrent des ſignes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'abſurde à penſer que des êtres, des machines preſque auſſi parfaites que nous, ſoient comme nous faites pour penſer, & pour ſentir la nature?

Qu'on ne m'objecte point que les animaux ſont pour la plupart des êtres féroces, qui ne ſont pas capables de ſentir les maux qu'ils font; car tous les hommes diſtinguent-ils mieux les vices & les vertus? Il eſt dans notre eſpece de la férocité, comme dans la leur. Les hommes qui ſont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en ſont pas ſi tourmentés, que ceux qui la tranſ-

greffent pour la premiere fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en eſt de même des animaux, comme des hommes; les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le ſont. Mais un animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres animaux ſemblables, & d'alimens doux, ſera ennemi du ſang & du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir verſé, avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout eſt immolé aux beſoins, aux plaiſirs, & aux commodités de la vie, dont ils jouiſſent plus que nous, leurs remords ne ſemblent pas devoir être ſi vifs que les nôtres, parce que nous ne ſommes pas dans la même néceſſité qu'eux. La coutume émouſſe & peut-être étouffe les remords, comme les plaiſirs.

Mais je veux ſuppoſer pour un moment que je me trompe; & qu'il n'eſt pas juſte que preſque tout l'univers ait tort à ce ſujet, tandis que j'aurois ſeul raiſon; j'accorde que les animaux, même les plus excellens, ne connoiſſent pas la diſtinction du bien & du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a eues pour eux; du bien qu'on leur a fait, aucun ſentiment de leurs propres vertus; que ce lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne ſe ſouvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet homme qui fut livré

à sa furie, dans un spectacle plus inhumain que tous les lions, les tigres & les ours; tandis que nos compatriotes se battent, suisses contre suisses, freres contre freres, se reconnoissent, s'enchaînent, ou se tuent sans remords, parce qu'un prince paye leurs meurtres: je suppose enfin que la loi naturelle n'ait pas été donnée aux animaux, quelles en seront les conséquences? L'homme n'est pas pêtri d'un limon plus précieux; la nature n'a employé qu'une seule & même pâte, dont elle a seulement varié les levains. Si donc l'animal ne se repent pas d'avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en est absolument privé, il faut nécessairement que l'homme soit dans le même cas: moyennant quoi adieu la loi naturelle & tous ces beaux traités qu'on a publiés sur elle? Tout le regne animal en seroit généralement dépourvu. Mais réciproquement si l'homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la santé le laisse jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice ou vertu, par l'unique plaisir ou la propre répugnance qui en sont comme les effets naturels, il s'ensuit que les animaux formés de la même matiere, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un degré de fermentation, pour égaler les hommes en tout, doi-

vent participer aux mêmes prérogatives de l'animalité, & qu'ainsi il n'est point d'ame ou de substance sensitive sans remords. La réflexion suivante va fortifier celles-ci.

On ne peut détruire la loi naturelle. L'empreinte en est si forte dans tous les animaux, que je ne doute nullement que les plus sauvages & les plus féroces n'ayent quelques momens de repentir. Je crois que la fille sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament: de Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans la grossesse, & dont ses enfans hériterent: de celle qui dans le même état, mangea son mari: de cette autre qui égorgeoit les enfans, saloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé: de cette fille de voleur antropophage, qui la devint à douze ans, quoiqu'ayant perdu pere & mere à l'âge d'un an, elle eût été élevée par d'honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus héréditaires, qui passent des parens aux enfans, comme ceux de la nourrice à ceux qu'elle allaite. Je dis donc &

j'accorde que ces malheureux ne sentent pas pour la plupart sur-le-champ l'énormité de leur action. La *Boulymie*, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout sentiment ; c'est une manie d'estomac qu'on est forcé de satisfaire. Mais revenues à elles-mêmes, & comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher ! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont eu aucune conscience ! cependant ce n'est point assez apparemment pour les juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut rouée & brûlée, l'autre enterrée vive. Je sens tout ce que demande l'intérêt de la société. Mais il seroit sans doute à souhaiter qu'il n'y eût pour juges que d'excellens médecins. Eux seuls pourroient distinguer le criminel innocent, du coupable. Si la raison est esclave d'un sens dépravé, ou en fureur, comment peut-elle le gouverner ?

Mais si le crime porte avec soi sa propre punition plus ou moins cruelle ; si la plus longue & la plus barbare habitude ne peut tout-à-fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains : s'ils sont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effrayer l'imagination des esprits foibles par un enfer, par des spectres & des précipices de

feu, moins réels encore que ceux de Pascal (1)? Qu'est-il besoin de recourir à des fables, comme un pape de bonne foi l'a dit lui même, pour tourmenter les malheureux même qu'on fait périr, parce qu'on ne les trouve pas assez punis par leur propre conscience, qui est leur premier bourreau? Ce n'est pas que je veuille dire que tous les criminels soient injustement punis; je prétends seulement que ceux dont la volonté est dépravée, & la conscience éteinte, le sont assez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes; remords, j'ose encore le dire, dont la nature auroit dû en ce cas, ce me semble, délivrer des malheureux entraînés par une fatale nécessité.

---

(1) *Dans un cercle, ou à table, il lui falloit toujours un rempart de chaises, ou quelqu'un dans son voisinage du côté gauche, pour l'empêcher de voir les abîmes épouvantables dans lesquels il craignoit quelquefois de tomber, quelque connoissance qu'il eût de ces illusions. Quel effrayant effet de l'imagination, ou d'une circulation dans un Lobe du cerveau! Grand homme d'un côté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie & la sagesse avoient chacun leur département ou leur* Lobe *séparé par la faux. De quel côté tenoit-il si fort attaché à Mrs. de Port-Royal? J'ai lu ce fait dans un extrait du* traité du vertige *de Mr. de la Mettrie.*

Les criminels, les méchans, les ingrats, ceux enfin qui ne sentent pas la nature, tyrans malheureux & indignes du jour, ont beau se faire un cruel plaisir de leur barbarie, il est des momens calmes & de réflexion, où la conscience vengeresse s'éleve, dépose contr'eux, & les condamne à être presque sans cesse déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les hommes, est tourmenté par lui-même; & les maux qu'il sentira, seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnoître celui qu'on reçoit; tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant & généreux (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni quiconque a le malheur de n'être pas né vertueux.

Nous n'avons pas originairement été faits pour être savans; c'est peut-être par une espece d'abus de nos facultés organiques, que nous le sommes devenus; & cela à la charge de l'état, qui nourrit une multitude de fainéans, que la vanité a décorés du nom de *philosophes*. La nature nous a tous créés uniquement pour être heureux; oui, tous, depuis le ver qui rampe, jusqu'à l'aigle qui se perd dans la nue. C'est pourquoi elle a donné à tous les animaux quelque portion de la loi naturelle, portion plus ou moins exquise, selon que le com-

portent les organes bien conditionnés de chaque animal.

A présent comment définirons-nous la loi naturelle? C'est un sentiment qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous le fît. Oserois-je ajouter à cette idée commune, qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espece de crainte ou de frayeur, aussi salutaire à l'espece qu'à l'individu; car peut-être ne respectons-nous la bourse & la vie des autres, que pour nous conserver nos biens, notre honneur & nous-mêmes; semblables à ces *ixions du christianisme* qui n'aiment dieu & n'embrassent tant de chimériques vertus, que parce qu'ils craignent l'enfer.

Vous voyez que la loi naturelle n'est qu'un sentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi lesquels on compte la pensée. Par conséquent elle ne suppose évidemment ni éducation, ni révélation, ni législateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les lois civiles, à la maniere ridicule des théologiens.

Les armes du fanatisme peuvent détruire ceux qui soutiennent ces vérités; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un être suprême; il me semble au contraire que

le

le plus grand degré de probabilité eſt pour elle : mais comme cette exiſtence ne prouve pas plus la néceſſité d'un culte, que toute autre, c'eſt une vérité théorique qui n'eſt gueres d'uſage dans la pratique : de ſorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la religion ne ſuppoſe pas l'exacte probité, les mêmes raiſons autoriſent à penſer que l'athéiſme ne l'exclut pas.

Qui ſait d'ailleurs ſi la raiſon de l'exiſtence de l'homme ne ſeroit pas dans ſon exiſtence même? peut-être a-t-il été jetté au hazard ſur un point de la ſurface de la terre, ſans qu'on puiſſe ſavoir ni comment, ni pourquoi ; mais ſeulement qu'il doit vivre & mourir ; ſemblable à ces champignons qui paroiſſent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les foſſés & couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne ſommes pas faits pour en avoir la moindre idée ; il nous eſt abſolument impoſſible de remonter à l'origine des choſes. Il eſt égal d'ailleurs pour notre repos, que la matiere ſoit éternelle, ou qu'elle ait été créée ; qu'il y ait un dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant ſe tourmenter pour ce qu'il eſt impoſſible de connoître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout!

Mais, dit-on, liſez tous les ouvrages des Fénelons, des Nieuwentits, des Abadies, des Derhams,

des Raïs &c. eh bien! que m'apprendront-ils? ou plutôt que m'ont-ils appris? ce ne ſont que d'ennuyeuſes répétitions d'écrivains zélés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier qu'à ſaper les fondemens de l'athéiſme. Le volume des preuves qu'on tire du ſpectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force. La ſtructure ſeule d'un doigt, d'une oreille, d'un œil, *une obſervation de Malpighi*, prouve tout, & ſans doute beaucoup mieux que *Deſcartes & Mallebranche*; ou tout le reſte ne prouve rien. Les déiſtes & les chrétiens même devroient donc ſe contenter de faire obſerver que dans tout le regne animal, les mêmes vues ſont exécutées par une infinité de divers moyens, tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes armes pourroit-on terraſſer les athées? Il eſt vrai que ſi ma raiſon ne me trompe pas, l'homme & tout l'univers ſemblent avoir été deſtinés à cette unité de vues. Le ſoleil, l'air, l'eau, l'organiſation, la forme des corps, tout eſt arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui préſente fidelement à l'imagination les objets qui y ſont peints, ſuivant les loix qu'exige cette infinie variété de corps qui ſervent à la viſion. Dans l'oreille, nous trouvons par-tout une diverſité frappante, ſans que cette diverſité frappante, ſans que diverſe fabrique de l'homme, des animaux, des oiſeaux, des poiſſons, produiſe

différens usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites, qu'elles tendent également au seul & même but, qui est d'entendre. Le hazard, demande le deiste, seroit-il donc assez grand géometre pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose auteur, sans que tant de diversité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenues dans l'animal pour de futurs usages; le papillon dans la chenille; l'homme dans le ver spermatique, un polype entier dans chacune de ses parties, la valvule du trou ovale, le poumon dans le fœtus, les dents dans leurs alvéoles, les os dans les fluides, qui s'en détachent & se durcissent d'une maniere incompréhensible. Et comme les partisans de ce systême, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se lassent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la foiblesse même de l'esprit en certains cas. Voyez, disent-ils, les Spinosa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, apôtres qui font plus d'honneur que de tort au déisme! la durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité: & il est rare en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas l'athéisme, dès que les passions se sont affoiblies avec le corps qui en est l'instrument.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'existence d'un dieu, quoique le

dernier argument soit frivole, en ce que ces conversions sont courtes, l'esprit reprenant presque toujours ses anciennes opinions, & se conduisant en conséquence, dès qu'il a recouvert ou plutôt retrouvé ses forces dans celles du corps. En voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le médecin *Diderot* dans ses *Pensées philosophiques*, sublime ouvrage qui ne convaincra pas un athée. Que répondre en effet à un homme qui dit? « Nous ne connoissons point la nature: des causes cachées dans » son sein pourroient avoir tout produit. Voyez à » votre tour le polype de Trembley! ne contient-» il pas en soi les causes qui donnent lieu à sa » régénération? quelle absurdité y auroit-il donc » à penser qu'il est des causes physiques pour les-» quelles tout a été fait, & auxquelles toute la » chaîne de ce vaste univers est si nécessairement » liée & assujettie; que rien de ce qui arrive, ne » pouvoit pas ne pas arriver; des causes dont l'ig-» norance absolument invincible nous a fait recou-» rir à un dieu, qui n'est pas même un *être de* » *raison*, suivant certain? Ainsi détruire le hazard, » ce n'est pas prouver l'existence d'un être su-» prême, puisqu'il peut y avoir autre chose qui ne » seroit ni hazard, ni dieu, je veux dire la na-» ture, dont l'étude par conséquent ne peut faire » que des incrédules; comme le prouve la façon » de penser de tous ses plus heureux scrutateurs. »

Le *poids de l'univers* n'ébranle donc pas un veritable athée, loin de *l'écraſer* ; & tous ces indices mille & mille fois rabattus d'un créateur, indices qu'on met fort au-deſſus de la façon de penſer dans nos ſemblables, ne ſont évidens, quelque loin qu'on pouſſe cet argument, que pour les antipyrrhoniens, ou pour ceux qui ont aſſez de confiance dans leur raiſon pour croire pouvoir juger ſur certaines apparences, auxquelles, comme vous voyez, les athées peuvent en oppoſer d'autres peut-être auſſi fortes & abſolument contraires ; car ſi nous écoutons encore les naturaliſtes, ils nous diront que les mêmes cauſes qui dans les mains d'un chymiſte, & par le haſard de divers mélanges, ont fait le premier miroir, dans celle de la nature ont fait l'eau pure, qui en ſert à la ſimple bergere ; que le mouvement qui conſerve le monde a pu le créer ; que chaque corps a pris la place que la nature lui a aſſignée ; que l'air a dû entourer la terre, par la même raiſon que le fer & les autres métaux ſont l'ouvrage de ſes entrailles ; que le ſoleil eſt une production auſſi naturelle que celle de l'électricité ; qu'il n'a pas plus été fait pour échauffer la terre & tous ſes habitans, qu'il brûle quelquefois, que la pluie pour faire pouſſer les grains, qu'elle gâte ſouvent ; que le miroir & l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété : que l'œil

eſt à la vérité une eſpece de trumeau dans lequel l'ame peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui ſont repréſentes par ces corps; mais qu'il n'eſt pas démontré que cet organe ait été reellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès placé dans l'orbite : qu'enfin il ſe pourroit bien faire que Lucrece, le médecin Lamy & tous les Epicuriens anciens & modernes, euſſent raiſon, lorſqu'ils avancent que l'œil ne voit que parce qu'il ſe trouve organiſé, & placé comme il l'eſt, que poſées une fois les mêmes regles de mouvement que ſuit la nature dans la génération & le développement des corps, il n'étoit pas poſſible que ce merveilleux organe fût organiſé & placé autrement.

Tel eſt le pour & le contre, & l'abrégé des grandes raiſons qui partageront éternellement les philoſophes. Je ne prends aucun parti.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

C'eſt ce que je diſois à un François de mes amis, auſſi franc Pyrrhonien que moi, homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur ſort. Il me fit à ce ſujet une réponſe fort ſinguliere. Il eſt vrai, me dit-il, que le pour & le contre ne doit point inquieter l'ame d'un philoſophe, qui voit que rien n'eſt démontré avec aſſez de clarté pour forcer ſon conſentement, & même que les idées indica-

tives qui s'offrent d'un côté, sont aussi-tôt détruites par celles qui se montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'univers ne sera jamais heureux, à moins qu'il ne soit athée. Voici quelles étoient les raisons de cet *abominable* homme. Si l'athéisme, disoit-il, étoit généralement répandu, toutes les branches de la religion seroient alors détruites & coupées par la racine. Plus de guerres théologiques, plus de soldats de religion, soldats terribles! la nature, infectée d'un poison sacré, reprendroit ses droits & sa pureté. Sourds à toute autre voix, les mortels tranquilles ne suivroient que les conseils spontanés de leur propre individu, les seuls qu'on ne méprise point impunément, & qui peuvent seuls nous conduire au bonheur par les agréables sentiers de la vertu.

Telle est la loi naturelle : quiconque en est rigide observateur, est honnête homme, & mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la suit pas scrupuleusement, a beau affecter les spécieux dehors d'une autre religion, est un fourbe ou un hypocrite dont je me défie.

Après cela, qu'un vain peuple pense différemment; qu'il ose affirmer qu'il y va de la probité même à ne pas croire la révélation ; qu'il faut en un mot une autre religion que celle de la nature, quelle qu'elle soit! quelle misere! quelle pitié! & la bonne opinion que chacun nous donne de celle

qu'il a embraſſée ! Nous ne briguons point ici le ſuffrage du vulgaire. Qui dreſſe dans ſon cœur des autels à la ſuperſtition, eſt né pour adorer des idoles, & non pour ſentir la vertu.

Mais puiſque toutes les facultés de l'ame dépendent tellement de la propre organiſation du cerveau & de tout le corps, qu'elles ne ſont viſiblement que cette organiſation même ; voilà une machine bien éclairée ! car enfin quand l'homme ſeul auroit reçu en partage la loi naturelle, en ſeroit-il moins une machine ? Des roues, quelques reſſorts de plus que dans les animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant auſſi plus de ſang, la même raiſon donnée ; que ſais-je enfin ? des cauſes inconnues produiroient toujours cette conſcience délicate, ſi facile à bleſſer, ces remords qui ne ſont pas plus étrangers à la matiere que la penſée, & en un mot toute la différence qu'on ſuppoſe ici. L'organiſation ſuffiroit-elle donc à tout ? Oui, encore une fois ; puiſque la penſée ſe développe viſiblement avec les organes, pourquoi la matiere dont ils ſont faits ne ſeroit-elle pas auſſi ſuſceptible de remords, quand une fois elle a acquis, avec le temps, la faculté de ſentir.

L'ame n'eſt donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, & dont un bon eſprit ne doit ſe ſervir que pour nommer la partie qui penſe en nous.

Posez le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, & se conduire en un mot dans le physique & dans le moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne seroient pas encore levées, vont trouver des expériences qui acheveront de les satisfaire.

1. Toutes les chairs des animaux palpitent, après la mort, d'autant plus long-temps, que l'animal est plus froid & transpire moins. Les tortues, les lézards, les serpens, &c. en font foi.

2. Les muscles séparés du corps se retirent lorsqu'on les pique.

3. Les entrailles conservent long-temps leur mouvement péristaltique ou verniculaire.

4. Une simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles, suivant Cowper.

5. Le cœur de la grenouille, sur-tout exposé au soleil, encore mieux sur une table ou une assiette chaude, se remue pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le moument semble-t-il perdu sans ressource? il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les crapauds.

6. Bacon de Verulam, dans son Traité *Syl-*

varum, parle d'un homme convaincu de trahison, qu'on ouvrit vivant, & dont le cœur, jeté dans l'eau chaude, sauta à plusieurs reprises, toujours moins haut, à la distance perpendiculaire de deux pieds.

7. Prenez un petit poulet encore dans l'œuf; arrachez-lui le cœur; vous observerez les mêmes phénomenes, avec à-peu-près les mêmes circonstances. La seule chaleur de l'haleine ranime un animal prêt à périr dans la machine pneumatique.

Les mêmes expériences que nous devons à Boyle & à Stenon, se font dans les pigeons, dans les chiens, dans les lapins, dont les morceaux de cœur se remuent comme les cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de taupe arrachées.

8. La chenille, les vers, l'araignée, la mouche, l'anguille, offrent les mêmes choses à considérer; & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cause du feu qu'elle contient.

9. Un soldat ivre emporta d'un coup de sabre la tête d'un coq d'Inde. Cet animal resta debout; ensuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il se tourna, battit des aîles, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce coq se remuoient encore.

Voilà ce que j'ai vu, & il eſt facile de voir à-peu-près ces phénomenes dans les petits chats ou chiens dont on a coupé la tête.

10. Les polypes font plus que de ſe mouvoir, après la ſection; ils ſe reproduiſent dans huit jours en autant d'animaux qu'il y a de parties coupées. J'en ſuis fâché pour le ſyſtême des naturaliſtes ſur la génération, ou plutôt j'en ſuis bien aiſe; car que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les expériences connues & les plus déciſives!

Voilà beaucoup plus de faits qu'il n'en faut pour prouver d'une maniere inconteſtable qne chaque petite fibre ou partie des corps organiſés, ſe meut par un principe qui lui eſt propre, & dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvemens volontaires, puiſque les mouvemens en queſtion s'exercent ſans que les parties qui les manifeſtent aient aucun commerce avec la circulation. Or, ſi cette force ſe fait remarquer juſques dans des morceaux de fibres, le cœur, qui eſt un composé de fibres ſingulierement entrelacées, doit avoir la même propriété. L'hiſtoire de Bacon n'étoit pas néceſſaire pour me le perſuader. Il m'étoit facile d'en juger, & par la parfaite analogie de la ſtructure du cœur de l'homme & des animaux, & par la maſſe même du premier, dans laquelle ce mouvement ne ſe cache aux yeux que parce qu'il y eſt étouffé, &

enfin parce que tout eſt froid & affaiſſé dans les cadavres. Si les diſſections ſe faiſoient ſur des criminels ſuppliciés, dont les corps ſont encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvemens qu'on obſerve dans les muſcles du viſage des gens décapités.

Tel eſt ce principe moteur des corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvemens non déréglés, comme on l'a cru, mais très-réguliers; & cela, tant dans les animaux chauds & parfaits, que dans ceux qui ſont froids & imparfaits. Il ne reſte donc aucune reſſource à nos adverſaires, ſi ce n'eſt de nier mille & mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à préſent quel eſt le ſiége de cette force innée dans nos corps, je réponds qu'elle réſide très-clairement dans ce que les anciens ont appellé *parenchyme*, c'eſt-à-dire dans la ſubſtance propre des parties, abſtraction faite des veines, des arteres, des nerfs; en un mot, de l'organiſation de tout le corps; & que par conſéquent chaque partie contient en ſoi des reſſorts plus ou moins vifs, ſelon le beſoin qu'elles en avoient.

Entrons dans quelque détail de ces reſſorts de la machine humaine. Tous les mouvemens vitaux, animaux, naturels & automatiques, ſe font par leur action. N'eſt-ce pas machinalement que le corps ſe retire, frappé de terreur à l'aſpect d'un précipice

inattendu ? que les paupieres se baissent à la menace d'un coup, comme on l'a dit? que la pupille s'étrécit au grand jour pour conserver la rétine, & s'élargit pour voir les objets dans l'obscurité, n'est-ce pas machinalement que les pores de la peau se ferment en hiver, pour que le froid ne pénetre pas l'intérieur des vaisseaux ? que l'estomac se souleve, irrité par le poison, par une certaine quantité d'opium, par tous les émétiques, &c. ? que le cœur, les arteres, les muscles se contractent pendant le sommeil, comme pendant la veille ? que le poumon fait l'office d'un soufflet continuellement exercé ? n'est-ce pas machinalement qu'agissent tous les sphincters de la vessie, du *rectum*, &c. ? que le cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle ? que les muscles érecteurs font dresser la verge dans l'homme, comme dans les animaux qui s'en battent le ventre, & même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie soit irritée ? Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est un ressort singulier dans ce membre, encore peu connu, & qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgré toutes les lumieres de l'anatomie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil & plus vermeilleux, qui les anime tous; il est la source de tous nos

ſentimens, de tous nos plaiſirs, de toutes nos paſſions, de toutes nos penſées : car le cerveau a ſes muſcles, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant & impétueux, qu'Hippocrate appelle ενορμων (l'ame). Ce principe exiſte, & il a ſon ſiége dans le cerveau, à l'origine des nerfs, par leſquels il exerce ſon empire ſur tout le reſte du corps. Par-là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, juſqu'aux effets ſurprenans des maladies de l'imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richeſſe & une fécondité mal entendue, il faut ſe borner à un petit nombre de queſtions & de réflexions.

Pourquoi la vue, ou la ſimple idée d'une belle femme, nous cauſe-t-elle des mouvemens & des deſirs ſinguliers ? Ce qui ſe paſſe alors dans certains organes, vient-il de la nature même de ces organes ? Point du tout : mais du commerce & de l'eſpece de ſympathie de ces muſcles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier reſſort excité par le *bene placitum* des anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort aſſoupi quand l'imagination l'a éveillé : & comment cela, ſi ce n'eſt dans le déſordre & le tumulte du ſang & des eſprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire, & vont gonfler le corps caverneux ?

Puiſqu'il eſt des communications évidentes entre la meré & l'enfant (1), & qu'il eſt dur de nier des faits rapportés par Tulpius & par d'autres écrivains auſſi dignes de foi (il n'y en a point qui le ſoient plus), nous croirons que c'eſt par la même voie que le fœtus reſſent l'impétuoſité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes ſortes d'impreſſions; & que les mêmes traces ou envies de la mere peuvent s'imprimer ſur le fœtus, ſans que cela puiſſe ſe comprendre, quoiqu'en diſent Blondel & tous ſes adhérens. Ainſi nous faiſons réparation d'honneur au P. Mallebranche, beaucoup trop raillé de ſa crédulité par des auteurs qui n'ont point obſervé d'aſſez près la nature, & ont voulu l'aſſujettir à leurs idées.

Voyez le portrait de ce fameux Pope, au moins le Voltaire des Anglois. Les efforts, les nerfs de ſon génie ſont peints ſur ſa phyſionomie; elle eſt toute en convulſion; ſes yeux ſortent de l'orbite, ſes ſourcils s'élevent avec les muſcles du front. Pourquoi? c'eſt que l'origine des nerfs eſt en travail & que tout le corps doit ſe reſſentir d'une eſpece d'accouchement auſſi laborieux. S'il n'y avoit une corde interne qui tirât ainſi celles du dehors, d'où viendroient tous ces phénomenes? Admettre une *ame*

---

(1) *Au moins par les vaiſſeaux. Eſt-il ſûr qu'il n'y en a point par les nerfs?*

pour les expliquer, c'eſt être réduit à l'*opération du Saint-Eſprit.*

En effet, ſi ce qui penſe en mon cerveau n'eſt pas une partie de ce viſcere, & conſéquemment de tout le corps, pourquoi, lorſque, tranquille dans mon lit, je forme le plan d'un ouvrage, ou que je pourſuis un raiſonnement abſtrait, pourquoi mon ſang s'échauffe-t-il ? pourquoi la fievre de mon eſprit paſſe-t-elle dans mes veines? Demandez-le aux hommes d'imagination, aux grands poëtes, à ceux qu'un ſentiment bien rendu ravit; qu'un goût exquis, que les charmes de la nature, de la vérité ou de la vertu tranſportent! Par leur enthouſiaſme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cauſe par les effets : par cette *harmonie* que Borelli, qu'un ſeul anatomiſte a mieux connue que tous les Leibnitiens, vous connoîtrez l'unité matérielle de l'homme. Car enfin, ſi la tenſion des nerfs, qui fait la douleur, cauſe la fievre, par laquelle l'eſprit eſt troublé, & n'a plus de volonté, & que réciproquement l'eſprit trop exercé trouble le corps & allume ce feu de conſomption qui a enlevé Bayle dane un âge ſi peu avancé; ſi telle titillation me fait vouloir, me force de deſirer ardemment ce dont je ne me ſouciois nullement le moment d'auparavant; ſi à leur tour certaines traces du cerveau excitent le même prurit & les mêmes deſirs, pourquoi faire double, qui n'eſt

évidemment

évidemment qu'un ? C'est en vain qu'on se récrie sur l'empire de la volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle subit cent fois le joug. Et quelle merveille que le corps obéisse dans l'état sain, puisqu'un torrent de sang & d'esprits vient l'y forcer; la volonté ayant pour ministres une légion invisible de fluides plus vifs que l'éclair, & toujours prêts à la servir! Mais comme c'est par les nerfs que son pouvoir s'exerce, c'est aussi par eux qu'il est arrêté. La meilleure volonté d'un amant épuisé, les plus violens desirs lui rendront-ils sa vigueur perdue? Hélas! non; & elle en sera la premiere punie, parce que, posées certaines circonstances, il n'est pas dans sa puissance de ne pas vouloir du plaisir. Ce que j'ai dit de la paralysie, &c., revient ici.

La jaunisse vous surprend! ne savez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers desquels on les regarde? Ignorez-vous que telle est la teinte des humeurs, telle est celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illusions? Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuse de l'œil, faites couler la bile par son tamis naturel; alors l'ame ayant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'est-ce pas encore ainsi qu'en abattant la cataracte, ou en injectant le canal d'Eustachi, on rend la vue aux aveugles, & l'ouie aux sourds. Combien de gens, qui n'étoient peut-être

que d'habiles charlatans dans des siecles ignorans, ont passé pour faire de grands miracles! La belle ame & la puissante volonté, qui ne peut agir qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fievre! Faut-il donc s'étonner si les philosophes ont toujours eu en vue la santé du corps pour conserver celle de l'ame? si Pythagore a aussi soigneusement ordonné la diete, que Platon a défendu le vin? Le régime qui convient au corps est toujours celui par lequel les médecins sensés prétendent qu'on doit préluder lorsqu'il s'agit de former l'esprit, de l'élever à la connoissance de la vérité & de la vertu; vains sons dans le désordre des maladies & le tumulte des sens! Sans les préceptes de l'hygiene, Epictete, Socrate, Platon, &c., prêchent en vain: toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage; c'est la source de toutes les vertus, comme l'intempérance est celle de tous les vices.

En faut-il davantage, (& pourquoi irois-je me perdre dans l'histoire des passions, qui toutes s'expliquent par l'ενορμων d'Hippocrate) pour prouver que l'homme n'est qu'un animal ou un assemblage de ressorts, qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la nature a commencé? si ces ressorts different entr'eux, ce n'est donc que par leur siege &

par quelques degrés de force, & jamais par leur nature; & par conséquent l'ame n'est qu'un principe du mouvement, ou une partie matérielle sensible du cerveau, qu'on peut, sans craindre l'erreur, regarder comme un ressort principal de toute la machine, qui a une influence visible sur tous les autres, & même paroît avoir été fait le premier; ensorte que tous les autres n'en seroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques observations que je rapporterai, & qui ont été faites sur divers embryons.

Cette oscillation naturelle, ou propre à notre machine, & dont est douée chaque fibre, &, pour ainsi dire, chaque élément fibreux, semblable à celle d'une pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveler à mesure qu'elle se perd, lui donner des forces quand elle languit, l'affoiblir lorsqu'elle est opprimée par un excès de force & de vigueur. C'est en cela seul que la vraie médecine consiste.

Le corps n'est qu'une horloge, dont le nouveau chyle est l'horloger. Le premier soin de la nature, quand il entre dans le sang, c'est d'y exciter une sorte de fievre que les chymistes, qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fievre procure une plus grande filtration d'esprits, qui machinalement vont animer les

muscles & le cœur, comme s'ils y étoient envoyés par ordre de la volonté.

Ce sont donc les causes ou les forces de la vie qui entretiennent ainsi durant cent ans le mouvement perpétuel des solides & des fluides, aussi nécessaires aux uns qu'aux autres. Mais qui peut dire si les solides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, *& vice versâ?* Tout ce qu'on sait, c'est que l'action des premiers seroit bientôt anéantie sans le secours des seconds. Ce sont des liqueurs qui, par leur choc, éveillent & conservent l'élasticité des vaisseaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De-là vient qu'après la mort, le ressort naturel de chaque substance est plus ou moins fort encore, suivant les restes de la vie, auxquels il survit, pour expirer le dernier. Tant il est vrai que cette force des parties animales peut bien se conserver & s'augmenter par celle de la circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puisqu'elle se passe même de l'intégrité de chaque membre ou viscere, comme on l'a vu.

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goûtée de tous les savans, & que Staahl sur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand chymiste a voulu nous persuader que l'ame étoit la seule cause de tous nos mouvemens. Mais c'est parler en fanatique, & non en philosophe.

Pour détruire l'hypothese Staahlienne, il ne faut

pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur un joueur de violon. Quelle souplesse! quelle agilité dans les doigts! les mouvemens sont si prompts, qu'il ne paroît presque pas y avoir de succession. Or je prie, ou plutôt je défie les Staahliens de me dire, eux qui connoissent si bien tout ce que peut notre ame, comment il seroit possible qu'elle exécutât si vîte tant de mouvemens, des mouvemens qui se passent si loin d'elle, & en tant d'endroits divers. C'est supposer un joueur de flûte qui pourroit faire de brillantes cadences sur une infinité de trous qu'il ne connoitroit pas, & auxquelles il ne pourroit seulement pas appliquer le doigt.

Mais disons, avec M. Hecquet, qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'auroit-il pas été encore plus favorisé de la nature en qualité d'homme, qu'en qualité de chymiste & de praticien? il falloit (l'heureux mortel!) qu'il eût reçu une autre ame que le reste des hommes; une ame souveraine qui, non contente d'avoir quelque empire sur les muscles *volontaires*, tenoit sans peine les rênes de tous les mouvemens du corps, pouvoit les suspendre, les calmer, ou les exciter à son gré! Avec une maîtresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque sorte les battemens du cœur & les loix de la circulation, point de fievre sans doute,

point de douleur, point de langueur, ni honteuse impuissance, ni fâcheux priapisme. L'ame veut, & les ressorts se jouent, se dressent ou se débandent. Comment ceux de la machine de Staahl se sont-ils sitôt détraqués! Qui a chez soi un si grand medecin devroit être immortel.

Staahl, au reste, n'est pas le seul qui ait rejetté le principe d'oscillation des corps organisés. De plus grands esprits ne l'ont pas employé, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du cœur, l'érection du *penis*, &c. Il n'y a qu'à lire les Institutions de Médecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux & séduisans systêmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans tous les corps, ce grand homme a été obligé d'enfanter à la sueur de son puissant génie.

Willis & Perrault, esprits d'une plus foible trempe, mais observateurs assidus de la nature, que le fameux professeur de Leyde n'a connue que par autrui, & n'a eue, pour ainsi dire, que de la seconde main, paroissent avoir mieux aimé supposer une ame généralement répandue par-tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cette hypothese, qui fut celle de Virgile & de tous les Epicuriens, hypothese que l'histoire du polype sembleroit favoriser à la premiere vue, les mouvemens qui survivent au sujet dans lequel ils sont inhérens, viennent d'un *reste d'ame* que conservent

encore les parties qui se contractent, sans être désormais irritées par le sang & les esprits. D'où l'on voit que ces écrivains, dont les ouvrages solides éclipsent aisément toutes les fables philosophiques, ne se sont trompés que sur le modele de ceux qui ont donné à la matiere la faculté de penser, je veux dire pour s'être mal exprimés, en termes obscurs & qui ne signifient rien. En effet, qu'est-ce que ce *reste d'ame*, si ce n'est la force motrice des Leibnitiens, mal rendue par une telle expression, & que cependant Perrault sur-tout a véritablement entrevue? V. son *Traité de la Mecanique des Animaux*.

A présent qu'il est clairement démontré contre les Carthésiens, les Staahliens, les Mallebranchistes, & les théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matiere se meut par elle-même, non-seulement lorsqu'elle est organisée, comme dans un cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organisation est détruite, la curiosité de l'homme voudroit savoir comment un corps, par cela même qu'il est originairement doué d'un souffle de vie, se trouve en conséquence orné de la faculté de sentir, & enfin par celle-ci de la pensée. Et pour en venir à bout, ô bon dieu! quels efforts n'ont pas faits certains philosophes! & quel galimathias j'ai eu la patience de lire à ce sujet!

Tout ce que l'expérience nous apprend, c'est

que tant que le mouvement subsiste, si petit qu'il soit dans une ou plusieurs fibres, il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement presque éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'expériences dont j'ai voulu accabler les systêmes. Il est donc constant que le mouvement & le sentiment s'excitent tour-à-tour & dans les corps entiers, & dans les mêmes corps dont la structure est détruite, pour ne rien dire de certaines plantes qui semblent nous offrir les mêmes phénomenes de la réunion du sentiment & du mouvement.

Mais de plus, combien d'excellens philosophes ont démontré que la pensée n'est qu'une faculté de sentir, & que l'ame raisonnable n'est que l'ame sensitive appliquée à contempler les idées & à raisonner! ce qui seroit prouvé par cela seul que lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi, comme dans l'apoplexie, la léthargie, la catalepsie, &c.; car ceux qui ont avancé que l'ame n'avoit pas moins pensé dans les maladies soporeuses, quoiqu'elle ne se souvînt pas des idées qu'elle avoit eues, ont soutenu une chose ridicule.

Pour ce qui est de ce développement, c'est une folie de perdre le temps à en rechercher le méchanisme. La nature du mouvement nous est aussi inconnue que celle de la matiere. Le moyen de découvrir comment il s'y produit, à moins que de ressusciter avec l'auteur de l'*Histoire de l'Ame*,

l'ancienne & inintelligible doctrine des *formes substantielles*! Je suis donc tout aussi consolé d'ignorer comment la matiere, d'inerte & simple, devient active & composée d'organes, que de ne pouvoir regarder le soleil sans verre rouge : & je suis d'aussi bonne composition sur les autres merveilles incompréhensibles de la nature, sur la production du sentiment & de la pensée dans un être qui ne paroissoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boue.

Qu'on m'accorde seulement que la matiere organisée est douée d'un principe moteur, qui seul la différentie de celle qui ne l'est pas (eh ! peut-on rien refuser à l'observation la plus incontestable ?) & que tout dépend dans les animaux de la diversité de cette organisation, comme je l'ai assez prouvé ; c'en est assez pour deviner l'énigme des substances & celle de l'homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'univers, & que l'homme est la plus parfaite. Il est au singe, aux animaux les plus spirituels, ce que la pendule planétaire de Huyghens est à une montre de Julien-le-Roi. S'il a fallu plus d'instrumens, plus de rouages, plus de ressorts pour marquer les mouvemens des planetes, que pour marquer les heures ou les répéter ; s'il a fallu plus d'art à Vaucanson pour faire son *flûteur* que pour son *canard*, il eût dû en employer encore davantage pour faire un *parleur*, machine qui ne

peut plus être regardée comme impossible, surtout entre les mains d'un nouveau Prométhée. Il étoit donc de même nécessaire que la nature employât plus d'art & d'appareil pour faire & entretenir une machine qui pendant un siecle entier pût marquer tous les battemens du cœur & de l'esprit; car si on n'en voit pas au pouls les heures, c'est du moins le barometre de la chaleur & de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'ame. Je ne me trompe point, le corps humain est une horloge, mais immense, & construite avec tant d'artifice & d'habilité que, si la roue qui sert à marquer les secondes vient à s'arrêter, celle des minutes tourne & va toujours son train, comme la roue des quarts continue de se mouvoir, & ainsi des autres, quand les premieres, rouillées ou dérangées par quelque cause que ce soit, ont interrompu leur marche; car n'est-ce pas ainsi que l'obstruction de quelques vaisseaux ne suffit pas pour détruire ou suspendre le fort des mouvemens qui est dans le cœur, comme dans la piece ouvriere de la machine, puisqu'au contraire les fluides dont le volume est diminué, ayant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vîte, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente en raison de la résistance qu'il trouve à l'extrêmité des vaisseaux? Lorsque le nerf optique, seul comprimé, ne laisse plus

passer l'image des objets, n'est-ce pas ainsi que la privation de la vue n'empêche pas plus l'usage de l'ouïe que la privation de ce sens, lorsque les fonctions de la *portion molle* sont interdites, ne suppose celle de l'autre? n'est-ce pas ainsi encore que l'un entend, sans pouvoir dire qu'il entend, (si ce n'est après l'attaque du mal) & que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs lingaux sont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui passent par la tête? phénomenes qui ne surprennent point les médecins éclairés. Ils savent à quoi s'en tenir sur la nature de l'homme; & pour le dire en passant: de deux médecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'est toujours, à mon avis, celui qui est le plus versé dans la physique ou la mécanique du corps humain, & qui laissant l'ame & toutes les inquiétudes que cette chimere donne aux sots & aux ignorans, n'est occupé sérieusement que du pur naturalisme.

Laissons donc le prétendu M. Charp se moquer des philosophes qui ont regardé les animaux comme des machines. Que je pense différemment! Je crois que Descartes seroit un homme respectable à tous égards, si né dans un siecle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expérience & de l'observation, & le danger de s'en écarter; mais il n'est pas moins juste que je fasse

ici une autentique réparation à ce grand homme, pour tous ces petits philosophes, mauvais plaisans & mauvais singes de Locke, qui au lieu de rire impudemment au nez de Descartes, feroient mieux de sentir que sans lui le champ de la philosophie, comme celui du bon esprit sans Newton, seroit peut-être encore en friche.

Il est vrai que ce célebre philosophe s'est beaucoup trompé, & personne n'en disconvient. Mais enfin il a connu la nature animale; il a le premier parfaitement démontré que les animaux étoient de pures machines. Or après une découverte de cette importance & qui suppose autant de sagacité, le moyen sans ingratitude, de ne pas faire grace à toutes ses erreurs!

Elles sont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il chante sur la distinction des deux substances; il est visible que ce n'est qu'un tour d'adresse, une ruse de stile pour faire avaler aux théologiens un poison caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde, & qu'eux seuls ne voient pas; car c'est elle, c'est cette forte analogie qui force tous les savans & les vrais juges d'avouer que ces êtres fiers & vains, plus distingués par leur orgueil que par le nom d'hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne sont au fond que des animaux & des machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes

ce merveilleux instinct, dont l'éducation fait de l'esprit, & qui a toujours son siege dans le cerveau, & à son défaut, comme lorsqu'il manque, ou est ossifié dans la moëlle allongée, & jamais dans le cervelet; car je l'ai vu considérablement blessé; d'autres (1) l'ont trouvé schirreux, sans que l'ame cessât de faire ses fonctions.

Etre machine, sentir, penser, savoir distinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot, être né avec de l'intelligence & un instinct sûr de morale, & n'être qu'un animal, sont donc des choses qui ne sont pas plus contradictoires qu'être un singe, ou un perroquet & savoir se donner du plaisir; car puisque l'occasion se présente de le dire, qui eût jamais deviné *à priori* qu'une goutte de la liqueur qui se lance dans l'accouplement, fit ressentir des plaisirs divins, & qu'il en naîtroit une petite créature qui pourroit un jour, posées certaines loix, jouir des mêmes délices! Je crois la pensée si peu incompatible avec la matiere organisée, qu'elle semble en être une propriété, telle que l'électricité, la faculté motrice, l'impénétrabilité, l'étendue, &c.

Voulez-vous de nouvelles observations? En voici qui sont sans replique, & qui prouvent toutes que l'homme ressemble parfaitement aux animaux

---

(1) *Haller dans les* Transact. philosoph.

dans son origine comme dans tout ce que nous avons déja cru essentiel de comparer.

J'en appelle à la bonne foi de nos Observateurs. Qu'ils nous disent s'il n'est pas vrai que l'homme dans son principe n'est qu'un ver, qui devient homme, comme la chenille papillon. Les plus graves (1) auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet animalcule. Tous les curieux l'ont vu, comme Hartsoeker, dans la semence de l'homme, & non dans celle de la femme ; il n'y a que les sots qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goutte de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'ovaire, il n'y a que le plus adroit ou le plus vigoureux qui ait la force de s'insinuer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne sa première nourriture. Cet œuf, quelquefois surpris dans les trompes de fallope, est porté par ces canaux à la matrice, où il prend racine comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de neuf mois, il ne differe point des œufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (*l'amnios*) ne se durcit jamais & se dilate prodigieusement, comme on en peut juger en comparant le fœtus trouvé en situation & prêt d'éclore, (ce que j'ai eu le plaisir

(1) *Boerh. Inst. Med. & tant d'autres.*

d'observer dans une femme morte un moment avant l'accouchement,) avec d'autres petits embryons très-proches de leur origine; car alors c'est toujours l'œuf dans sa coque, & l'animal dans l'œuf, qui gêné dans ses mouvemens, cherche machinalement à voir le jour; & pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le poulet, l'oiseau, &c. de la leur. J'ajouterai une observation que je ne trouve nulle part, c'est que l'*amnios* n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu; semblable en cela à la matrice dont la substance même se gonfle de sucs infiltrés, indépendamment de la réplétion & du déploiement de tous ses coudes vasculeux.

Voyons l'homme dans & hors de sa coque; examinons avec un microscope les plus jeunes embryons de 4, de 6, de 8 ou de 15 jours; après ce temps les yeux suffisent. Que voit-on? la tête seule; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce temps, tout étant plus informe, on n'apperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des nerfs, ou le principe du sentiment, & le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre: c'est le *punctum saliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite peu-à-peu on voit la tête allonger le col, qui en

se dilatant forme d'abord le *thorax*, où le cœur a déjà descendu pour s'y fixer; après quoi vient le bas-ventre qu'une cloison (le diafragme) sépare. Ces dilatations donnent, l'une les bras, les mains, les doigts, les ongles & les poils; l'autre les cuisses, les jambes, les pieds, &c. avec la seule différence de situation qu'on leur connoît, qui fait l'appui & le balancier du corps. C'est une végétation frappante. Ici ce sont des cheveux qui couvrent le sommet de nos têtes; là ce sont des feuilles & des fleurs; par-tout brille le même luxe de la nature; & enfin l'esprit recteur des plantes est placé où nous avons notre ame, cette autre quintessence de l'homme.

Telle est l'uniformité de la nature, qu'on commence à sentir, & l'analogie du regne animal & végétal, de l'homme à la plante. Peut-être même y a-t-il des plantes animales, c'est-à-dire qui en végétant ou se battant comme les polypes, font d'autres fonctions propres aux animaux.

Voilà à-peu-près tout ce qu'on sait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui sont faites pour s'unir ensemble, & pour occuper telle ou telle place, se réunissent toutes suivant leur nature; & qu'ainsi se forment les yeux, le cœur, l'estomac & enfin tout le corps, comme de grands hommes l'ont écrit, cela est possible. Mais comme l'expérience nous abandonne au milieu de tes

subtilités

ſubtilités; je ne ſuppoſerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes ſens, comme un myſtere impénétrable. Il eſt ſi rare que les deux ſemences ſe rencontrent dans le congrès, que je ſerois tenté de croire que la ſemence de la femme eſt inutile à la génération.

Mais comment en expliquer les phénomenes, ſans ce commode rapport de parties, qui rend ſi bien raiſon des reſſemblances des enfans, tantôt au pere, & tantôt à la mere. D'un autre côté l'embarras d'une explication doit-elle contrebalancer un fait? Il me paroît que c'eſt le mâle qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties feroit donc fait de toute éternité dans le germe ou dans le ver même de l'homme. Mais tout ceci eſt fort au-deſſus de la portée des plus excellens obſervateurs. Comme ils n'y peuvent rien ſaiſir, ils ne peuvent pas plus juger de la méchanique de la formation & du mouvement des corps, qu'une taupe du chemin qu'un cerf peut parcourir.

Nous ſommes de vraies taupes dans le chemin de la nature: nous n'y faiſons gueres que le trajet de cet animal; & c'eſt notre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous ſommes dans le cas d'une montre qui diroit: (un fabuliſte en feroit un perſonnage de conſéquence dans un ouvrage frivole.) « quoi! c'eſt ce ſot ouvrier qui

» m'a faite, moi qui divise le temps! moi qui » marque si exactement le cours du soleil; moi qui » répete à haute voix les heures que j'indique! » non, cela ne se peut pas ». Nous dédaignons de même, ingrats que nous sommes, cette mere commune de tous les *regnes*, comme parlent les chymistes. Nous imaginons, ou plutôt supposons une cause supérieure à celle à qui nous devons tout, & qui a véritablement tout fait d'une maniere inconcevable. Non, la matiere n'a rien de vil qu'aux yeux grossiers qui la méconnoissent dans ses plus brillans ouvrages; & la nature n'est point une ouvriere bornée. Elle produit des millions d'hommes avec plus de facilité & de plaisir, qu'un horloger n'a de peine à faire la montre la plus composée. Sa puissance éclate également, & dans la production du plus vil insecte, & dans celle de l'homme le plus superbe; le regne animal ne lui coûte pas plus que le végétal; ni le plus beau génie, qu'un épi de blé. Jugeons donc par ce que nous voyons, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux & de nos recherches, & n'imaginons rien au-delà. Suivons le singe, le castor, l'éléphant &c. dans leurs opérations. S'il est évident qu'elles ne peuvent se faire sans intelligence, pourquoi la refuser à ces animaux? & si vous leur accordez une ame, fanatiques, vous êtes perdus: vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur sa nature, tandis que

vous lui ôtez l'immortalité ; qui ne voit que c'est une assertion gratuite ? qui ne voit qu'elle doit être ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, donc elle doit subir le même sort, quel qu'il soit ; & qu'ainsi c'est *tomber dans Scilla, pour vouloir éviter Caribde ?*

Brisez la chaîne de vos préjugés ; armez-vous du flambeau de l'expérience, & vous ferez à la nature l'honneur qu'elle mérite, au lieu de rien conclure à son désavantage, de l'ignorance où elle vous a laissée. Ouvrez les yeux seulement, & laissez-là ce que vous ne pouvez comprendre ; & vous verrez que ce laboureur, dont l'esprit & les lumieres ne s'étendent pas plus loin que les bords de son sillon, ne differe point essentiellement du plus grand génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes & de Newton : vous serez persuadé que l'imbécille ou le stupide sont des bêtes à figure humaine, comme le singe plein d'esprit est un petit homme sous une autre forme ; & qu'enfin tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un animal bien construit, à qui on a appris l'astronomie, peut prédire une éclipse, comme la guérison, ou la mort, lorsqu'il a porté quelque temps du génie & de bons yeux à l'école d'Hippocrate & au lit des malades. C'est par cette file d'observations & de vérités qu'on parvient à lier à la matiere l'admirable propriété de penser,

sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.

Ne disons point que toute machine, ou tout animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort; car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une machine immortelle est une chimere, ou un *être de raison*, c'est faire un raisonnement aussi absurde, que celui que feroient des chenilles, qui voyant les dépouilles de leurs semblables, déploreroient amerement le sort de leur espece, qui leur sembleroit s'anéantir. L'ame de ces insectes (car chaque animal a la sienne) est trop bornée pour comprendre les métamorphoses de la nature. Jamais un seul des plus rusés d'entre eux n'eût imaginé qu'il dût devenir papillon. Il en est de même de nous. Que savons-nous plus de notre destinée, que de notre origine? Soumettons-nous donc à une ignorance invincible, de laquelle notre bonheur dépend.

Qui pensera ainsi, sera sage, juste, tranquille sur son sort, & par conséquent heureux. Il attendra la mort, sans la craindre ni la desirer, & chérissant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de délices; plein de respect pour la nature; plein de reconnoissance, d'attachement & de tendresse, à pro-

portion du sentiment & des bienfaits qu'il en a reçus ; heureux enfin de la sentir, & d'être au charmant spéctacle de l'univers, il ne le détruira certainement jamais dans soi, ni dans les autres. Que dis-je ! plein d'humanité, il en aimera le caractere jusques dans ses ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, sans les haïr ; ce ne seront à ses yeux que des hommes contrefaits. Mais en faisant grace aux défauts de la conformation de l'esprit & du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés & leurs vertus. Ceux que la nature aura favorisés, lui paroîtront mériter plus d'égards que ceux qu'elle aura traités en marâtre. C'est ainsi qu'on a vu que les dons naturels, la source de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche & le cœur du matérialiste, des hommages que tout autre leur refuse injustement. Enfin le matérialiste convaincu, quoique murmure sa propre vanité, qu'il n'est qu'une machine ou qu'un animal, ne maltraitera point ses semblables ; trop instruit sur la nature de ces actions, dont l'inhumanité est toujours proportionnée au degré d'analogie prouvée ci-devant ; & ne voulant pas en un mot, suivant la loi naturelle donnée à tous les animaux, faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'il lui fit.

Concluons donc hardiment que l'homme est une

machine, & qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une seule substance diversement modifiée. Ce n'est point ici une hypothese élevée à force de demandes & de suppositions : ce n'est point l'ouvrage du préjugé, ni même de ma raison seule; j'eusse dédaigné un guide, que je crois si peu sûr, si mes sens portant, pour ainsi dire, le flambeau, ne m'eussent engagé à la suivre, en l'éclairant. L'expérience m'a donc parlé pour la raison; c'est ainsi que je les ai jointes ensemble.

Mais on a dû voir que je ne me suis permis le raisonnement le plus vigoureux & le plus immédiatement tiré, qu'à la suite d'une multitude d'observations physiques, qu'aucun savant ne contestera; & c'est encore eux seuls que je reconnois pour juges des conséquences que j'en tire; recusant ici tout homme à préjugés, & qui n'est ni anatomiste, ni au fait de la seule philosophie qui est ici de mise, celle du corps humain. Que pourroient contre un chêne aussi ferme & solide, ces foibles roseaux de la théologie, de la métaphysique & des écoles; armes puériles, semblables aux fleurets de nos salles, qui peuvent bien donner le plaisir de l'escrime, mais jamais entamer son adversaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuses & triviales, de ces raisonnemens rebattus & pitoyables, qu'on fera sur la prétendue incompatibilité de deux

ſubſtances qui ſe touchent & ſe remuent ſans ceſſe l'une & l'autre, tant qu'il reſtera l'ombre du préjugé ou de la ſuperſtition ſur la terre? Voilà mon ſyſtême, ou plutôt la vérité, ſi je ne me trompe fort. Elle eſt courte & ſimple. Diſpute à préſent qui voudra!

L'ART
DE
JOUIR.

Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas.
LUCR.

L'ART
DE
JOUIR.

PLAISIR, maitre ſouverain des hommes & des dieux, devant qui tout diſparoît, juſqu'à la raiſon même, tu ſais combien mon cœur t'adore, & tous les ſacrifices qu'il t'a faits. J'ignore ſi je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne; mais je me croirois indigne de toi, ſi je n'étois attentif à m'aſſurer de ta préſence, & à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. La reconnoiſſance ſeroit un trop foible tribut, j'y ajoute encore l'examen de mes ſentimens les plus doux.

Dieu des belles ames, charmant plaiſir, ne permets pas que ton pinceau ſe proſtitue à d'infâmes voluptés, ou plutôt à d'indignes débauches qui font gémir la nature révoltée. Qu'il ne peigne que les feux du fils de Cypris, mais qu'il les peigne avec tranſport. Que ce dieu vif, impétueux, ne ſe ſerve de la raiſon des hommes, que pour la leur faire oublier: qu'ils ne raiſonnent que pour exagérer leurs plaiſirs & s'en pénétrer : que la froide philoſophie ſe taiſe pour m'écouter. Je ſens les reſpectables approches de la volupté,

Difparoiffez, courtifanes impudiques ! Il fortit moins de maux de la boëte de Pandore, que du fein de vos plaifirs. Eh! que dis-je! des plaifirs! En fût-il jamais fans les fentimens du cœur ? Plus vous prodiguez vos faveurs, plus vous offenfez l'amour qui les défavoue. Livrez vos corps aux fatyres; ceux qui s'en contentent, en font dignes: mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né fenfible. Vous vous proftituez en vain; en vain vous cherchez à m'éblouir par des charmes *vulgivagues*: ce n'eft point la jouiffance des corps, c'eft celle des ames qu'il me faut. Tu l'as connue, Ninon, cette jouiffance exquife, durant le cours de la plus belle vie; tu vivras éternellement dans les faftes de l'amour.

Vous, qui baiffez les yeux aux paroles chatouilleufes, précieufes & prudes, loin d'ici ! La volupté eft difpenfée de vous refpecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous-mêmes, a ce qu'on dit, fi auftere dans le deshabillé. Loin d'ici fur-tout race dévôte, qui n'avez pas une vertu pour couvrir vos vices!

Belles, qui voulez confulter la raifon pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes difcours; elle n'en fera point alarmée. La raifon emprunte ici, non le langage, mais le fentiment des dieux. Si mon pinceau ne répond pas à la fineffe & à la délicateffe de votre façon de fentir, favorifez-moi d'un feul regard; & l'amour qui

s'eſt plu à vous former, qui s'admire ſans ceſſe dans le plus beau de ſes ouvrages, fera couler de ma plume la tendreſſe & la volupté, qu'il ſembloit avoir réſervées pour vos cœurs.

Je ne ſuivrai point les traces de ces beaux eſprits, précieuſement néologues & puérilement entortillés: ce vil troupeau d'imitateurs d'un froid modele glaceroit mon imagination chaude & voluptueuſe: un art trop recherché ne me conduiroit qu'à des jeux d'enfans que la raiſon proſcrit, ou à un ordre inſipide que le génie méconnoît & que la volupté dédaigne. Le bel eſprit du ſiecle ne m'a point corrompu; le peu que la nature m'en réſervoit, je l'ai pris en ſentimens. Que tout reſſente ici le déſordre des paſſions, pourvu que le feu qui m'emporte ſoit digne, s'il ſe peut, du dieu qui m'inſpire!

Auguſte divinité, qui protégeas les chants immortels de Lucrece, ſoutiens ma foible voix. Eſprits mobiles & déliés, qui circulez librement dans mes veines, portez dans mes écrits cette raviſſante volupté que vous faites ſans ceſſe voler dans mon cœur.......

O vous, tendres, naïfs ou ſublimes interpretes de la volupté, vous qui avez forcé les graces & les amours à une éternelle reconnoiſſance, ah! faites que je la partage. S'il ne m'eſt pas donné de vous ſuivre, laiſſez-moi du moins un trait de flamme qui me guide, comme ces cometes qui laiſſent

après elles un fillon de lumiere qui montre leur route.

Oui, vous feuls pouvez m'infpirer, enfans *gâtés* de la nature & de l'amour, vous que ce dieu a pris foin de former lui-même, pour fervir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain; échauffez-moi de votre génie, ouvrez-moi le fanctuaire de la nature, éclairé par l'amour: nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puife ce feu facré de la volupté, qui dans mon cœur, comme dans fon temple, ne s'éteigne jamais; & qu'Epicure enfin paroiffe ici, tel qu'il eft dans tous les cœurs. O nature, ô amour, puiffé-je faire paffer dans l'éloge de vos charmes tous les tranfports avec lefquels je fens vos bienfaits!

Venez, Phylis, defcendons dans ce vallon tranquille; tout dort dans la nature, nous feuls fommes éveillés: venez fous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles; c'eft le zéphir amoureux qui les agite; voyez comme elles femblent planer l'une fur l'autre, & vous font figne de les imiter.

Parlez, Phylis, ne fentez-vous pas quelque mouvement délicat, quelque douce langueur qui vous eft inconnue? Oui, je vois l'heureufe impreffion que vous fait ce myftérieux afyle: le brillant de vos yeux s'adoucit, votre fang coule avec plus de

vîtesse, il éleve votre beau sein, il anime votre cœur innocent.

En quel état suis-je! Quels nouveaux sentimens, dites-vous!....... venez, Phylis, je vous les expliquerai.

Votre vertu s'éveille, elle craint la surprise même qu'elle a: la pudeur semble augmenter vos inquiétudes avec vos attraits: votre gloire rejette l'amour, mais votre cœur ne le rejette pas.

Vous vous révoltez en vain, chacun doit suivre son sort: pour être heureux il n'a manqué au vôtre que l'amour; vous ne vous priverez pas d'un bonheur qui redouble en se partageant: vous n'éviterez pas les pieges que vous tendez à l'univers: qui balance a pris son parti.

O si vous pouviez seulement sentir l'ombre des plaisirs que goûtent deux cœurs qui se sont donnés l'un à l'autre, vous redemanderiez à Jupiter tous ces ennuyeux momens, tous ces vuides de la vie que vous avez passés sans aimer!

Quand une belle s'est rendue, qu'elle ne vit plus que pour celui qui vit pour elle; que ses refus ne sont plus qu'un jeu nécessaire; que la tendresse qui les accompagne autorise d'amoureux larcins, & n'exige plus qu'une douce violence; que deux beaux yeux, dont le trouble augmente les charmes, demandent en secret ce que la bouche refuse; que l'amour éprouvé de l'amant est couronné de myr-

tes par la vertu même ; que la raison n'a plus d'autre langage que celui du cœur ; que... les expressions me manquent, Phylis, tout ce que je dis n'est pas même un foible songe de ces plaisirs. Aimable foiblesse ! douce extase ! c'est en vain que l'esprit veut vous exprimer, le cœur même ne peut vous comprendre.

Vous soupirez, vous sentez les douces approches du plaisir ! Amour, que tu es adorable ! si ta seule peinture peut donner des desirs, que ferois-tu toi-même ?

Jouissez, Phylis, jouissez de vos charmes : n'être belle que pour soi, c'est l'être pour le tourment des hommes.

Ne craignez ni l'amour, ni l'amant ; une fois maîtresse de mon cœur, vous le serez toujours. La vertu conserve aisément les conquêtes de la beauté.

J'aime, comme on aimoit avant qu'on eût appris à soupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité. Amour est pauvre : je n'ai qu'un cœur à vous offrir, mais il est tendre comme le vôtre. Unissons-les, & nous connoîtrons à la fois le plaisir, & cette tendresse plus séduisante qui conduit à la plus pure volupté des cœurs.

Quels sont ces deux enfans de différent sexe qu'on laisse vivre seuls paisiblement ensemble ? Qu'ils seront heureux un jour ! Non, jamais l'amour

mour n'aura eu de si tendres, ni de si fideles serviteurs. Sans éducation & par conséquent sans préjugés, livrés sans remords à une mutuelle sympathie, abandonnés à un instinct plus sage que la raison, ils ne suivront que ce tendre penchant de la nature, qui ne peut être criminel, puisqu'on ne peut y résister.

Voyez ce jeune garçon; déja il n'est plus homme, sans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ses veines! quel chaos se débrouille! il n'a plus les mêmes goûts, ses inclinations changent avec sa voix. Pourquoi ce qui l'amusoit, l'ennuye-t-il? Tout occupé, tout étonné de son nouvel être, il sent, il desire, sans trop savoir ce qu'il sent, ni ce qu'il desire : il entrevoit seulement, par l'envie qu'il a d'être heureux, la puissance de le devenir. Ses desirs confus forment une espece de voile, qui dérobe à sa vue le bonheur qui l'attend. Consolez-vous, jeune berger, le flambeau de l'amour dissipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours : les plaisirs après lesquels vous soupirez, ne vous seront pas toujours inconnus; la nature vous en offrira par-tout l'image; deux animaux s'accoupleront en votre présence; vous verrez des oiseaux se caresser sur une branche d'arbre, qui semble obéir à leurs amours.

Tout vous est de l'amour une leçon vivante.

Que de réflexions vont naître de ce nouveau

ſpectacle ! jusqu'où la curioſité ne portera-t-elle pas ſes regards ! L'amour l'aiguillonne ; il veut inſtruire l'un par l'autre ; il a fait la gorge de la bergere, différente de celle du berger : elle ne peut reſpirer ſans qu'elle s'éleve, c'eſt ſon langage : il ſemble qu'elle veuille forcer les barrieres de la pudeur, comme indignée d'une contrainte qui la fâche. Penſées naïves, déſirs innocens, tendres inquiétudes, tout ſe dit ſans fard ; le cœur s'ouvre, on ne ſe diſſimule aucuns ſentimens ; ils ſont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

Mais n'y auroit-il point encore d'autre différence ? Oh oui ! & même beaucoup plus conſidérable : voyez cette roſe que le trop heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'amour : roſe vermeille, dont le bouton eſt à peine éclos qu'elle veut être cueillie : roſe charmante, dont chaque feuille ſemble couverte & entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les amours qui y ſont nichés, & les ſoutenir plus mollement dans leurs ébats.

Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le berger la conſidere ! Avec quel plaiſir il la touche, la parcourt, l'examine ! Le trouble de ſon cœur eſt marqué dans ſes yeux.

La bergere eſt auſſi curieuſe d'elle-même pour la premiere fois ; elle avoit déja vu ſon joli minois dans un clair ruiſſeau : le même miroir va lui ſervir

pour contempler des charmes ſecrets qu'elle ignoroit.

Mais elle découvre à ſon tour combien Daphnis lui reſſemble. Qu'elle lui rend bien ſa ſurpriſe! Frappée d'une ſi prodigieuſe différence, toute émue elle y porte la main en tremblant; elle le careſſe, elle en ignore l'uſage, elle ne comprend pas pourquoi ſon cœur bat ſi vîte, elle ne ſe connoit preſque plus: mais enfin, lorſque revenue à elle-même, un trait de lumiere a paſſé dans ſon cœur, elle le regarde comme un monſtre, la choſe lui paroît abſolument impoſſible, elle ne conçoit pas encore, la pauvre Agnès, tout ce que peut l'amour.

L'idée du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches amoureuſes; elles ſont faites par de jeunes cœurs qui ont beſoin d'aimer, avec une pureté d'ame que jamais n'empoiſonna le repentir. Heureux enfans! qui ne voudroit l'etre comme vous? Bientôt vos jeux ne feront plus les mêmes, mais ils n'en feront pas moins innocens: le plaiſir n'habita jamais des cœurs impurs & corrompus. Quel ſort plus digne d'envie! vous ignorez ce que vous êtes l'un à l'autre; cette douce habitude de ſe voir ſans ceſſe, la voix du ſang ne déconcerte point l'amour; il n'en vole que plus vîte auprès de vous, pour ſerrer vos liens & vous rendre plus fortunés. Ah! puiſſiez-vous vivre toujours enſemble & toujours ignorés dans cette paiſible ſolitude, ſans con-

noître ceux qui vous ont donné le jour! Le commerce des hommes seroit fatal à votre bonheur; un art imposteur corromproit la simple nature, sous les loix de laquelle vous viviez heureux: en perdant votre innocence, vous perdriez tous vos plaisirs.

Que vois-je! c'est Isménias, qui est sur le point d'enlever l'objet de ses desirs. Son bonheur est peint dans ses yeux, il éclate sur sa figure; & du fond de son cœur, par une sorte de circulation nouvelle, il paroît répandu sur tout son être. Il parle d'Ismene, écoutons. Qu'il a l'air content & ravi!

Enfin, dit-il, je vais donc posséder celle que mon cœur adore! Je vais donc jouir du fruit de la plus belle victoire. Dieux! que cette conquête m'a coûté! Mais qui soumet un cœur tel que celui d'Ismene, a conquis l'univers.

Il fait l'éloge de ses charmes. Toutes les femmes n'ont que des visages, Ismene seule a de la physionomie. On sent, on pense toujours avec ces traits-là: mais par quel heureux mélange de couleurs est-on embarrassé de dire s'il y a plus de sentiment que d'esprit dans ses yeux!

Ismene ignore le parti qu'a pris son amant: elle lui avoit défendu de tenter une entreprise aussi délicate. Mais il faut épargner à ce qu'on aime jusqu'à la moindre inquiétude: il n'y a point à balancer;

on obéit à l'amour, en désobéissant à l'amante. Le devoir est tout en amour comme en guerre, & le péril n'est rien. Plus la démarche est téméraire, plus Ismene sera sensible...... Ah! que l'amour donne de courage! Ah! que cette preuve de tendresse lui sera chere, & qu'elle en saura un jour bon gré à son amant!

Ismenias, prêt d'arriver chez Ismene, la croit déja partie sur un faux rapport: il ne comprend pas comment il a pu la manquer sur la route; il s'agite, il délibere, quel parti prendre? Hélas! Est-il en état d'en prendre un? il retourne sur ses pas: on le prendroit pour un insensé: égaré, se connoissant à peine, il court nuit & jour, il ne rencontre point Ismene, il tremble qu'elle n'arrive la premiere au rendez-vous. O dieu! O amour! quelles eussent été ses inquiétudes de n'y point trouver son amant.

Mieux instruit ensuite au moment qu'il s'en flatte le moins, quelle heureuse révolution! quelle brillante sérénité releve un front abattu! Comme il remercie l'amour d'avoir pris pitié de son tourment!

Il baise cent fois le billet d'Ismene, il l'arrose de ses larmes, il revole sur ses premiers pas. Rien ne fatigue, rien ne coûte quand on aime: la distance des lieux est bientôt franchie par les aîles de l'amour.

Par la joie de l'amant, jugez de celle de l'amante, lorfqu'elle entendra cette hiftoire de la bouche même d'Ifménias ; & devinez, fi vous pouvez, lequel des deux va goûter le plus pur contentement ! Si les plaifirs augmentent par les peines, que j'envie votre fort, Ifménias !

Ils fe revoient enfin, ils veulent en vain parler ; mais à la vivacité de leur filence & de leurs careffes, qu'on voit bien que la parole eft un foible organe du fentiment ! Ont-ils enfin repris l'ufage de la voix ! Grands dieux ! quels entretiens ! Se racontent-ils tout ce qui fe paffe dans l'univers ? Non, ils ont bien plus de chofes à fe dire ; ils s'aiment, ils fe retrouvent après une longue & trop cruelle abfence. Qui pourroit redire ici leurs difcours, & plutôt encore leur joie que leurs plaifirs ? Il faudroit fentir comme eux, il faudroit s'être trouvé dans la même fituation délicieufe.

Ifmene, je l'ai prévu, n'oubliera jamais ce qu'a fait Ifménias ; elle ne quitte point une fortune brillante, ce feroit un petit facrifice à fes yeux ; c'eft elle-même qu'elle facrifie. Pour qui ? pour un amant dont l'amour fait toute la richeffe.

Le plaifir appelle Ifmene, il lui tend les bras, il lui montre une chaîne de fleurs. Refufera-t-elle un dieu jeune, aimable, qui ne veut que fa félicité ? C'en eft fait ; « le confeil en eft pris quand l'amour » l'a donné ». Mais de combien de fentimens di-

vers elle est agitée, & quelles singulieres conditions elle impose à son amant !

« Vous voyez, dit-elle, Isménias, tout ce que
» je fais pour vous. Je ne pourrai reparoître dans
» l'univers, les préjugés y tiennent un rang trop
» considérable ; & si je vous perds (tombe sur
» moi plutôt la foudre !) je n'ai d'autre ressource
» que la mort. Je ne vous parle point de l'ingra-
» titude, de l'infidélité, de l'inconstance, du mé-
» pris. . . . car qu'en sais-je ! Et combien me re-
» pentirai-je peut être de cette démarche, quand
» il n'en sera plus temps ! Mais que dis-je ! non,
» Isménias, vous ne ressemblerez point aux autres
» hommes ; non, vous ne séduirez pas la vertu
» pour l'abandonner aux plus vifs regrets. Je vous
» fais injure, je suis sûre de vous, je vous ai choisi ;
» & si cela n'étoit pas, à quoi me serviroit de
» prévoir un malheur que je n'aurois pas la force
» de prévenir ? Mais cependant, quelque empire
» que l'amour ait sur mon cœur, j'aurai celle d'en
» rester aux termes où nous en sommes : jamais,
» comptez-y, vous ne serez mon amant tout-à-
» fait. Ismene l'eût juré par le Stix ».

Isménias gémit, il est désolé, il ne conçoit pas la trop rigoureuse loi d'un cœur sensible. « Tendre
» & cruelle Ismene, quoi ! vous m'aimez, & vous
» ne ferez pas tout pour moi ! Il m'en coûtera
» peut-être plus qu'à vous, interrompit-elle, mais

» la tendresse est la volupté des cœurs. Ce que je
» vous refuse en plaisirs, vous l'aurez en sentimens.
» Il n'y a pas dans toute mon ame un seul mouve-
» ment qui ne m'approche de vous, un seul soupir
» qui ne tende vers les lieux où le destin vous ap-
» pelle. Ne sentez-vous donc point, Isménias,
» le prix de tant d'amour; le prix d'un cœur qui
» sait aimer dans ces momens où les autres femmes
» ne savent que jouir » ?

L'amour est éloquent : Isménias auroit pu employer toute sa rhetorique; il auroit pu vanter son expérience, son adresse, persuader, peut-être convaincre. .... Mais il n'étoit pas temps, la retenue étoit nécessaire; en pareil cas, il s'agit moins de séduire que d'obéir & de dissiper les craintes. Quand l'heure du berger n'a pas sonné, il seroit heureux que certaines poursuites ne fussent qu'inutiles; un *à-compte*, demandé mal-à-propos, a souvent fait perdre toute la dette de l'amant.

Notre amoureux étoit trop initié dans les mysteres de Paphos pour ne pas contenir l'impétuosité de ses desirs. Il fut même si sage jusqu'au départ, que la belle, à ce qu'on dit, craignit d'avoir trop exigé.

Mais déjà les mesures sont prises, & bien prises; la circonspection d'Ismene ne souffre aucune légéreté; tout sera trompé, jusqu'aux préjugés.

Pourquoi de si cruels retours ? un cœur sans

artifice devroit-il connoître les remords ? Quoi! ces bourreaux déchirent sans pitié le cœur d'Ismene ? Elle craint les suites d'une démarche aussi hardie ; elle tremble d'être reconnue ; elle se reproche tout, jusqu'aux hommages rendus à une vertu qu'elle ne croit pas avoir. Que cette simplicité est belle & honnête ! Elle s'accuse d'avoir joué la sagesse, d'avoir trompé les hommes & les dieux. « Jusqu'ici, dit-elle, on n'a respecté en moi qu'une » trompeuse idole, qu'un masque imposteur ; le » rôle que je vais faire ne sera pas plus vrai. Indigne » des honneurs que je recevrai. . . . . Ah dieux ! » une ame bien née peut-elle se manquer ainsi à » elle-même ? ô Vénus ! pourquoi faut-il que je » sois destinée à être ta proie, comme celle des » remords » ?

Amour, tant que tu souffriras un reste de raison dans ton empire, tes sujets seront malheureux. Ismene n'est éperdue, que parce qu'elle ne l'est pas assez : son foible cœur ne conçoit pas, qu'il s'est donné malgré lui, après n'avoir que trop combattu.

« Non, charmante Ismene, l'honneur & l'a» mour ne sont point incompatibles ; ils subsistent » ensemble, ils s'éclairent, ils s'illustrent, quand » une fidélité, une constance à toute épreuve, un » attachement inviolable, sentimens de la plus » belle ame, ne l'abandonnent jamais. Loin que

» l'amour conduit, s'il se peut, par la prudence, » soit une source de mépris, ah ! belle Ismene ! » qu'une femme qui sait aimer est un être rare » & respectable ! On devroit lui dresser des au- » tels ».

Isménias ayant ainsi rassuré sa maîtresse inquiete, nos tendres amans partent enfin ; ils voudroient déja être au bout du monde. Plus d'allarmes, la joie succede aux craintes, & le doux plaisir à la joie. Déjà Ismene est enflammée par mille discours tendres & par mille baisers de feu. On permet à Isménias ces anciennes privautés, ces équivalens d'amour qui n'en sont point, & dont aussi le fripon se contentoit à peine. Les chemins disparoissent ; les postes se font comme par des chevaux aîlés ; quelquefois on ne va que trop vîte, on n'arrive que trop promptement ; si la prudente volupté transporte moins nos cœurs, elle les amuse davantage. « Ton plaisir, dit Isménias, n'est que l'ombre de » ceux que peuvent goûter deux cœurs parfaite- » ment unis ».

Les amans en reviennent toujours là : ont-ils tort ? C'est le but de l'amour ; il ne bat que d'une aîle lorsqu'il est seul ; en compagnie il n'en a point ; tête-à-tête il en a mille.

Ismene n'eut pas de peine à détourner la conversation sur le plaisir des hommes & des femmes. Ce sont les hommes, à son avis, qui ont le plus

de plaisir : Isménias croit que ce sont les femmes. Les autres sont toujours plus heureux que nous. La dispute duroit encore, lorsqu'après avoir couru dans la nuit plus avant qu'Isménias n'eût voulu, il goûta enfin, pour la première fois, cette volupté libre, commode, & en quelque sorte universelle, après laquelle il soupiroit depuis long-temps. Il s'en faut de peu que nos amans ne soient vraiment unis : ils meurent tour-à-tour & plus d'une fois, dans les bras l'un de l'autre : mais plus on sent le plaisir, plus on desire vivement celui qu'on n'a pas.

Ismene éperdue se connoît à peine : jusqu'ici elle n'avoit voulu que s'amuser, dirai-je, à l'ombre de la volupté ? Jeux d'enfans aujourd'hui ! Tous les feux de l'amour n'ont rien de trop pour elle ; que dis-je ! ils sont trop foibles, séparés ; pour les augmenter, elle veut les unir, quoiqu'il en puisse arriver. « Jamais, dit-elle en modérant ses trans-» ports, je ne serai femme de la façon d'un autre » amant : mais qu'il faut aimer pour consentir à » l'être de cette fabrique-là » ! Isménias ravi, tout en la rassurant, la ménageoit si singulierement, s'avançoit peu-à-peu si doucement dans la carriere, & prépara enfin si bien sa victoire, qu'Ismene fit un cri. . . . Amour, tu te joues des projets de nos foibles cœurs ! Mais sous quel autre empire seroient-ils plus heureux ?

Qu'entends-je ? quels gémissemens ! l'affliction est peinte sur le visage du plus tendre amant ! Les pleurs coulent de ses yeux, il touche à la plus cruelle absence. C'est un jeune guerrier, que l'honneur & le devoir obligent de devancer son prince en campagne. Il part demain, plus de délai, il n'a plus qu'une nuit à passer avec ce qu'il aime ; l'amour en soupire.

Mais quels vont être ces adieux ! & comment les peindrai-je ? Si la joie est commune, la tristesse l'est aussi ; les larmes de la douleur sont confondues avec celles du plaisir, qui en est plus tendre. Que d'incertains soupirs ! quels regrets ! quels sanglots ! Mais en même temps quelle volupté d'âme & quels transports ! Quel redoublement de vivacité dans les caresses de ces tristes amans ! Les délices qu'ils goûtent en ce moment même, qu'ils ne goûteront plus le moment suivant ; le trouble où la plus périlleuse absence va les jetter, tout cela s'exprime par le plaisir & s'abyme dans lui-même : mais puisqu'il sert à rendre deux passions diverses, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé ! ah ! que dis-je ! il sera multiplié à l'infini ; ces heureux amans vont s'enivrer d'amour, comme s'ils en vouloient prendre pour le reste de leur vie. Leurs premiers transports ne sont que feu ; les suivans les surpassent ; ils s'oublient ; leurs corps lubriquement étendus l'un sur l'autre, & dans mille postures recher-

chées, s'embrassent, s'entrelacent, s'unissent : leurs ames plus étroitement unies s'embrâsent alternativement & tout ensemble ; la volupté va les chercher jusqu'aux extrémités d'eux-mêmes ; & non contentes des voies ordinaires, elle s'ouvre des passages au travers de tous les pores, comme pour se communiquer avec plus d'abondance : semblable à ces sources qui, trop resserrées par l'étroit tuyau dans lequel elles serpentent, ne se contentent pas d'une issue aussi large qu'elles-mêmes, crevent & se font jour en mille endroits ; telle est l'impétuosité du plaisir.

Quels sont alors les propos de ces amans ! s'ils parlent de leurs plaisirs présens, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'est encore le plaisir qui exprime ces divers sentimens, c'est l'interprête du cœur. Ce *je ne vous verrai plus* se dit avec tendresse ; il se dit encore avec passion, il excite un nouveau transport ; on se rembrasse, on se resserre, on se replonge dans la plus douce ivresse, on s'inonde, on se noie dans une mer de voluptés. L'amante toute en feu fixe au plaisir son amant ; avec quelle ardeur & quel courage ! Rien en eux n'est exempt de ce doux exercice : tout s'y rapproche, tout y contribue : la bouche donne cent baisers les plus lascifs, l'œil dévore, la main parcourt ; rien n'est distrait de son bonheur ; tout s'y livre avidement ; le corps entier de l'un & de l'autre est

dans le plus grand travail ; une douce mélancolie ajoute au plaisir je ne sais quoi de singuliérement piquant, qui l'augmente & met ces heureux amans dans la situation la plus rare & la plus intéressante. Amour, c'est de ces amans que tu devois dire,

Vîte, vîte, qu'on les dessine
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le temsp, je les vois mollement s'appésantir & se livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure ; ils s'endorment ; mais la nature, en prenant ses droits sur le corps, les exerce en même temps sur l'imagination ; elle veille presque toujours ; les songes sont, pour ainsi dire, à sa solde ; c'est par eux qu'elle fait sentir le plaisir aux amans, dans le sein même du sommeil. Ces fideles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits comédiens qui nous jouent sans cesse nos passions dans nous-mêmes, oublieroient-ils leur rôle, quand le théatre est dressé, que la toile est levée, & que de belles décorations les invitent à représenter ? Les criminels dans les fers font des rêves cruels, le mondain n'est occupé que de bals & de spectacles ; le trompeur est artificieux, comme le lâche est poltron en dormant : l'innocence n'a jamais rêvé rien de terrible. Voyez le tendre enfant dans son berceau, son visage est uni comme

une glace, ses traits sont rians, sa petite paupiere est tranquille, sa bouche semble attendre le baiser que sa nourrice est toujours prête à lui donner. Pourquoi le voluptueux ne jouiroit-il pas des mêmes bienfaits? Il ne s'est pas donné au sommeil; c'est le sommeil qui l'a saisi dans les bras de la volupté. Morphée, après l'avoir enivré de ses pavots, lui fera sentir la situation charmante qu'il n'a quittée qu'à regret. Belles, qui voyez vos amans s'endormir sur votre beau sein, si vous êtes curieuses d'essayer le transport d'un amant assoupi, restez éveillées, s'il vous est possible; le même cœur, soyez-en sûres, la même ame vous communiquera les mêmes feux, feux d'autant plus ardens, qu'il ne sera pas distrait de vous par vous-même. Il soupirera dans le fort de sa tendresse, il parlera même & vous pourrez lui répondre; mais que ce soit très-doucement: gardez-vous sur-tout de le seconder, vous l'éveilleriez par les moindres efforts; laissez-le venir à bout des siens; représentez-vous tous les plaisirs que goûte son ame, l'imagination peint mieux à l'œil fermé qu'à l'œil ouvert; figurez-vous comme vous y êtes divinement gravée! jouissez de toute sa volupté dans un calme profond & dans un parfait abandon de vous-même; oubliez-vous pour ne vous occuper que du bonheur de votre amant. Mais qu'il jouisse à la fin d'un doux repos; livrez-vous-y vour-même, en vous déro-

bant adroitement de peur de l'éveiller; ne vous embarrassez pas du soin de revoir la lumiere, votre amant vous avertira du lever de l'aurore; mais auparavant il se plaît à vous contempler dans les bras du sommeil; son œil avide se repaît des charmes que son cœur adore; ils recevront tous ensemble & chacun en particulier, l'hommage qui leur est dû. Que de beautés toujours nouvelles! Il semble qu'il les voie pour la premiere fois. Ses regards curieux ne seroient jamais satisfaits; mais il faut bien que le plaisir de voir fasse enfin place au plaisir de sentir. Avec quelle adresse ses doigts voltigent sur la superficie d'une peau veloutée! L'agneau ne bondit pas si légérement sur l'herbe tendre de la prairie, l'hirondelle ne frise pas mieux la surface de l'eau: ensuite il étend toute la main sur cette surface douce & polie, il la fait glisser.... on diroit une glace qu'il veut éprouver. Son desir s'augmente par toutes ces épreuves, son feu s'irrite par de nouveaux larcins; il va bientôt vous éveiller, mais peu-à-peu. Croyez-vous qu'il va prodiguer tous ces noms que sa tendresse aime à vous donner? Non, il est trop voluptueux; sa bouche lui sera d'un autre usage; il donnera cent baisers tendres à l'objet de sa passion; il ne les donnera pas brûlans, pour ne pas l'éveiller encore; il s'approche, il hésite, il se fait violence; il se tient légérement suspendu au-dessus d'une infinité

de

de graces qui agissent sur lui avec toute la force de leur aimant; il voudroit jouir d'une amante endormie..... déjà il s'y dispose avec toutes les précautions & l'industrie imaginables, mais en vain; le cœur de Phylis est averti des approches de son bonheur, un doux sentiment l'annonce de veine en veine; ses pores, sensibles à la p'us légere titillation, s'ouvriroient à l'haleine de Zéphire. Il étoit temps, bergere, les transports de votre amant touchoient à leur comble : il n'étoit plus maître de lui. Ouvrez donc les yeux, & acceptez avec plaisir les signes du réveil. « C'est moi, dit-il, c'est ton » cher Hylas, qui t'aime plus qu'il n'ait fait de sa » vie ». Il se laisse ensuite tomber mollement dans vos bras, qu'un reste de sommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix de l'amour; il les entrelacera dans les siens; il s'y confondra de nouveau. C'est ainsi qu'à peine rendue à vous-même, vous sentirez la volupté du demi-réveil. L'homme a été fait pour être heureux dans tous les états de la vie.

C'est assez, profès voluptueux, l'amour ne perd rien à tous les sermens qu'il fait faire; jurez à votre maîtresse que vous lui serez fidele, & levez-vous. C'est ici qu'il faut s'arracher au plaisir que les regrets accompagnent. N'attendez pas les pleurs ni les plaintes d'une belle qui touche au moment de vous perdre, arrachez-vous encore une fois, & n'excitez point des desirs superflus. Les plaisirs sont

cés font-ils des plaifirs? Songez que vous reverrez un jour votre amante, ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'univers, fenfible à de nouveaux befoins, vous enflammera pour d'autres bergeres, peut-être encore plus aimables.

Amans, qui êtes fur le point de quitter vos belles, que vos adieux foient tendres, paffionnés, plein de ces nouveaux charmes que la trifteffe y ajoute. Je veux que vous furpaffiez un peu la nature, mais ne l'excédez jamais: c'eft à la tendreffe à feconder le tempérament & à faire les derniers efforts. Qu'il feroit heureux de trouver une reffource imprévue, au moment même qu'on s'embraffe pour la derniere fois, au moment que les pleurs mutuels de deux amans prenant divers cours, femblent être les garans de leur douleur & de leur fidélité, en même temps que la marque & le terme de leurs plaifirs!

O vous! qui voulez faire croître les myrtes de Vénus avec les pavots de Morphée, voluptueux de tous les temps, prenez tous mon guerrier pour modele; ne craignez ni les caprices du réveil, ni le défaut de fentiment. Si le rendez-vous eft bien pris, fi les cœurs font d'intelligence, Flore en aura bientôt affez pour goûter à la fois & les douceurs du fommeil & celles de l'amour. Soyez feulement habile économe de vos plaifirs; fachez l'art délicat de les filer, de les faire éclorre dans le cœur d'une amante endormie; & vous éprou-

verez que, si ceux du soir sont plus vifs, ceux du matin sont plus doux.

Comme on voit le soleil sortir peu-à-peu de dessous les nuages épais qui nous dérobent ses rayons dorés, que la belle ame de Flore perce de même imperceptiblement ceux du sommeil; que son réveil exactement gradué comme aux sons des plus doux instrumens, la fasse passer en quelque sorte par toutes les nuances qui séparent ce qu'il y a de plus vif; mais pour cela il faut que vos caresses le soient; il faut n'arriver au comble des faveurs que par d'imperceptibles degrés; il faut que mille jouissances préliminaires vous conduisent à la derniere jouissance: découvrez, contemplez, parcourez, contentez vos regards comme l'amant d'Issé: par eux le cœur s'enflamme, les baisers s'allument...... Mais n'en donnez point encore, revenez sur vos pas; qui vous presse? Etes-vous donc las de jouir? Levez de nouveau çà & là doucement le voile léger qui cache à vos yeux tant d'attraits.... Je ne vous retiens plus, eh! le pourrois-je? Heureux Pygmalion, vous avez une statue vivante que vous brûlez d'animer! Déja le front, les yeux, l'incarnat des joues, ces levres vermeilles où se plaît l'amour, cette gorge d'albâtre où se perdent les desirs, ont reçu cent fois tour-à-tour vos timides baisers: déjà la sensible Flore semble s'animer sous la douce haleine du nouveau Zé-

phire. Je vois sa bouche de rose faire un doux mouvement vers la vôtre : ses beaux bras s'étendent avec une mollesse dont le simple réveil ne peut se faire honneur ; ses mains commencent à s'égarer comme les vôtres, par-tout où l'instinct d'amour les conduit. Plus réveillée qu'endormie, plus doucement émue que vivement agitée, il est temps de passer à des mouvemens qui ne seront pas plus ingrats qu'elle. Flore y répond....... Doucement, doucement, Tircis..... point encore..... Elle se souleve à peine..... Mais que vois-je ! Un de ses beaux yeux s'est ouvert ; votre air de volupté a passé dans son ame, ses baisers sont plus vifs, ses mains plus hardies.... J'entends des sons entrecoupés.... Heureux Tircis, que tardez-vous ? Tout est prêt jusqu'au plaisir.

Quels plaisirs, grands dieux ! que ceux de l'amour ! peut-on appeler plaisir tout ce qui n'est pas l'amour ? Heureux ces vigoureux descendans d'Alcide qui portent dans leurs veines tous les feux de Cythere & de Lampsaque ! pour eux la jouissance est un vrai besoin renaissant sans-cesse ; mais plus heureux encore, ceux dont l'imagination vive tient toujours les sens dans l'avant-goût du plaisir, & comme à l'unisson de la volupté ! Pour ces amans tous les jours se levent sereins & voluptueux : examinez leurs yeux, & jugez, si vous pouvez, s'ils vont au plaisir ou s'ils en viennent. Si les préludes

leur sont chers, que ses restes leur sont précieux! Est-ce la volupté même qui plane dans son atmosphere? Voyez-vous comme ils les ménagent, les chérissent, les recueillent en silence, les yeux fermés, comme au centre de leur imagination ravie, semblables à une tendre mere qui couvre de ses aîles & retient dans son sein ses petits qu'elle craint de perdre! vos transports sont à peine finis, Climene, & vous avez déja la force de parler! ah! cruelle!

Dans le souverain plaisir, dans cette divine extase où l'ame semble nous quitter pour passer dans l'objet adoré, où deux amans ne forment qu'un même esprit animé par l'amour, quelque vifs que soient ces plaisirs qui nous enlevent hors de nous-mêmes, ce ne sont jamais que des plaisirs: c'est dans l'état doux qui leur succede, que l'ame en paix, moins emportée, peut goûter à longs traits tous les charmes de la volupte. Alors en effet elle est à elle-même, précisément autant qu'il faut pour jouir d'elle-même; elle contemple sa situation avec autant de plaisir qu'Adonis sa figure; elle la voit dans le miroir de la volupté. Heureux momens, délire ou vertige amoureux, quelque nom qu'on vous donne, soyez plus durables, & ne fuyez pas un cœur qui est tout à vous.

Ne m'approchez pas, mortels fâcheux & turbulens, laissez-moi jouir. . . . . Je suis anéanti, im-

mobile ; j'ai à peine la force d'ouvrir des yeux fermés par l'amour. Mais que cette langueur a de charmes ! Est-ce un rêve ou une réalité ? Il me semble que je m'affaisse, mais pour tomber, heureux Sybarite, sur un monceau de feuilles de roses. La mollesse, avec laquelle tous mes sens se replient sur tant de délices, me les rappelle. Douce ivresse ! je jouis encore des faveurs de Thémire ; je la vois, je la tiens entre mes bras. Il n'y a pas dans tout son beau corps une seule partie que je ne caresse, que je n'adore, que je ne couvre de mes baisers. Ah dieux ! que d'attraits & que d'hommages réels mérite l'illusion même ! que ne puis-je toujours ainsi vous voir, adorable Thémire ! votre idée me tiendroit lieu de vous-même. Pourquoi ne me suit-elle pas par-tout ? L'image de la beauté vaut la beauté même, si elle n'est encore plus séduisante. Doux souvenir de mes plaisirs passés, ne me quittez jamais ! Passés ! que dis-je ! Non, amour, ils ne le sont point. Je sens votre auguste présence..... Doux plaisir !..... Quelle volupté ! Mes yeux s'obscurcissent.... Ah Thémire !... Ah ! dieu puissant ! se peut-il que l'absence ait tant de charmes, & que nos foibles organes suffisent à cet excès de bonheur ? Non, de si grands biens ne peuvent appartenir qu'à l'ame, & je la reconnois immortelle à ses plaisirs.

Souffre, belle Thémire, que je me rappelle ici

jusqu'aux moindres discours que tu soupirois la premiere fois... Quel combat enchanteur de la vertu, de l'estime & de l'amour! comme à des mouvemens, ingrats il en succéda peu-à-peu de plus doux qui ne t'inquiétoient pas moins! je vois tes paupieres mourantes, prêtes à fermer des yeux adoucis, attendris par l'amour. Le rideau du plaisir fut bientôt tiré devant eux; la force t'abandonnoit avec la raison, tu ne voyois plus; tu ne savois ce que tu allois devenir, tu craignois; hélas! que cette simplicité ajoutoit à tes charmes & à mon amour; tu craignois de tomber en foiblesse; & de mourir au moment même que tu allois verser bien d'autres larmes que les premieres, que tu allois sentir le bien-être & le plus grand des plaisirs. De quelle volupté encore ta tendresse fût suivie! Quels nouveaux & violens transports! Dieux jaloux! respectez l'égarement d'une mortelle charmante qui s'oublie dans les bras qu'elle adore, plus heureuse! que dis-je! plus déesse en ces momens que vous n'êtes dieux! Amour, tu ne l'es toi-même que par nos plaisirs!

Quel autre pinceau que celui de Pétrone pourroit peindre cette premiere nuit!..... Quels plaisirs enveloppa son ombre voluptueuse? quelle extase! que de jouissances dans une! Brûlans d'amour, collés étroitement ensemble, agités, immobiles, nous nous communiquions des soupirs de feu: nos

deux ames confondues par les baisers les plus ardens, ne se connoissoient plus; éperdument livrées à toute l'ivresse de nos sens, elles n'étoient plus qu'un transport inexprimable, avec lequel, heureux mortels, nous nous sentions délicieusement mourir.

Si les plaisirs du corps sont si vifs, quels sont ceux de l'ame! Je parle de cette tendresse pure, de ces goûts exquis qui semblent faire distiller la volupté goutte à goutte au fond de nos ames, tellement enivrées, tellement remplies de la perfection de leur état, qu'elles se suffisent à elles-mêmes & ne desirent rien. Ah! que les cœurs qui sont pénétrés de cette divine façon de sentir sont heureux! oui, j'en jure par l'amour même, j'ai vu des momens, dieux! quels momens! où ma Thémire s'élevant au-dessus des voluptés du corps, méprisoit dans mes bras des faveurs que l'amour eût dédaignées lui-même.

Toute tendresse, toute ame, dieux quelle existence! disoit-elle. Non, je n'avois point encore connu l'amour...... Rejettant ensuite tout autre sentiment plus vif, sans doute parce qu'ayant moins de douceur, sa vivacité même fait alors une sorte de violence, laisse-moi, laisse-moi goûter en paix & sans mélange un bien-être si grand, si parfait: le plaisir corromproit mon bonheur.

Je regardois ma Thémire avec l'attendrissement

qu'elle m'avoit inſpiré. Tant d'amour avoit fait couler quelques larmes de ſes yeux, qui en étoient plus beaux. Dans ſon amoureuſe melancolie, ſon cœur n'avoit pu contenir tout le torrent de tendreſſe dont il ſembloit inondé. Mais enfin les ſens ſe réveillant peu-à-peu, rentrerent dans leurs droits, & nos ébats devenus plus vifs, ſans en être moins tendres : non, reprit Thémire, non, tu ne connois point encore tous mes tranſports ; je voudrois que toute mon ame pût paſſer dans la tienne.

J'avois déja fait deux ſacrifices. Thémire enflammée croyoit toucher à chaque inſtant l'heureux terme de ſes plaiſirs, mais ſoit que l'amour, comme retenu par la tendreſſe, fût encore fixé ou concentré au fond de ſon cœur, ſoit qu'un tempérament trop irrité ne répondit pas à l'ardeur de ſes deſirs, je la vis, déſeſpérée, témoigner, en frémiſſant, qu'elle ne pouvoit ſupporter tant d'agitation ; ſon tranſport s'eleva juſqu'à la fureur. Quoi ! diſoit-elle, le ſort de Tantale m'eſt réſervé dans le ſein des plaiſirs ?

Le moyen de ne pas mettre tout en œuvre pour calmer ce qu'on aime ! Comment refuſer des plaiſirs qui s'augmentent partagés !

Un troiſieme ſacrifice appaiſa peu-à-peu cette eſpece de colere des ſens mal ſatisfaits. Le plaiſir ne fut plus renvoyé : des mouvemens plus doux l'accueillirent & rappellerent la molle volupté.

Mes yeux étoient pleins d'amour : Thémire ouvrit les siens, & voyant l'intérêt vif que je prenois au succès de ses plaisirs, l'air élevé, animé, tout de feu, dont je l'encourageois, dont je présidois au combat, remplie elle-même alors du dieu qui me possédoit, d'une voix douce & d'un regard mourant, enfin, dit-elle, ah! viens vîte, cher amant, viens dans mes bras!...... que j'expire dans les tiens!

Quelle maîtresse, grands dieux! jugez si je l'adore, si je cesserai un moment de l'aimer, & si elle a besoin d'être jeune comme Hébé, & belle comme la Vénus de Praxitele, pour partager vos autels!

Mais, à son tour, Thémire est contente; elle a pour amant non-seulement un grand maître dans l'art des voluptés, mais un cœur, je dois le dire à ta gloire, tendre amour, un cœur bien différent de tous les autres, toujours amoureux, toujours complaisant, qui ne rit, ne sent que pour elle; qui n'a point d'autre volonté, d'autre ame que la sienne, qui ne murmura jamais de ses plus injustes rigueurs. Pendant combien d'années me suis-je contenté, que dis-je! me suis-je trouvé trop heureux des simples baisers, caresses & attouchemens, comme dit naïvement Montagne? Si rien ne doit jamais dégoûter un amant de l'objet qu'il aime, si rien ne doit suspendre un service

dont l'amour permet la célébration, rien aussi ne doit rendre infracteur de la foi qu'on a jurée à sa maîtresse. Belles, vous jugerez vos amans par leur générosité; c'est la balance des cœurs. Veulent-ils forcer vos goûts, violer votre prudence, & sans égard pour de trop justes craintes, vous exposer aux suites fâcheuses d'une passion sans retenue? Soyez sûres qu'ils vous trompent, qu'ils ne sont qu'impétueux, & que vous n'êtes pas vous-mêmes ce qu'ils aiment le plus en vous.

Voyons comment tous les sens concourent à nos plaisir. On sait déja que *Vénus* peut être *physique*, sans perdre de ses graces. Le plus beau spectacle du monde est une belle femme; il se peint dans ses yeux : c'est par eux que passe dans l'ame l'image de la beauté, image agréable dont la trace nous suit par-tout, source féconde en amoureux desirs. Sans cet admirable organe, miroir transparent où se vient peindre en petit tout l'univers, on seroit privé de cette Sirene enchanteresse, aux pieges de laquelle il est si doux de se laisser prendre. C'est elle qui embellit tout ce qu'elle touche, & se représente tout ce qu'elle veut. Ses brillans tableaux charment nos ennuis dans l'absence, qui disparoît pour faire place à l'objet aimé dont l'imagination est le triomphe; ses yeux de Lynx s'étendent sans bornes sur l'avenir comme sur le passé; par eux, par la maniere dont ils sont

taillés, les objets les plus éloignés se rapprochent, se grossissent, & se montrent enfin sous les plus beaux traits; par eux le voluptueux jouit de ses idées; il les appelle, les éveille; écarte les unes, fixe & caresse les autres au gré de ses desirs. Non que je sache comment l'imagination broie les couleurs, d'où naissent tant d'illusions charmantes; mais l'image du plaisir qui en résulte est le plaisir même.

L'esprit, le charme de la conversation, la douceur de la voix, la musique, le chant, sans l'ouie, que d'attraits perdus! Sans l'odorat aurois-je le plaisir de sentir le parfum des fleurs & de ma Thémire? Sans le toucher, le satin de sa belle peau perdroit sa douceur! Quel plaisir auroit ma bouche, collée sur sa bouche avec mon cœur? Que deviendroient ces baisers amoureusement donnés, reçus, rendus, recherchés? Toutes ces voluptés badines qui changent les heures en momens, tous ces jeux d'enfans qui plaisent à l'amour, ne séduiroient plus nos tendres cœurs; cette partie divine seroit en vain légerement titillée, soit par les mains des graces, soit par le plus agile organe des mortels; ce bouton de rose n'auroit plus la même sympathie; cet harmonieux accord de deux plaisirs industrieusement réunis, ce doux concert de la volupté seroit détruit. En vain, Thémire, ces charmes, dont je suis idolâtre, tomberoient en grappe

délicieuse dans la bouche voluptueuse qui les attend. Plus de ressources imprévues, plus de miracles d'amour désespéré: ce qu'il y a de plus sensible dans les amours des tendres colombes, seroit perdu avec la plus puissante des voluptés.

Assez d'autres ont chanté les gloux-gloux de la bouteille; je veux célébrer ceux de l'amour, incomparablement plus doux. Je t'évoque ici du sein des morts, charmant abbé; quitte ces champs toujours verds & l'éternel printemps de ces jardins fleuris, riant séjour des ames généreuses qui ont joint le plaisir délicat de faire des heureux, au talent de l'être.... Je reconnois ton ombre immortelle, aux fleurs que la volupté seme sur tes pas. Explique-nous quelle est cette espece de philtre naturel.... dis, Chaulieu, par quel heureux échange nos ames, en quelque sorte tamisées, passent de l'un dans l'autre, comme nos corps. Dis comment ces ames, après avoir mollement erré sur des levres chéries, aiment à couler de bouche en bouche & de veine en veine, jusqu'au fond des cœurs en extase. Y cherchent-elles le bonheur dans les sentimens les plus vifs? Quelle est cette divine, mais trop courte métempsycose de nos ames & de nos plaisirs!

Charmes magiques, aimant de la volupté, mysteres cachés de Cypris, soyez toujours inconnus aux amans vulgaires; mais pénétrant tous mes sens

de votre auguſte préſence, faites que je puiſſe dignement peindre celui que vous excitez, & pour lequel tous les autres ſemblent avoir été faits. On le reconnoît à ſon délicieux & puiſſant empire: il interdit l'uſage de la parole, de la vue, de l'ouie, de la penſée, qui fait place au ſentiment le plus vif: il anéantit l'ame avec tous ſes ſens; il ſuſpend toutes les fonctions de notre économie; il tient, pour ainſi dire, les rênes de l'homme entier, au gré de ces joies ſouveraines & reſpectables, de ce fécond ſilence de la nature, qu'aucun mortel ne devroit troubler, ſans être écraſé par la foudre: telle eſt en un mot ſa puiſſance immortelle, que la raiſon, cette vaine & fiere déeſſe, rangée ſous ſon deſpotiſme, n'eſt comme les autres ſens, que l'heureuſe eſclave de ſes plaiſirs.

A ces traits qui peut méconnoître l'amour? Qui peut ne pas rendre hommage à cette importante action de la nature, par laquelle tout croît, multiplie & ſe renouvelle ſans ceſſe, & dont toutes les autres ne ſemblent être que des diſtractions: diſtractions néceſſaires à la vérité, autoriſées & même conſeillées par l'amour, à condition qu'on n'en ait point en célébrant ſes myſteres. O Vénus! combien peu ſentent le prix de tes faveurs! Combien peu ſe reſpectent eux-mêmes dans les bras de la volupté! Oui, ceux qui ſont alors capables de la moindre diſtraction, ceux à qui tes plaiſirs ne

tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'univers, indignes du rang de tes élus, le sont de tes bontés !

La volupté a son échelle, comme la nature; soit qu'elle la monte ou la descende, elle n'en saute pas un degré; mais parvenue au sommet, elle se change en une vraie & longue extase, espece de catalepsie d'amour qui suit les débauchés & n'enchaine que les voluptueux.

Quelle est cette honnête fille que l'amour conduit tremblante au lit de son amant! L'hymen seul que sa générosité refuse, pourroit la rassurer. Elle se pame dans les bras de Sylvandre, qui meurt d'amour dans les siens; mais réservée dans ses plaisirs, elle modere si bien ses transports, qu'il n'est que trop sûr qu'elle ne confondra que ses soupirs. Elle se défie de l'adresse même du dieu qu'elle chérit; tout dieu qu'il est, elle ne l'en croit que plus trompeur. Sa virginité lui est moins chere que son amour; sans doute sa curiosité séroit voluptueusement satisfaite avec celle de son amant; en faisant tout pour lui, elle croit n'avoir rien fait, parce que ce n'est point avec lui; elle le refuse moins qu'elle-meme; mais enfin elle craint les fruits d'un amour éperdu, elle n'entend plus que la voix d'un fantôme qui lui dit de se respecter. Quelqu'excessive que soit la tendresse d'un cœur qui n'a jamais aimé, elle n'est point à l'épreuve

de l'infâmie. Dieu puissant ! se peut-il qu'une foible mortelle que tu as si facilement séduite par tes plaisirs, se souvienne encore en aimant de tout ce qu'on devroit oublier quand on aime ?

A quel genre de volupté plus simple, plus épurée, suis-je parvenu ! Ici l'églogue, la flûte à la main, décrit avec une tendre simplicité les amours des simples bergers. Tircis aime à voir ses moutons paître avec ceux de Sylvandre ; ils sont l'image de la réunion de leurs cœurs. C'est pour lui qu'amour la fit si belle ; il mourroit de douleur, si elle ne lui étoit pas toujours fidelle. Là, c'est l'elégie en pleurs, qui fait retentir les échos des plaintes & des cris d'un amant malheureux. Il a tout perdu en perdant ce qu'il aime ; il ne voit plus qu'à regret la lumiere du jour ; il appelle la mort à grands cris, en demandant raison à la nature entiere de la perte qu'il a faite,

Il faut l'entendre exprimer lui-même la vivacité de ses regrets, entrecoupés de soupirs. La pudeur augmentoit les attraits de son amante ; elle la conservoit dans le sein même des plus grands plaisirs, qui en étoient plus piquans. Avant lui, elle ne connoissoit point l'amour. Il se rappelle avec transport les premiers progrès de la passion qu'il lui inspira, & tout le plaisir melé d'une tendre inquiétude qu'elle eut à sentir une émotion nouvelle. Pendant combien d'années il l'aima sans oser lui en faire

l'aveu !

l'aveu! Comme il prit sur lui de lui declarer enfin sa passion en tremblant! Hélas! elle n'en étoit que trop convaincue; tous ces beaux noms de sympathie ou d'amitié la déguisoient mal: elle sentoit que l'amour se masquoit pour la tromper; & peut-être sans le savoir, aide-t-elle ce dieu même à donner à ce parfait amour autant de confiance, que son dangereux respect lui en avoit inspiré à elle-même. Mais se rendre digne des faveurs de Sylvandre, étoit pour Damon d'un plus grand prix que de les obtenir. Aimer, être aimé, c'étoit pour son cœur délicat la premiere jouissance; jouissance sans laquelle toutes les autres n'étoient rien. La vérité des sentimens étoit l'ame de leur tendresse, & la tendresse l'ame de leurs plaisirs; ils ne connoissoient d'autres excès que celui de plaire & d'aimer: c'est la volupté des cœurs.

Pleure, (eh! qu'importe que l'on pleure pourvu qu'on soit heureux?) pleure infortuné berger: un cœur amoureux trouve des charmes à s'attendrir; il chérit sa tristesse, les joies les plus bruyantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puisque c'est un plaisir, & le seul plaisir qu'un cœur triste puisse goûter dans la solitude qu'il recherche? Un jour viendra, que trop consolé tu regretteras de ne plus sentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conserver ton

chagrin & tes regrets ; si tu les perds, tu existeras, comme si tu n'avois jamais aimé.

Pourquoi vous mettre au rang des prudes, vous qui ne l'êtes pas, respectable Zaïde ? Pourquoi accordez-vous à mon idée plus qu'à moi-même ? Je suis tel que vous supposez ; vous n'avez, j'en jure par vos beaux yeux, vous n'avez pas plus à craindre avec l'original, qu'avec la copie. C'est perdre de gaieté de cœur un bien réel, pour embrasser la nue d'Ixion. Rassurez-vous ; ne craignez ni indiscrétion ni inconstance, je n'en veux pour garans que vos charmes. Nos cœurs sont faits l'un pour l'autre ; que la plus douce sympathie les enchaîne pour jamais. C'est bien à nous, foibles mortels, à croire pouvoir être heureux sans le secours de Vénus ! Quelque industrieux que soient les moyens qu'on a imaginés, l'amour en gémit ; craignons son courroux ; c'est le plus redoutable des dieux. Venez, Zaïde, venez, ne sentez-vous donc point le vuide de votre condition ? & comment le remplir sans amour ? Voyez les lys dont il a parsemé votre beau teint ! C'est pour donner à votre amant le plaisir de les changer en roses. L'empire de Flore est soumis à celui de l'amour. Un jour viendra, n'en doutez pas, que vous vous repentirez moins d'avoir aimé, fût-ce un volage, que de n'avoir point aimé. Tous ces beaux jours perdus dans une

froide indifférence, vous les regretterez, Zaïde, mais en vain ; ils s'envolent & ne reviennent plus.

» *D'une ardeur extrême*
» *Le temps nous poursuit.*
» *Détruit par lui-même,*
» *Par lui reproduit :*
» *Plus léger qu'Eole,*
» *Il naît & s'envole,*
» *Renaît & s'enfuit.*

Voyez ce jeune myrte ! sa vie est courte, il sera bientôt flétri. Mais il profite du peu de jours qui lui sont accordés ; il ne se refuse ni aux caresses de Flore, ni aux douces haleines de Zéphire. Imitons-le en tout, Zaïde, & que sa vie, l'image de la nôtre par la durée, le soit encore par les plaisirs.

Jeune Cloé, vous me fuyez.... En vain je vous appelle, en vain je vous poursuis.... Déjà tous vos charmes se dérobent à ma vue... rassurons-nous... Les coquettes ne font que semblant de se cacher.

A ces jeux que Virgile a si bien peints, qui ne voit les ruses & toute la coquetterie d'amour ? Vous croyez le prendre sur des levres vermeilles ! L'enfant qu'il est, s'y croit trop à découvert ! il se sauve ; il s'enfuit. Jeune Aurore, il est déjà dans les boucles de vos beaux cheveux ; comme il s'y joue avec un souffle badin d'une épaule à l'autre !

Que j'aime à le voir, las de voltiger comme un oiseau du lys à la rose & de l'ivoire au corail, se reposer enfin sur votre belle gorge ! On l'y poursuit, il n'y est déjà plus. Par où s'est-il glissé ? Où se cache-t-il ? Par-tout où habite la beauté. Il s'est fait une derniere retraite, c'est là qu'il aime à s'arrêter, « comme une tendre fauvette sur ses petits ». Poursuivez-le encore : à l'air dont il demande grace, qu'on voit bien qu'il n'en veut point avoir ! Il ne semble se fixer au siege de la volupté, il n'est bien aise que son empire ait des bornes, que pour avoir le plaisir de s'y laisser prendre, & ne pas manquer d'excuse.

Transportons-nous à l'opéra ; la volupté n'a point de temple plus magnifique, ni plus fréquenté. Quelles sont ces deux danseuses autour de l'arche de Jephté ? Dans l'une, quelle agilité, quelle force, quelle précision ! Le plaisir la suit avec les jeux & les ris, son escorte ordinaire : l'autre, moins étonnante, séduit plus ; ses pas sont mesurés par les graces & composés par les amours. Quelle moëlle, quelle douceur ! L'une est brillante, légere, nouvelle ; l'autre est ravissante, inimitable. Si Camargo est au rang des nymphes, vertueuse Salé, vous ornerez le chœur des graces. Divine enchanteresse, quelle ame de bronze n'est pas pénétrée de la mollesse de tes mouvemens ? Etends, déploie

seulement tes beaux bras, & tout Paris est plus enchanté qu'Amadis même!

Nouvelle Terpsicore, je n'ai point à regretter ce genre de plaisirs. Sage C***, vous avez plus d'art, sans manquer de graces. D***, charmante D***, vous avez plus de graces, sans manquer d'art. Brillantes rivales, vous faites l'une & l'autre l'honneur des ballets d'Apollon.

Qu'entends-je! Le dieu du chant seroit-il descendu sur la terre! Quels sons! quel désespoir! Quels cris! Nouvel Atis, aimable Jéliote! sers-toi de tout l'empire que tu as sur les cœurs sensibles: non jamais la puissance d'Orphée n'égala la tienne! Et toi, frêle & surprenante machine, qui n'as point été faite pour penser, le Maure, remercie l'amour de t'avoir organisée pour chanter; tu ravis nos ames par les sons de ta voix!

De combien de façons n'intéresses-tu pas nos cœurs, puissante Vénus, lors même que tu persécutes une malheureuse, dont le crime est celui des dieux! Mérope, mere incomparable, ta tendresse est éperdue, c'est presque de l'amour. Je ne t'oublie point, adorable Zaïre, j'ai pour toi les yeux d'Orosmane; oui, tu étois digne d'un plus heureux destin. Pourquoi faut-il qu'une flamme aussi pure soit éteinte par des préjugés que tu n'avois pas? L'amour devoit-il souffrir qu'on éclairât

la reine de son empire sur d'autres intérêts que ceux de la volupté ?

Le plaisir de la table succede à celui des spectacles. Le voluptueux fait choisir ses convives ; il veut qu'ils soient, comme lui, sensuels, délicats, aimables, & plutôt gais, plaisans, que spirituels. Il écarte tout fâcheux conteur, tout ennuyeux érudit. Sur-tout point de beaux esprits ; ils aiment plus à briller qu'à rire. Des bons mots, des saillies, quelques étincelles, (l'esprit a sa mousse comme le Champagne) mais plus encore de joie ; & que le goût du plaisir pétille dans tous les yeux, comme le vin dans la fougere. Le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier service, semblable au cigne de La Fontaine, est bientôt sans desirs. Le voluptueux goûte de tous les mets : mais il en prend peu, il se ménage, il veut profiter du tout. Comus est son cuisinier, & la fine Vénus a bien ses raisons pour fournir ses ingrédiens. Les autres sablent le champagne ; il le boit, le boit à longs traits, comme toutes les voluptés. Vous sentez qu'il préfere à tout ces charmans têtes-à-têtes, où les coudes sur la table, les jambes entrelacées dans celles de sa maîtresse, les yeux sont le plus foible interprete du langage du cœur. Versez, Iris, versez à plein verre. « Qu'il endorme, ou qu'il » excite, la traite est petite, de la table au lit ». Cette nuit, distillé par l'amour, il vous sera rendu...

Mais auparavant accordez à Bacchus ce qui est dû à Bacchus ; laissez-le reposer dans les bras de Morphée ; il ne pourroit fournir qu'une foible carriere. Déesse de Cythere, je sais quels hommages sont dûs à vos charmes ; mais attendez à voir paroître votre étoile ! Vous entendez mal vos intérêts..... Iris, n'éveillez pas si-tôt votre amant.

Suivons par-tout le voluptueux, dans ses discours, dans ses promenades, dans ses lectures, dans ses pensées, &c. Il distingue la volupté du plaisir, comme l'odeur de la fleur qui l'exhale, ou le son de l'instrument qui le produit. Il définit la débauche, un excès de plaisir mal goûté ; & la volupté, l'esprit & comme la quintessence du plaisir, l'art d'en user sagement, de le ménager par raison, & de le goûter par sentiment. Est-ce sa faute après cela, si on a plus de desirs que de besoins ? Il est vrai que le plaisir ressemble à l'esprit aromatique des plantes ; on n'en prend qu'autant qu'on en inspire : c'est pourquoi vous voyez le voluptueux prêter à chaque instant une oreille attentive à la voix secrette de ses sens dilatés & ouverts ; lui, comme pour mieux entendre le plaisir ; eux, pour mieux le recevoir. Mais s'ils n'y sont pas propres, il ne les excite point : il perdroit le point de vue de son art, la sagesse des plaisirs.

La nature prend-elle ses habits de printemps ? prenons, dit-il, les nôtres; faisons passer dans nos cœurs l'émail des prés & la verte gaieté des champs. Parons notre imagination des fleurs qui rient à nos yeux. Belles, parez-en votre sein, c'est pour vous qu'elles viennent d'éclorre; mais prenez encore plus d'amours que de fleurs. Enivrez-vous de tendresse & de volupté, comme les prés s'enivrent de leurs ruisseaux. Chaque être vous adresse la parole; seriez-vous sourdes à la voix, à l'exemple de la nature entiere ? Voyez ces oiseaux : à peine éclos, leurs aîles les portent à l'amour ! Voyez comme ce dieu badin folâtre sous la forme de Zéphire autour de ce verd feuillage ! Les fleurs même se marient; les vents sont leurs messagers amoureux. Chaque chose est occupée à se reproduire.

Vous, qui avez tant de sentiment, Corine..... venez. Si l'instinct jouit plutôt que l'esprit, l'esprit goûte mieux que l'instinct.

Qu'un simple bouquet a de charmes pour un amant ! *L'amour est-il niché dans ces fleurs ?* Daphnis croit le respirer lui-même : on diroit qu'il veut l'attirer dans son cœur par une voie nouvelle. Mais quel feu secret ! Quelle douce émotion ! Et quelle en est la cause ? *C'est qu'il étoit contre le cœur de sa chere Thérese.* En reçoit-elle un à son

tour des mains de fon berger ? Il le fuit des yeux. Que ces fleurs font heureufes d'être fi bien placées ! Elles ornent le trône des amours ! Il envie leur fort ; il voudroit, comme elles, expirer fur ce qu'il aime.

La douleur eft un fiecle, & le plaifir un moment ; ménageons-nous pour en jouir, dit le convalefcent voluptueux. Reprend-il un nouvel être ? Il eft enchanté du fpectacle de l'univers. Heureufe abeille ! il n'y a pas une fleur dont il ne tire quelque fuc : fes narines s'ouvrent à leur agréable parfum. Une table bien fervie ranime fon appétit, un vin délicieux flatte fon palais, un joli minois le met tout en feu : que dis-je !

» *La premiere Philis des hameaux d'alentour*
» *Eft la Sultane favorite*,
» *Et le miracle de l'amour.*

Lesbie, vous êtes charmante, & je vous aime plus que Catulle ne vous a jamais aimé.... Mais vous êtes trop *libidineufe* : on n'a pas le temps de defirer avec vous. Déjà... pourquoi fi vîte ? J'aime qu'on me réfifte, & qu'on me prévienne, mais avec art, ni trop, ni trop peu : j'aime une certaine violence, mais douce, qui excite le plaifir fans le déconcerter. La volupté a fon foleil & fon ombre : croyez-moi, Lesbie, reftons encore quelque temps

à l'ombre; ombre charmante, ombre chérie des femmes voluptueuses, nous ne nous quitterons que trop tôt! Ne sentez-vous donc pas le prix d'une douce résistance, & d'un bien plus doux amusement? Il n'y a pas jusqu'à la foiblesse même dont on ne puisse tirer parti. Que Polyénos, Ascylthe, & tous les Mazulims du monde ne se plaignent plus de leur désastre, l'attente du plaisir en est un. Circé s'en loue, elle remercie son amant de ce qui blesse au moins la vanité des autres femmes. Circé rend graces à une trop heureuse impuissance; c'est qu'elle n'est que voluptueuse: son plaisir en a duré long temps, ses desirs n'ont point fini. Les langueurs du corps empêchent donc quelquefois les langueurs de l'ame! Quoi! elles soutiennent la volupté! Qui l'eût cru, sans l'expérience de la *parodie* du *pavot* de Virgile? Parodie si brusque quelquefois, au milieu même des plus *grands airs*, qu'on a bien de la peine à n'en pas rire, au hasard d'augmenter le dépit de Vénus.

Si le voluptueux se promene, le plus beau lieu, le chant des oiseaux, la fraîcheur des ruisseaux & des zéphirs, un air embaumé de l'esprit des fleurs; la plus belle vue, la plus superbe allée, celle où Diane se promene elle-même avec toute sa cour; voilà ce qu'il choisit & ce qu'il quitte

bien plus volontiers, soit pour lire au frais Crébillon ou Chaulieu; soit pour s'égarer dans un bois, & fouler avec quelque driade le gazon touffu d'un bosquet inaccessible aux profanes. Lambris dorés, que les flûtes & les voix font retentir, charmez-vous ainsi le magnifique ennui des rois?

S'il attend sa maîtresse, c'est dans le silence & le mystere; tous ses sens tendus semblent écouter; il ose à peine respiret; un faux bruit l'a déjà trompé plus d'une fois : puissé-je l'être toujours ainsi. Tout dort, & Julie ne vient point? L'impatience de l'un surpasse la prudence de l'autre. Il ne se connoît plus, il brûle, il frémit du plaisir qu'il n'a pas encore.... Que sera-ce & quels transports, quand un objet si tendrement chéri, si vivement imaginé, éclairé par le seul flambeau de l'amour...... Heureux Sylvandre, voilà Julie!

Isse est-elle dans les bras du sommeil? Celui de l'amour même n'est pas plus respecté; il ordonne aux ruisseaux de murmurer plus bas; il voudroit imposer silence à la nature entiere. Isse ne s'éveillera que trop tôt, elle est dans la plus galante attitude. Voyez celle de l'amant! voyez ses yeux! Que de charmes ils parcourent!

Favorise le dieu du sommeil, & qu'ils ayent le temps de se *payer des larmes qu'ils ont versé pour eux!*

Beaux jours d'Hébé! quoi! vous ne reviendrez plus! Je serai désormais impitoyablement livré au vuide d'un cœur sans tendresse & sans desir : vuide affreux que tous les goûts, tous les arts, toutes les dissipations de la vie ne peuvent remplir! Que je sente du moins quelquefois les flatteuses approches du plus respectable des dieux, signe consolateur d'une amante éperdue; & tel qu'au nautonnier allarmé se montre la brillante étoile du matin. Plaisir, ingrat plaisir, c'est donc ainsi que tu traites qui t'a tout sacrifié! Si j'ai perdu mes jours dans la volupté, *ah rendez-les moi, grands dieux*, pour les reperdre encore!

Je suis jaloux de ton bonheur, trop heureux pêcher. La nature t'a traité en mere, & l'homme en marâtre. Un doux zéphir a soufflé dans les airs, une nouvelle chaleur te rappelle à la vie; tes boutons paroissent, se développent bientôt ornés de fleurs; tu seras enfin chéri pour tes excellens fruits! Combien de printemps t'ont rajeuni! Combien d'autres te rajeuniront encore, tandis que le premier de l'homme, hélas! est aussi son dernier! Quoi! cet arbre fleuri qui fait l'honneur

du champ, qui a plus de sentiment que tous les êtres ensemble, ne seroit qu'une plante éphemere, éclose le matin, le soir flétrie; moins durable que ces fleurs, qui du moins sûres de parer nos campagnes durant l'été, embelliront peut-être l'automne même! Spectacle enchanteur, dont l'éternité même ne pourroit me rassasier, un destin, cruel sans doute, nous arrache au plaisir de vous voir & de vous admirer sans cesse, mais il est inévitable. Ne perdons point le temps en regrets frivoles; & tandis que la main du printemps nous caresse encore, ne songeons point qu'elle va se retirer; jouissons du peu de momens qui nous restent; buvons, chantons, aimons qui nous aime; que les jeux & les ris suivent nos pas; que toutes les voluptés viennent tour-à-tour, tantôt amuser, tantôt enchanter nos ames; & quelque courte que soit la vie, nous aurons vécu.

Le voluptueux aime la vie, parce qu'il a le corps sain, l'esprit libre & sans préjugés: amant de la nature, il en adore les beautés, parce qu'il en connoît le prix: inaccessible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poison mortel vient infecter nos cœurs. Au-dessus de la fortune & de ses caprices, il est sa fortune à lui-même: au-dessus de l'ambition, il n'a que celle d'être heureux: au-dessus des tonnerres, philosophe Epicurien, il

ne craint pas plus la foudre que la mort. Les arbres se dépouillent de leur verdure, il conserve son amour. Les fleuves se changent en marbre, un froid cruel gele jusqu'aux entrailles de la terre, il brûle des feux de l'été. Couché avec sa chere Délie, la rigueur de l'hiver, le vent, la pluie, la grêle, les élémens déchaînés ajoutent au bonheur de Tibule. Si la mer est calme & tranquille, le voluptueux ne voit dans cette belle nappe d'huile, qu'une parfaite image de la paix. Si les flots bouleversés par Eole en furie, menacent quelque vaisseau du naufrage, ce tableau mouvant de la guerre, tout effrayant qu'il est, il le voit avec le plaisir d'un homme éloigné du danger. Ce n'est pas là un de ceux que court volontiers la volupté.

Tout est plaisir pour un cœur voluptueux ; tout est roses, œillets, violettes dans le champ de la nature. Sensible à tout, chaque beauté l'extasie ; chaque être inanimé lui parle, le réveille ; chaque être animé le remue ; chaque partie de la création le remplit de volupté. Voit-on paroître la riante livrée du printemps ? Il remercie la nature d'avoir prodigué une couleur si douce & si amie des yeux. Admirateur des plus frappans phénomenes, le lever de l'aurore & du soleil, cette brillante couleur de pourpre, qui se jouant dans le brun des nuées,

forme à son couchant la plus belle décoration, les rayons argentés de la lune, qui consolent les voyageurs de l'absence du plus bel astre : les étoiles, ces diamans de l'Olympe, dont l'éclat est relevé par le fond bleu auquel ils sont attachés : ces beaux jours sans nuages, ces nuits plus belles encore, qui inspirent les plus douces rêveries, nuits vertes des forêts, où l'âme enchaînant ses pensées volages dans les bornes charmantes de l'amour, contente, recueillie, se caresse elle-même & ne se lasse point de contempler son bonheur : ombre impénétrable aux yeux des Argus, où il suffit d'être seul pour desirer d'être avec vous, Themire ; d'être avec vous pour oublier tout l'univers. Que dirai-je enfin ? toute la nature est dans un cœur qui sent la volupté.

Vous la sentez, Sapho, vous éprouvez l'empire de cette puissante divinité. Mais quel singulier usage vous en faites ! Vous refusez aux uns ce que vous ne pouvez accorder aux autres ; vous jouez le sexe que vous n'avez pas, pour chérir celui que vous avez. Amoureuse de votre sexe, vous voudriez en changer ! Vous ne voyez pas que vous oubliez votre personnage, en faisant mal le nôtre, & que la nature abusée en rougit !

Ne nous élevons point contre cette usurpation ; n'arrêtons point le cours d'un ruisseau, qui conduit tôt ou tard à sa source. Quand on prend de l'amour,

on peut prendre une amante ; le plaisir se lasse de *mentir*.

La vue des plaisirs d'autrui nous en donne. Avec quel air d'intérêt la curieuse Suzon regarde les mysteres d'amour ! Plus elle craint de troubler les prêtres qui les célebrent, plus elle en est elle-même troublée ; mais ce trouble, cette émotion ravit son ame. Dans quel état la friponne est trouvée ! Trop attentive, pour n'être pas distraite, elle semble machinalement céder à la voluptueuse approche des doigts libertins !..... Pour la désenchanter, il lui faudroit des plaisirs ; tels sans doute que ceux dont elle a devant soi la séduisante image. L'amour se gagne à être vu de près.

Oserois-je légerement toucher des mysteres secrets dont le seul nom offense Vénus, & fait prendre les armes à tout Cythere, mais qui cependant ont quelquefois le bonheur de plaire à la déesse, par l'heureuse application qu'on en fait ?

Le beau Giton gronde le satyre qu'il a choisi pour ses plaisirs : tout enfant qu'il est, il s'apperçoit bien de l'infidélité qu'Ascylthe lui a faite : il donne à son mari plus de plaisir qu'une femme véritable : est-il surprenant qu'il mette ses faveurs au plus haut prix, & que le plus joli cheval, le coursier de Macédoine le plus vîte puisse à peine les payer ?

Vous

Vous souvient-il de l'écolier de Pergame? Grands dieux! l'aimable enfant! la beauté seroit-elle donc de tous les sexes? Rien ne limiteroit-il son empire? Que de déserteurs du culte de Cypris! Que de cœurs enlevés à Cythere! La déesse en conçoit une juste jalousie. Eh! quel bon citoyen de l'île charmante qu'elle a fondée, ne soupireroit avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi? Beau sexe, cependant, n'en soyez pas si jaloux. Pétrone a moins voulu dans l'excès de son raffinement, vous causer des inquiétudes, que vous ménager des ressources contre l'ennuyeuse uniformité des plaisirs. En effet combien d'amours petits ou timides (ceux-là sont si faciles à effaroucher) ont été bien aises detrouver un refuge, sans lequel, privés d'asyle, ils seroient peut-être morts de frayeur à la porte du temple! Combien d'autres, excités par une simple curiosité philosophique, rentrant ensuite dans leur devoir, ont si bien servi le véritable amour, que pour ses propres intérêts, ce dieu des cœurs, en bon casuiste, n'a pu quelquefois se dispenser de leur accorder conditionnellement une indulgence dont il profitoit.

Vous avez de l'esprit, Céphise, & vous êtes révoltée par ces discours! vous vous piquez d'être philosophe, & vous vous feriez un scrupule d'user

d'une ressource permise & autorisée par l'amour! Quels seroient donc vos préjugés, si, comme tant d'autres femmes, vous aviez le malheur de n'être que belle! Ah! croyez-moi, chere amante, tout est femme dans ce qu'on aime; l'empire de l'amour ne reconnoît d'autres bornes que celles du plaisir.

Je te rends, amour, le pinceau que tu m'as prêté, fais-le passer en des mains plus délicates; & toi, reste à jamais dans mon cœur.

FIN du Tome troisieme & dernier.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le Tome III.

EPITRE à mon Esprit, ou l'anonyme persifflé. Page 1

*La Volupté, par M. le chevalier de M***, capitaine au régiment Dauphin.* 16

L'Homme machine. 95

L'Art de jouir. 201

FIN de la Table du Tome troisieme & dernier.

Hatchuel
17.6.91
3 vols
[VOLT.]

